

L'ALARME

Organe anarchiste

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

A LYON

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »
Etranger : le port en sus.

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — RUE DE VAUBAN, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, 26, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

AVIS

Par suite d'une entente avec l'ex-administration de l'HYDRE ANARCHISTE, cette dernière nous ayant cédé tous ses moyens d'action, nous prions les lecteurs, abonnés, dépositaires et correspondants, d'adresser toutes leurs communications, mandats, etc., à l'Administration du Journal l'ALARME, 26, rue de Vauban.

Disparition De l'Hydre anarchiste

Samedi 29 mars le gérant de l'Hydre, le compagnon Robert comparait devant la Cour d'assises de Montbrison présidée par l'illustissime Jacomet.

L'assignation comportait l'excitation au meurtre, pillage et incendie non suivie d'effet, sédition, excitation aux soldats ou marins à la désobéissance envers leurs chefs. Naturellement notre ami fut reconnu coupable sans circonstances atténuantes et condamné à 2 ans de prison et 3,000 fr. d'amende (tarif maximum). L'Hydre fut par ce fait, le jugement étant définitif contraint de disparaître, et devait dans son numéro 7 en donner avis à ses lecteurs.

Mais messieurs du gouvernement de la police ne l'entendaient pas ainsi, aussi usèrent-ils d'intimidation envers M. Perrellon imprimeur de l'Hydre et réussirent à le dissuader de livrer le journal quoique ayant près de 2,000 exemplaires d'imprimés. Naturellement que ses frais lui seront remboursés, les fonds secrets sont bien là pour un coup.

Mais enfin, gouvernants insensés croyez-vous que tous vos procès, toutes vos infamies pourront arrêter la mar-

che progressive de l'Anarchie? Voilà sept journaux qui ont succombé sous des procès innombrables! Eh bien! malgré ces procès ou plutôt à cause de ces procès le succès des organes anarchistes va toujours croissant, nos rangs se grossissent tous les jours par de nouveaux adhérents, et voilà l'Alarime qui prend la succession de l'Hydre et ses vaillants prédécesseurs.

Que nos ennemis soient bien convaincus que rien ne pourra nous entraver, nous savons fort bien que nous tomberons bientôt sous d'innombrables procès, mais nous avons fort bien que nous laisserons derrière nous des amis qui continueront la lutte entreprise par nos devanciers et continuée par nous.

L'ALARME

Semblables aux impuissants, dont la férocité redouble lorsqu'ils se convainquent de l'amoindrissement de leur prestige et des efforts inutiles qu'ils dépensent avec fureur, pour essayer de se relever et d'abattre la puissance nouvelle qui se lève menaçante; les gouvernements actuels, vieillards par le dévergondage de leurs vexations, essayent, mais en vain, d'anéantir l'Anarchie et d'étouffer, par suite, le germe de révolte et d'affranchissement qu'elle apporte avec elle. Comme aux jours sombres des massacres, des St-Barthélemy, des terreur réactionnaires, des sanglantes semaines, le gouvernement républicain; enivré par la persécution, rendu furieux par le désir de faire pâlir l'étoile du pouvoir du sinistre petit Vieillard, désir qu'il ne peut satisfaire, essaye de s'en prendre aux anarchistes et de faire sentir sur leurs personnes la rage de son impuissance sénile.

Pris de vertige, ébloui par la force de nos idées, la justesse de nos revendications, la logique de nos théories, les gouvernants essayent partout de nous fermer la bouche, d'empêcher notre développement. Rien n'y fait; nous grandissons constamment, peu

à peu, en dépit des obstacles élevés sur notre chemin et notre voix se fait partout mieux entendre de jour en jour. C'est que l'anarchie n'est pas appuyée sur l'oppression et l'inégalité, comme toutes les idées sociales; elle ne demande que le fonctionnement libre des facultés humaines et la destruction, comme résultante inéluctable de ses idées naturelles, de tout ce qui s'oppose au bien-être et à la liberté de l'individu. C'est que plus nous avançons, plus le progrès de nos théories s'accroît, plus la diminution, la déchéance du pouvoir, de l'autorité, se fait sentir, en cessant de peser sur l'humanité tout entière.

Le gouvernement qui, de nos jours, sous la latitude française, pèse sur les esprits, semble poussé jusqu'à la dernière limite et semble redouter l'approche de son agonie, aussi les prisons dont-il tient les clés, s'ouvrent-elles pour les anarchistes.

Mais qu'importe? On cherche de toutes les manières à nous empêcher de proclamer très haut nos revendications de justice et d'indépendance, à écraser sous les poursuites et les amendes, les organes de combat qui nous servent à exprimer nos idées. Peine perdue! Lorsqu'on croit nous avoir brisé, lorsqu'on suppose notre voix éteinte ou tout au moins affaiblie, un cri plus terrible, plus soutenu, plus fort, se fait entendre. C'est ainsi qu'aujourd'hui l'Alarime apparaît à son tour pour continuer la besogne d'affranchissement laissée par l'Hydre, qui vient de disparaître sous les coups du code d'une société à son déclin.

Oh! certes, nous ne nous faisons pas illusion et peut-être avant qu'il soit longtemps comme nos prédécesseurs — nombreux déjà — nous laisserons à d'autres le soin de pousser plus avant notre œuvre de revendication prolétarienne, de Révolution Sociale. Mais; qu'on le sache bien, quelles que puissent être les persécutions gouvernementales et capitalistes, les anarchistes tiendront toujours haut et ferme leur drapeau, et en méprisant souverainement les exploiters quelqu'ils soient,

économique et politique, ils sèmeront le vent de la rébellion, de l'indiscipline, car ils savent que ce vent de révolte amènera la tempête qui balayera les iniquités monstrueuses de notre organisation économique, pour faire place nette à l'indépendance individuelle, à l'Anarchie. Mais cependant il est une question capitale pour nous tous, c'est d'éviter les défaillances, les compromissions et les aveuglements, car c'est d'un pas assuré et fier que nous devons marcher toujours droit au but. Nous poursuivons, pour éviter la réaction, la rétrogradation. Entouré que nous sommes d'ennemis aussi acharnés que jésuitiques, nous devons autant que possible nous soustraire aux entraînements irréfléchis, ce qui est dangereux parfois pour la cause, ce qui gâte la besogne sérieuse, accomplie on sait au prix de quels efforts, de quels douloureux sacrifices! Nous sommes habitués aux insultes et nous les accueillons avec le dédaigneux mépris qu'elles méritent, mais nous devons savoir quelle est la source de ces calomnies jetées à tous les vents et quel intérêt servent ceux qui les prononcent. Ce que nous devons savoir, c'est que nous sommes engagés corps à corps avec tous les pouvoirs, ceux d'aujourd'hui comme ceux de demain, et qu'une erreur simple, commise par nous peut se changer en faute grave.

Ah! si l'Anarchie était un système d'opposition parlementaire, si elle flat- tait, elle aussi, l'autorité, assurément nous serions un peu plus libres que ce que nous sommes, les persécutions seraient moins acharnées et moins terribles, des centaines des nôtres ne peuplèrent pas les prisons de la réaction internationale, nous pourrions au contraire, sans crainte de représailles, dire avec sérénité ce que nous aurions à dire; mais là n'est point notre jeu. Contre nous qui voulons la liberté, se liguèrent toujours ceux qui veulent imposer à la masse leurs volontés personnelles, leurs vues individuelles, c'est-à-dire que nous avons pour adversaires tous ceux qui veulent gouver-

ner les hommes, puisque nous réclamons pour tous, sans distinction, l'indépendance. Est-ce que lorsqu'on est forcé d'obéir, on est libre? non assurément, et lorsqu'on est libre, il n'y a plus de gouvernant. Or, plus de gouvernant religieux, politique, économique, ouvrier (n'importe sans étiquette), l'homme indépendant en un mot, voilà l'Anarchie, nous pourrions dire: voilà la Paix, la tranquillité, en d'autres termes la Justice et la fraternité. Est-ce que lorsque nous faisons la guerre à ceux qui nous exploitent, qui nous oppriment et nous gouvernent, nous ne sommes pas en état de légitime défense? Eh bien! tant que les anarchistes auront des plaintes à formuler, des iniquités à attaquer, des inégalités à faire disparaître, le bien-être humain n'existera pas, pas plus que l'Égalité, dont on inscrit le mot sur les cachots où l'on nous enferme pour avoir voulu parler librement et dire tout haut ce qui est juste, ce qui est vrai. Jamais on a détruit une idée juste; en dépit des vexations épouvantables qui s'abattaient sur ses propagateurs, elle s'est développée allant grandissant. Il en est ainsi de l'idée Anarchiste, et il n'y a jamais eu d'hercule pour anéantir une opinion qui se base essentiellement sur les aspirations individuelles, qui est en corrélation avec les sentiments de l'être humain. Que les gouvernements le sachent bien, quoiqu'ils fassent naissance à des révoltes qui se répètent dans le monde industriel et commercial, les fera disparaître un jour. C'est la loi du progrès, c'est l'esprit d'Anarchie!

LA RÉDACTION.

MOUVEMENT PARISIEN

Ce sont les compagnons Pinoy et Denéchère qui ont été surpris, la semaine dernière, de recevoir du papier timbré! Mis en liberté, ils croyaient en être quittes pour 48 heures passées au dépôt, mais non — et malgré ce que nous disions dans notre dernier « mouvement », il y aura poursuites. Les motifs sont connus: outrages et menaces aux agents en ce qui concerne notre ami Pinoy; quant à ce qui concerne le compagnon Denéchère, ce doit être assurément pour le même motif.

Dans tous les arrondissements, des comités abstentionnistes se sont formés, et, du reste, tous les groupes ont cette question à l'ordre du jour de leurs réunions. Il est très probable qu'une réunion générale des groupes aura lieu ces jours-ci. On en a causé entre soi déjà. Il faut dire que les avis sont divers. Ainsi, il y en a qui voudraient des affiches; d'autres, des manifestes qui seraient distribués à profusion dans les réunions électorales où viendraient s'offrir messieurs les candidats; d'autres, des manifestes particuliers, etc.

En définitive, on veut faire quelque chose, on est disposé à lutter, à faire une active campagne. Sans doute, les affiches ne suffisent pas, car il ne faut pas supposer qu'elles resteront longtemps aux regards du public; — il faut aussi qu'elles soient suppléées par des placards distribués ou vendus. Paraît-il un manifeste général, une affiche générale qui servirait pour tout

Paris et la banlieue! Telles sont les questions — excellentes — que se posent les anarchistes parisiens. Mais que l'on ne s'attarde point dans les discussions oiseuses ainsi que cela arrive trop souvent, que l'on agisse promptement et que l'on songe surtout aux moyens d'exécuter efficacement les projets en l'air. On nous annonce que le groupe *Les Misérables*, de Grenelle groupe qui fait de la bonne besogne dans le xv^e arrondissement, et dont le nombre des membres s'augmente toujours — organisera, un de ces dimanches, une grande réunion publique. Dans cette réunion, on combattra le suffrage universel et on engagera les travailleurs qui votent à désertier le scrutin, à ne pas écouter les charlatans qui débilitent leurs boniments sur le champ de foire des élections. Nous espérons que cette grande réunion abstentionniste portera ses fruits.

Les anarchistes ont une grande influence dans les quartiers de Grenelle et de Javel, quartiers essentiellement ouvriers et révolutionnaires. Les blanquistes y sont aussi nombreux et chercheront-ils, par suite, à décrocher une tyrannie municipale. C'est assez dire que la lutte sera chaude, comme on dit, et que les anarchistes du xv^e auront à redoubler leur activité. Diverses réunions seront organisées de ci, de là. Il est très probable que le groupe du faubourg Marceau, comme la *Liberté*, et le groupe bellevillois, fera une propagande particulière, c'est-à-dire qu'il fera paraître un placard exclusivement fait par le groupe. On veut bien souvent, ceci dit entre parenthèse, faire toute action d'une manière générale, d'une façon qui englobe tous les anarchistes de Paris. Il y a un excès de communisme, car il est arrivé maintes fois que, lorsqu'on a voulu exécuter telle ou telle proposition et qu'on s'est attaché à comprendre tous les groupes, on n'a pu réussir convenablement. Un groupe qui prend telle ou telle initiative, qui accomplit telle ou telle besogne, suggère aux autres groupes des idées qu'ils n'avaient pas, et sous le stimulant d'une action bien engagée et bien réussie, ils s'engagent alors dans un autre travail, ne voulant point rester en arrière. Le résultat acquis ensuite est beaucoup meilleur que si on avait recherché une entente et pris des résolutions communes.

On nous annonce la réorganisation du meeting avorté des vingt groupes corporatifs. Y aurait-il des présidences comme pour le premier? Espérons que non. Il y en a bien assez de personnalités. En mettant toujours en avant des personnalités renommées, pour, dit-on, attirer du monde, on risquerait d'imiter ceux qui voudraient envoyer des députés au Parlement pour que la parole révolutionnaire fût entendue par tout le monde! Sans avoir d'animosité contre personne, au contraire, il y a, ce nous semble, un manque de principe anarchiste.

En Cour d'Assises

A MONTEBRISON

Le compagnon Crié a comparu, mardi 25 mars, devant la cour d'assises de la Loire, siégeant à Montbrison, pour un discours prononcé à Roanne, dans une réunion publique.

Le tribunal était présidé par le trop illustre Jacomet.

Le citoyen Crié ayant été condamné, il y a trois mois, par défaut, à deux ans de prison et trois mille francs d'amende, même peine avait frappé le compagnon Gay, pour la même réunion.

Mais Simon Gay a été enseveli sous un éboulement, il n'en a plus guère brisé et est en ce moment à l'hôpital. Force a été de joindre les deux causes, et notre ami Crié a comparu seul.

Étrange défilé de témoins:

1^{er} Les mouchards officiels (commissaire de police Dagnac, de Lyon, commissaire de police de Roanne, — nommé à Roubaix, — commissaires de police de Saint-Etienne, quatre agents de police de Roanne);

2^{es} Les mouchards amateurs (le débitant de tabac Huot, drôle de type, nom allemand, qui se dit brodeur et a affectivement brodé la plus étrange des histoires; le jeune Bouillotin, secrétaire de la bibliothèque municipale, qui a paru tout interloqué et est devenu bien rouge quand Crié lui a demandé s'il n'y avait pas une porte de communication entre le poste de police et sa bibliothèque);

3^e Un bon garçon d'employé, qui au grand déplaisir de Jacomet, a déposé avec une impartialité et une véracité méritoires.

A part Chevalier, tous ont récité la même leçon, évidemment apprise par cœur. Signalons seulement la scène amusante qui s'est produite entre le commissaire de police de Roanne — actuellement à Roubaix — et son brigadier Muguet, ne parvenant pas à se mettre d'accord sur le moment où Crié avait prononcé les paroles qu'on lui reprochait.

A noter aussi la conduite du policier Dagnac: il a rendu très exactement compte du discours prononcé par notre ami Crié à l'Élysée; mais il s'est vite rattrapé en racontant aux jurés que Crié « avait donné le signal d'incendier l'agent Colomb en se frottant la jambe ».

Nous jurons à nos lecteurs que nous n'inventons pas cette fumisterie ridicule.

L'avocat bêcheur, un jeune niais prétentieux, balbutieur et bégayeur, a fait le plus grotesque des réquisitoires. Cet imbécile, qui répond au nom de Paul Demonte, a raconté que Crié était le chef de l'*Internationale*, qu'il voulait brûler et piller les caisses d'épargne, qu'il était le seul rédacteur du *Drapeau noir*, du *Revolte* et de tous les journaux anarchistes.

Après avoir relevé, comme elles le méritaient, les polissonneries de ce personnage, notre ami Crié, qui présente seule sa défense, a abordé les faits de la cause.

Il a prouvé que depuis quelque temps le parquet poursuit et le jury condamne la provocation indirecte, tandis que la loi exige formellement que la provocation soit directe.

« J'ai discuté, a-t-il ajouté, les points les plus précis de l'affaire pour vous montrer que vous ne respectez pas la loi que vos mandataires ont faite et vous imposent, mais je ne voudrais pas qu'on pût croire que je mets mon drapeau dans ma poche et que je tiens deux langages différents à la cour d'assises et à la réunion publique. Je suis républicain, socialiste, révolutionnaire, anarchiste. Je suis de ceux qui pensent que l'idée de liberté est trop haute et trop grande pour que l'homme se contente de parcelles de liberté, accordées et retirées, suivant les caprices des temps et les circonstances, suivant le bon ou le mauvais vouloir des gouvernants quels qu'ils soient. Je suis de ces affamés de justice sociale qui ne se séparent point la liberté économique de la liberté politique, la liberté de l'égalité; à qui tout pouvoir paraît un abus et toute autorité une tyrannie insupportable ».

On applaudit dans le fond de la salle, et Jacomet menace de faire sortir la foule qui est très grande.

Deux fois le procureur de Mantes reprend la parole, deux fois le citoyen Crié lui répond. Une troisième fois, le procureur de Mantes revient à la charge et s'acharne à obtenir du jury un verdict sans circonstances atténuantes.

« Tenez, se contenta de répliquer Crié, votre acharnement même prouve que vous faites un procès politique et pas autre chose ».

Après une demi-heure de délibération, les jurés rapportent un verdict de condamnation naturellement.

Jacomet et le procureur de Mantes sourient, désagréablement.

Toutefois, pour la première fois à Montbrison, dans une affaire de ce genre, le jury accorde les circonstances atténuantes.

Jacomet et de Mantes font leur plus laide grimace, et le premier s'empresse d'accorder à Crié le maximum de ce qu'il peut lui donner, soit un an de prison et 500 fr. d'amende.

A la sortie, un vieux gendarme indigné dit en montrant le condamné:

« Ça a l'air de rien lui faire ! »

LA QUESTION SOCIALE

(Suite)

Certes, c'est beau, l'égalité souveraine du monde, la liberté protectrice de toute tyrannie; mais quoique tout cela ait de grandes chances d'arriver, il se peut que nous nous trompions, que nous ne comptions pas assez avec les vices de chacun, qui ne changeront, qui ne se transformeront pas comme le jour et la nuit. Quoi, nous diriez-vous, s'il y a vice, il y a cause, s'il y a crime il y a mobile, et comme dans la société future il n'y aura ni mobile ni cause pour garder les vices et commettre les crimes, nous n'avons rien à craindre.

Nous l'admettons; mais croyez-vous, et nous vous le répétons, que les hommes seront transformés du jour au lendemain; plus, que nos générations actuelles ne conserveront pas jusqu'à leur extinction les penchants et les mœurs qu'elles possèdent; croyez-vous que si nous ne trouvons pas, en attendant l'éclosion et la vitalité des générations futures, un mobile pour les mettre sur la voie bonne du communisme, l'émulation dont nous parlons tout à l'heure, un attachement qui les oblige aux devoirs qui leur incomberont pour attendre que les couches nouvelles soient viriles; que, pénétrées, vivifiées, incarnées des nouveaux principes, de nouvelles mœurs, elles puissent mener à bien et éternellement le gouvernement social; qu'elles soient aptes à vivre sans chaos, et que les connaissances soient d'héritage des masses.

Que tous les préjugés aient disparus. Que l'homme soit réellement fort et conscient de lui-même, se riant des mystères, narguant l'impossible, éclairant les ténèbres, pénétrant les secrets, ayant la vérité et la science pour cicérone dans sa marche. Vraiment, dans cette situation, je crois l'occasion bonne, je la saisis aux cheveux.

Mais qui sait, nous le savons, les connaissances s'implantent de nos jours rapidement dans les masses, la lumière étend prodigieusement son cercle dans le monde, tous obligés, contraint à penser, à scruter les effets et les causes, les événements et les circonstances, nous volons au mystère, nous accourons au futur, sans crainte des risques et périls, de tomber dans les traquenards réactionnaires, non!

Nous marchons avec assurance, presque avec confiance; ceux qui portent la torche révolutionnaire, le flambeau de la lumière, sont d'héroïques pionniers, de savants précurseurs, des guides dévoués et éclairés; donc, de l'audace, nous sommes en face de l'ennemi, il ne peut plus se dérober, ses subterfuges sont connus, nous frappons! — tombe, il ne pouvait pas résister; convaincus, nous sommes, cet ennemi, c'est le parasitisme! Nous l'avons vaincu, nous voilà libres, trop libres, peut-être!

Pourquoi, nous diriez-vous, parce que vous n'êtes pas vos maîtres, vous ne comprenez pas; les détestables institutions écroulées sous vos coups vous ont viciés, la corruption est l'apanage d'un passé horrible; vous étiez forts, unis contre l'opprimeur, parce qu'on vous avait instruits de

l'inutilité de son existence, du mal qu'il vous procurait.

Mais aujourd'hui, le lendemain de la Révolution, victorieux et maître à votre tour, si la raison ne vous guide, si l'égoïsme vous saisit, si vos sentiments n'ont aucune condescendance pour le calme et la générosité, vous perdrez les fruits de vos combats.

Pour pouvoir définir un but, il faut le connaître entièrement et non à moitié pour franchir les obstacles; il faut non seulement tuer les oisifs et les parasites, abattre les institutions despotiques, révolutionner le monde, mais le transformer.

Il ne s'agit pas qu'après avoir détruit un monstre, en laisser venir un autre, non, il faut faire obstacle à toute tyrannie, se munir contre toute réaction; or, nous revenons encore au même point, tant qu'il ne sera pas conçu, défini, nous irons à sa recherche, à son repaire. C'est le symbole des divergences!

L'ordre sans chaos et la confusion, c'est le sentiment qui, ultérieurement après la Révolution, poussera les êtres à se nanter de bons principes. La sécurité dans la félicité c'est que chacun recherche dans le complément de soi-même une protection certaine et un bonheur assuré, l'accoutance à la mutualité pour qu'il sorte de cette sociabilité le désir de produire, de vivre et de conserver, de protéger et d'élever.

Car si nous voulons vaincre la réaction des penchants, des préjugés et des mœurs qui nous gouvernent aujourd'hui, si nous voulons résister à ces désirs de cupidité, à ces passions qui obstruent nos cerveaux, à ces vices qui nous dégradent, qui nous font envier, éviter la dualité qui provoque la haine, rechercher les éléments naturels, aller à la source primitive de nos nécessités et de nos affinités et produire par la volonté et l'émulation de tout ce que nous cherchons, les indispensables moyens, la sympathie et l'utile volonté de tous les membres de la société.

(A Suivre).

LETTRE STEPHANOISE

Nous aussi, nous avons notre part de poursuites et de condamnations, faibles, il est vrai, mais aussi « tardives ». Décidément, le ridicule s'empare de la Bourgeoisie et lui montant au cerveau, il paralyse ses facultés, même du « génie » bourgeois incarné particulièrement chez MM. les procureurs de la République et notamment ici en la personne de M^r Garriod.

Lorsque nous disons que les facultés de la race oppressive s'altèrent au souffle des connaissances prolétariennes que ces concepts disparaissent sous les sarcasmes de la foule, nous voulons dire simplement par là que la bourgeoisie est accablée dans une impasse terrible, que le murmure de la foule grossit qu'elle essaye de sortir du borborygme où elle s'est laissée inconsciemment tomber par la multiplicité de ses crimes, de ses iniquités et de ses orgies; nous voulons dire qu'elle s'élance au-delà de ses régions, elle veut dépasser la sphère de ses connaissances en voulant se tenir dans un lieu où nul être, même le plus génial ne peut rester; c'est, pour être plus explicite, que le nombre des difficultés qu'elle accumule tous les jours, la grandeur de son danger qu'elle ne peut ni éviter, ni évincer par ses moyens défensifs.

Oui, nous avons vu aujourd'hui ce que nous avions douté longtemps, que la bourgeoisie non seulement arrête et condamne les paroles et les actes révolutionnaires et les révolutionnaires, mais aussi accuse et condamne les pensées, les concerts individuels: mieux, l'absence de ces pensées qui doivent se transformer en paroles.

De nos jours, comme qu'il en soit, nous sommes sujets à tout, nous nous étonnons de rien, que quoi que ce soit nous arrive, nous n'aurons plus le droit de manifester notre étonnement, notre stupéfaction, notre mécontentement ou notre colère; révolutionnaires ou non, nous sommes responsables, même de ce que nous avons fait, de ce que nous ferons de ce que nous ne ferons jamais, de ce que nous aurions ignoré toujours si on nous avait pas condamné pour cela. Ce sera peut-être rien, qui sait cela, pour accroître notre développement intellectuel, il faudra deviner, ou sinon gare. Ne croyez pas que nous voulions vous reporter aux temps des sorciers, mais enfin c'est comme ça; il faudra prévoir, beaucoup prévoir, et un jour, nous saurons l'avenir.

Ah! loin de blâmer la bourgeoisie, nous l'en remercions, elle a trouvé le moyen, si nous ne voulons pas être poursuivis et emprisonnés, de nous apprendre à connaître l'avenir. Vraiment, nous n'aurions pas cru MM. les repus aussi capables et intelligents que cela. On pourra de cette manière, une fois notre éducation faite, rester vertueux, puisque nous connaîtrons ce que nous ferons, nos actes et leurs conséquences. Dans quel siècle d'hallucination d'invention et de cauchemar sommes-nous donc!

Enfin, voilà les faits, nous vous les racontons textuellement, comme ils se sont passés. Après un mois d'attente, MM. les magistrats ont jugé utile de poursuivre les orateurs de la réunion du 24 février dernier, avec le bureau composé de 4 membres. Aujourd'hui, dame justice a daigné les condamner, non pour les paroles des orateurs et l'inadvertance du bureau, chose absolument théorique, mais pour les conséquences de cette réunion. Ici comme on l'a dit, ce n'est pas la cause que l'on poursuivait, car alors on pourrait empêcher de se produire, mais l'effet qu'il aurait fallu prévoir, surtout pour deux imbéciles dont l'un est « élu ».

Un acte s'est produit au commencement de la séance. Lorsque le président, faisant l'appel nominal, appela Perelle, inculpé lui aussi d'avoir provoqué la manifestation, notre ami répondit une phrase assez énergique et dont nous prions nos amis de se servir lorsqu'ils seront arrêtés et qu'on les interrogera. S'adressant au tribunal, il refuse de prêter serment et dit: « Dans l'anarchie, tous les hommes sont égaux, donc, comme anarchiste, je ne reconnais pas le droit au tribunal de m'interroger, ainsi qu'à personne. Le tribunal cédant à l'impression d'honneur effarouché, le procureur de la République en tête, réclame son expulsion qui est immédiatement ordonnée et notre ami sort accompagné de gendarmes et de policiers.

Je n'appartiens à aucun groupe, je suis indépendant. Je n'ai pris la parole que lorsque j'ai vu que la réunion n'allait devenir qu'une vaste réclamation électorale au lieu de s'occuper de son véritable but « la crise économique ». J'ai fait tout mon possible pour ramener la discussion sur ce terrain-là, et la misère aidant, je n'ai pas eu de peine.

Mes idées n'étaient pas de provoquer un attroupement, puisque j'ai demandé partout, aux deux réunions, qu'on nomme une délégation pour éclairer les pacifiques sur la volonté de l'autorité. Cette délégation a eu pour résultat les cinquante mille francs que M. le Préfet avait voté le lendemain par le conseil municipal (siégeant je crois à cet effet extraordinairement).

Après un développement de sa défense dans le cours de laquelle il traite de mouchards plusieurs agents de la sûreté, qui témoignent contre lui et ses collègues, Bergues demande pourquoi on l'a arrêté si tardivement. Pour moi, personnellement, j'aurais préféré à ce qu'on m'arrêtât immé-

diatement après la réunion; étant sans travail à cette époque, cela m'aurait occasionné moins de perte qu'actuellement.

Le motif de ces tardives arrestations est, je crois, que voyant les élections approcher, on a craint notre propagande abstentionniste.

Perrier se défend assez énergiquement et nous regrettons, vu le peu de place que nous avons ici, de pouvoir relater sa défense. Il conclut par cette phrase logique et énergique: Lorsque les ouvriers ont faim, il faut qu'ils mangent. L'auditoire applaudit frénétiquement et le président en courroux ordonne l'évacuation de la salle.

Le procureur entame un long réquisitoire, il représente les anarchistes comme les perturbateurs de la réunion du Cirque et de l'Hôtel-de-Ville, et demande une peine sévère.

Enfin, pour plus vite terminer, le tribunal se retire et apporte les peines suivantes: Bergues, 2 mois de prison; Perrier et Perrelle, 15 francs d'amende; Reynaud et Taravellier, 5 francs chacun.

Vraiment, ça ne valait pas la peine de poursuivre, un mois après, pour d'aussi stupides condamnations. MM. les bourgeois ne sont pas intelligents, ils provoquent la continuation de l'agitation: c'est ce que nous demandions.

On y reviendra, Messieurs les bourgeois, les repus, voleurs et tyrans de la plèbe. A bientôt.

Un fait que nous oublions de rendre plus explicite, c'est que les membres du bureau sont condamnés pour n'avoir pas usé de leur autorité morale pour arrêter la foule d'aller à l'Hôtel-de-Ville; donc, nous en revenons à ce que nous avons ébauché en commençant, que l'on a poursuivi pour délit moral, crime de pensées, car si ceux qui étaient au bureau n'ont pas eu l'intelligence assez grande et assez subtile pour connaître les conséquences de cette sortie tumultueuse, c'est, paraît-il, leur faute, et condamnés pour avoir oublié de penser. Nous sommes avertis, Messieurs nos tyrans et voleurs.

Nous y reviendrons, soyez tranquilles, et bientôt.

Le Groupe LA BOMBE.

Les Utopistes

Quand vous serez à bouts d'arguments avec un contradictoire qui vous tiendra un langage serré et accompagné de chiffres et de données scientifiques, quand il vous aura démontré par A plus B que la société actuelle n'est faite que d'iniquités et de misère pour la grande majorité des humains et que cette majorité fait tout ce qui est nécessaire à tous, quand enfin, il vous aura montré du bout du doigt les souffrances du peuple. Dites-lui (style Ferry): Vous êtes un utopiste. Personne n'a faim, puisque je viens de manger et que j'en ai jusqu'au cou.

C'est en effet ce que répondent tous les bourgeois en chœur, lorsqu'ils entendent parler de la misère du peuple. Et après tout, ils sont dans leur rôle qui consiste à tondre, tondre toujours; ils tondent avec une telle fureur qu'ils finissent par enfoncez les ciseaux dans la peau du pauvre mouton populaire, et si parfois le mouton pousse quelques éléments plaintifs et qu'il ne se contente plus de regarder les saintes bêtises que les aides tondeurs ont mises dans les églises, vite l'on a recours à un garçon boucher de chair humaine, tel que Galiffet.

Ce sont les révolutionnaires en général qui ont la fameuse popularité de représenter la tête du mouton en ces occasions sinistres. Cependant, si nous, anarchistes, lui faisons changer de tête au mouton po-

pulaire ou plutôt s'il avait plusieurs têtes, tel qu'une hydre. D'ailleurs, notre nom d'anarchiste suffit pour persuader que c'est bien là notre but; que la Révolution n'ait pas de tête ou bien qu'elle en ait des millions, c'est plutôt là ce que nous voulons. En effet, compagnons, le moment de la grande liquidation approche à grands pas, l'édifice social-bourgeois craque de toutes parts. Préparons-nous et étudions les grands moyens chimiques et ne soyons plus assez chevaleresques et niais pour aller nous faire scalper sur une barricade.

Puisqu'on a dit que l'humanité se voilerait la face pendant la grande période, afin qu'elle ne puisse pas voir ce qui se commettra, nous pensons qu'en effondrant le restant du vieux monde la nuit, cela sera très avantageux, pour que l'humanité n'y voie pas grand chose et en même temps très utile pour nous. Oui, nous pensons que c'est la nuit ou ça ira le mieux. Il faut être pour quelque temps seulement un peu serpent. Voyez nos bourgeois, ils le sont toute leur vie et ils ne s'en portent pas plus mal pour ça. Il faudrait autant que possible, pour la bonne réussite de la Révolution, qu'un anarchiste puisse à lui seul démolir au moins 400 ventrus exploités, sans compter les ambitieux et ceux qui soutiennent la société actuelle, tels que: gendarmes, policiers, prêtres, etc., etc.

Il est certain que l'on ne peut pas savoir combien au juste nous en démolirons; il y en a parmi nous qui seront démolis sans en avoir touché un seul, quand ça ne serait que notre vaillant ami Cyroc. Ah! tas de lâches de bourgeois, vous êtes tout puissants aujourd'hui, mais demain? Et il est certain que n'importe lequel d'entre nous qui arriverait à 400 ne s'arrêterait pas pour cela.

Nous entendons déjà des objections: les uns nous disent: Comme vous y allez, 400? Et pour quoi pas? Si, en 71, au lieu de faire des barricades, on avait fabriqué des bombes explosives et tant d'autres engins, c'eût été d'une plus grande utilité, et pour empêcher les soldats-esclaves, si toutefois il y en avait, et nous pensons qu'il y en avait, et nous pensons qu'il y en aura encore, malheureusement, qui veulent marcher contre leurs frères de misère, au lieu de leur répondre bêtement à coups de fusil, on leur faisait crouler ou plutôt sauter plusieurs maisons par rue sur la tête. Vous verriez qu'ils aimeraient mieux se mettre avec le peuple qu'avec leurs soudards, parce qu'ils verraient avec effroi que la force dont nous disposerions serait plus conséquente que celle des pirates qui leur commandent de tuer leurs amis, leurs parents qui se battent pour les délivrer de l'esclavage militaire comme pour eux.

Nous pensons qu'il faudra un bon coup de Jarnac dans l'armée pour lui enlever l'envie de tirer les marrons du feu, au seul profit de tous les bankocrates qui auront le soin d'aller loin, bien loin de la fournaise où ils cuiront. Mais nous ferions bien aussi de les retenir un peu, afin qu'ils se chauffent et se brûlent un peu les pattes crochues qui leur servent de mains. Pour cela fiare, il faudrait couper les rails des chemins de fer à un endroit propice et en même temps les fils télégraphiques aériens et souterrains, de façon à ce que ces messieurs ne puissent pas correspondre avec leurs garçons bouchers de chair humaine et aussi brûler le plus que l'on pourra les titres de propriété et les valeurs, quelles qu'elles soient: actions, obligations ou billets de banque. Pour quant à l'or et à l'argent, nous les fondrons en lingots qui serviront à la chirurgie et à plusieurs choses utiles à l'humanité, excepté à ce qu'ils servent aujourd'hui.

Quand nous aurons déblayé le terrain de la pourriture dont il est embarrassé aujourd'hui, nous songerons à nous entendre librement, de façon à produire selon les données scientifiques et progressives. Les

efforts de l'humanité, au lieu d'être divisés, convergeront vers ce point, produire avec le moins d'efforts possibles, afin que chacun consomme ce qui lui est nécessaire et même plus, si cela lui fait plaisir; quand il étouffera, il sera bien obligé de s'arrêter, car on ne dine pas deux fois, dit un proverbe. C'est pour cela que nous, anarchistes, préconisons la liberté absolue de l'individu sachant bien qu'elle ne peut dépasser les lois naturelles que par hasard ou accident, et comme le disait Littré, que l'on ne peut pas soupçonner d'être anarchiste, ni même socialiste, puisqu'il faisait rimer socialisme avec alcoolisme: « Dans le crime il y a misère ou folie. » Eh bien! supprimons donc radicalement (1) la misère qui, elle est souvent l'auteur des folies qui existent. Comme peuvent le voir tous les larbins de France et de Navarre, nous ne nageons pas par trop dans le bleu du ciel, mais nous avons une forte envie de les faire nager dans le bleu et le vert des fleuves et rivières.

C'est à ce moment là où nous pourrions juger lesquels avaient raison des utopistes ou des cuistres à 60,000 francs par an, sans compter ce qu'ils extorquent.

VARIÉTÉS DÉFENSE DE CYVOCT

A Lausanne. — Mon alibi
(Suite)

J'étais, avant l'attentat de Bellecour, au jour de l'attentat et après l'attentat, chez M. Herminjat, qui n'est ni de mes parents, ni de mes intimes, et qui, par conséquent, n'a aucun intérêt à risquer sa liberté pour un étranger.

Enfin, des personnes que je n'ai vu qu'une fois ou deux, à qui je n'ai que peu ou pas parlé, vous attestent que j'étais à Lausanne à cette époque.

Qu'ai-je fait le jour de l'attentat?

En toute autre circonstance, je dirais: j'ai fait telle ou telle chose; s'il me faut me prononcer ouvertement et sincèrement, je dirai: je n'en sais rien. J'ai peut-être, retiré dans ma chambre, écrit un article politique; j'ai peut-être passé mon après-midi à causer avec M. Herminjat; je suis peut-être descendu à son atelier de mécanique; j'ai peut-être passé ma soirée à jouer aux cartes; je suis peut-être sorti avec M. et M^{me} Herminjat. Je ne puis rien affirmer, dans la crainte de confondre un dimanche avec le dimanche précédent ou suivant.

Non, je ne puis pas, vous le comprenez, vous donner l'explication certaine de l'emploi de mon temps; l'instabilité de mon existence m'en empêche formellement. Mais M. et M^{me} Herminjat, qui ne se trouvaient pas dans mon cas, en rappelant leurs souvenirs, peuvent non-seulement vous dire à quelle date je suis entré chez eux, mais encore vous apprendre ce qu'à été ma conduite, peut-être même à la date du 22 octobre 1882.

Je m'en remets donc aux souvenirs de M. et M^{me} Herminjat, indiscutablement plus précis que les miens.

Tout ce que je puis assurer, c'est que j'étais à Lausanne avant, durant et après l'attentat, ce que je puis attester et que quatre ou cinq témoins attesteront avec moi, c'est que, durant mon séjour à Lausanne, je n'ai pas couché une seule fois hors de cette localité. Il est donc évident que je ne pouvais pas être à la fois et à Lausanne et à Bellecour.

Et nul en pareille circonstance ne pourrait en dire plus que moi; voilà où j'étais et voici mes témoins.

L'accident de Ganshoren.

La première fois que nous allâmes au cours de chimie de l'école industrielle de

(1) Nous donnons ce mot radical dans son vrai sens.

Bruxelles, le professeur traita de l'étude des chlorates, et il s'occupait particulièrement du chlorate de potasse, avec lequel il procéda à une foule d'expériences qui ne manquaient pas d'un certain intérêt.

Paul Métayer prit des notes dictées également à tous les élèves par le professeur.

Ce sont ces notes qui ont été trouvées dans un carnet de poche lui appartenant.

Dans le courant de la semaine, mon ami voulut recommencer ces expériences; mais il ne put le faire à la maison, parce que le chlorate de potasse dégage, vous le savez, une odeur profondément désagréable.

C'est pour cette raison qu'ayant fabriqué une pièce d'artifice dans laquelle entraient cette matière, nous allions l'essayer à la campagne, où survint le malheureux accident que vous savez, et où je fus arrêté quelques heures plus tard.

En Belgique. Pourquoi j'avais abandonné mon nom.

Me suis-je sauvé de Suisse immédiatement après l'attentat? Non. Et M^{me} Herminjat. M. Darbelet, M^{lle} Rosalie Kohler, peuvent encore, en cette circonstance, m'appuyer de leurs témoignages. D'autre part, la date de mon arrivée en Belgique l'atteste hautement.

En quittant Lausanne, je me suis arrêté quelques heures à Bâle; je suis demeuré un jour à Strasbourg, une heure ou deux à Luxembourg.

En arrivant à Verviers, dans les premiers jours de novembre, je me suis fait inscrire sur les registres de la population sous le nom de Louis-Henri Favet.

Je faisais usage de papiers que j'avais trouvés dans une cassette dans la chambre que j'occupais à Lausanne chez M. Herminjat.

Pourquoi vivais-je encore sur un faux nom en Belgique? Comme en Suisse: pour éviter l'expulsion et me procurer plus sûrement des moyens d'existence.

Et vous verrez que je ne mens pas, car quand il faudra me montrer, à moins d'être lâche, je ne me cacherai plus.

Je demeure quelque temps à Verviers, où j'essaie de faire de la gravure, mais le travail me manque.

Sur la fin de décembre, je vais à Bruxelles et voyez comme je tiens à un faux nom, je laisse à Verviers mes faux papiers et j'écris à mes parents de m'envoyer mon acte de naissance pour me faire inscrire dans cette ville sous le nom de Cyvoct, mais ici ce sont des amis qui me dissuadent d'agir en ce sens, prétextant qu'on ne me permettra pas du tout de séjourner sur le territoire belge, et ils s'appuient sur des faits pour soutenir ce qu'ils avancent.

Je m'appuie sur les mêmes faits pour le soutenir ici.

Quelques jours après mon départ de Lyon, un étranger, dénoncé par Valadier comme étant anarchiste par pensée, — car il ne s'était jamais ostensiblement occupé de politique, — fut obligé, pour obtenir un permis de séjour, de se faire recommander au ministère de la justice par un député autrefois socialiste anarchiste, simplement libéral aujourd'hui, et grâce à ces recommandations, il obtint un permis de séjour de deux mois.

Moi qui m'étais dévoué à la propagande, moi qui étais sous le coup de la loi en France, aurais-je obtenu même un permis de séjour de deux mois?

J'aurais obtenu un arrêté d'expulsion, il n'y avait pas à douter. Cela n'est pas arrivé à notre ami Ermanjois? En où aller, dans ce cas?

On parle bien aisément, bien légèrement de l'étranger: il faut y être allé pour savoir combien est dure, capricieuse, incertaine, l'existence de l'autre côté des frontières.

Votre pays vous est interdit: pas de place pour vous dans un autre pays!

Que d'hommes d'une intelligence supérieure se sont vus réduits en Belgique, en Suisse ou ailleurs aux plus humbles conditions, aux plus incapables nécessités. Avocats, médecins, écrivains, en exil, sont descendus jusqu'à la plus profonde misère.

Chaque jour, à chaque instant, ce sont des sarcasmes, des déboires, des tracasseries et des déceptions.

Voilà un homme qui veut vivre et son nom, sa réputation de socialiste le font rebouter de toutes parts; il est aux prises avec toutes les difficultés de la vie, et vous voudriez qu'il n'exploite pas tous les moyens honnêtes qui peuvent le préserver d'une défaite! Ne serais-ce pas du cynisme?

En prenant un faux nom, avais-je l'intention de vivre d'expédients? de me faire chevalier d'industrie? Non. Partout où a passé le socialiste Cyvoct, on peut vous dire qu'il vous dire qu'il fut toujours honnête. J'enfreignais les lois, c'est exact; c'était avec des intentions louables, et quoique ça, j'ai payé pour les avoir enfreintes, et vous n'avez plus à me le reprocher.

Quoi! vous prétendriez que je ne voulais que me soustraire à la justice française; cette justice, je ne l'ai jamais crainte.

Je n'ai même jamais songé à l'extradition, car je ne pouvais pas penser que le gouvernement français le demanderait au gouvernement belge sans avoir une seule preuve de ma culpabilité. Et j'étais aussi sûr qu'il n'avait pas une seule preuve pour appuyer l'accusation portée contre moi, que j'étais sûr d'être en Suisse le jour de l'attentat.

Vous comprendrez donc par là que cette demande d'extradition ne m'inspira jamais que du dégoût.

Qu'ai-je fait à Bruxelles?

J'ai cherché du travail comme graveur et peintre d'enseigne sans pouvoir en trouver nulle part, ce qui s'explique facilement; j'étais en Belgique au cœur de la plus mauvaise saison; avec mon ami Idencher, j'ai sollicité sans succès, et sans succès encore j'ai essayé d'entrer chez un architecte pour faire du dessin linéaire. J'ai tout mis en œuvre pour pouvoir travailler. Après cent déceptions, je mis le reste de mes espérances dans le retour des beaux jours.

Pour ne perdre tout-à-fait mon temps, je commençais à apprendre l'anglais et me faisais inscrire avec mon ami Paul Métayer au cours de chimie de l'école industrielle de Bruxelles.

(A suivre.)

TRIBUNE RÉVOLUTIONNAIRE

Charliou. — Compagnons de l'Alarme Anarchiste.

Le groupe l'Equarisseur de Charliou (Loire). Les Anarchistes de Charliou vous envoient l'expression de leurs plus grandes sympathies, en promettant de marcher sur le chemin que vous avez tracé.

Ecoute imprudente et cynique bourgeoisie: tu as cru avoir tué l'Anarchie en plongeant nos amis dans les cachots; au contraire, nos rangs grossissent chaque jour et l'heure est proche où tu paieras toutes les tortures que tu fais subir à l'humanité! Malheur, malheur à vous inquisiteurs du prolétariat. Vous mourrez tous, vos cris et vos pleurs ne pourront vous sauver.

Au grand jour des vengeances populaires, entendez bien monstres sinistres de bourgeois, les Anarchistes ne vous embastilleront pas, mais pour plus de sécurité, ils vous supprimeront par tous les moyens les plus violents.

Vive l'Anarchie! Vive la Révolution violente.

LES ANARCHISTES DE CHARLIOU.

Monceau-les-Mines. — Compagnons. — Je m'empresse de vous communiquer ces quelques lignes pour vous renseigner un peu sur la situation qui règne à Monceau-les-Mines. Voici comme la bourgeoisie traite les prolétaires, compagnons voici les faits tels qu'ils se passent.

Maintenant, les garde-chiourmes ont dit aux femmes et filles qui travaillent au charbon, dessus le puits et dessus les ports, qu'il fallait qu'elles aillent à la prière après les journées de travail aussi pénibles qu'elles sont. Voyez, compagnons, les femmes et les filles sont obligées d'aller dans l'église pour être bien vues par les garde-chiourmes dans leur travail, pour être bien vues de ces buveurs de sang et de ces capitalistes. Eh bien, compagnons, nous faudra-t-il toujours être conduits par l'inquisition?

Nous, nous jurons d'y mettre un terme propre pour apaiser les douleurs des créve-faim.

Vive la Révolution sociale!

Le Groupe des AFFAMÉS DE MONCEAU-LES-MINES.

Bordeaux. — A Bordeaux, les anarchistes avaient organisé pour le 18 mars, anniversaire du mouvement communaliste, une soirée de famille qui avait attiré un grand nombre de citoyennes et de citoyens. Quoique ce mode de réunion fut nouveau dans cette ville, nous avons eu plein succès, même au delà de nos espérances.

A huit heures, notre salle est comble et tout le monde est d'avis de ne pas nommer de bureau, mais le compagnon Cyvoct, condamné à mort, puis envoyé au bagne, ainsi que le compagnon Marné, que la bourgeoisie détient en prison à Bordeaux depuis deux mois, sont acclamés présidents d'honneur.

Au début, le compagnon Léglise, après avoir ouvert la séance, commence par féliciter les nombreuses citoyennes qui sont venues parmi nous; il leur conseille de fréquenter nos réunions et d'engager leurs camarades et amies, surtout les jeunes filles, à les suivre, afin d'aider leurs maris ou leurs frères dans la lutte pour leur affranchissement commun.

En se versant dans l'étude des questions économiques et sociales, l'esprit de la femme se débarrassera d'une foule de préjugés qui annihilent en elles tout sentiment de virilité et au lieu de se laisser attirer par des frivoles plaisirs, au lieu de perdre un temps précieux à des conversations cancannières, à des entretiens puérils, elle verra son intelligence et sa raison grandir, de nouveaux et larges horizons s'ouvrir à son esprit; elle reprendra conscience de sa dignité.

(La fin au prochain numéro.)

COMMISSION DE SECOURS

Aux Familles des détenus politiques

DEUXIÈME LISTE DE PARIS

Collecte faite par les ouvriers de la maison Barigand, rue Oberkampf, 127, remise par le compagnon Bourges	7 50
Excédant du groupe le «Volcan».	» 70
Remis par le compagnon Foubertan, du journal l'Hôtel-de-Ville.	
Collecte faite au banquet du 24 février boulevard d'Italie, 73, 32 fr. plus 5 fr. du citoyen Valette de Lyon.	37 00
Versé par la Bataille	20 00
Total	65 20
Listes précédentes	64 20
Total	129 40

La commission a fait parvenir 62 fr. aux familles des détenus.

Le Secrétaire: E. DRUELLE,
7, rue Saint-Lambert.

Le Gérant, Joanny BARDIN.

Imprimerie de l'Alarme, rue de Vauban, 26.

L'ALARME

Organe anarchiste

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

A LYON

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 4 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »
Etranger : le port en sus.

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — RUE DE VAUBAN, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, 26, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

DE L'ACTION ANARCHISTE

PENDANT LA RÉVOLUTION

Nous avons vu dans de précédents articles que les anarchistes étaient dans la logique en préconisant la tactique de l'initiative individuelle dans la lutte que les travailleurs livrent à la bourgeoisie, nous avons vu que ce n'était que cette tactique qui pouvait habituer les individus à combattre l'autorité sous toutes les formes qu'elle voudrait se produire, il nous reste à voir quelles sont les mesures à prendre par les anarchistes pour amener les individus à cette révolution et les intéresser à la lutte.

Il faut, dès qu'une situation révolutionnaire se crée dans un endroit quelconque, que les anarchistes entraînent les révoltés dans les magasins où sont les vivres, où sont les habillements, et qu'ils les encouragent en leur en donnant l'exemple à s'en emparer; il faudra, qu'excitant les travailleurs, ils les poussent à s'installer dans les beaux appartements, en incendiant les taudis qu'ils abandonneront. Comme nous l'avions dit dans notre premier article, il faudra mettre le feu au paperasses qui sont la consécration de l'ordre de chose actuel. Il faudra, en un mot, que l'avantage que les travailleurs doivent trouver dans le nouvel état de chose soit tellement évident qu'ils s'y trouvent intéressés dès le début.

Ceci dit pour le travailleur des villes — car il est probable que c'est dans les villes industrielles qu'éclatera le premier mouvement — mais on connaît la répulsion du travailleur des campagnes pour toute idée nouvelle, on connaît son attachement, sa passion pour le morceau de terrain qu'il cultive, qu'il a arrosé de ses sueurs, et c'est lui pourtant qu'il sera urgent d'amener à la Révolution et de lui faire comprendre que là seulement est son intérêt, que l'on ne veut pas le dépouiller, mais, au contraire, le mettre à même d'user des jouissances de la vie aussi bien que son frère le travailleur de la ville.

Il y aura un moyen de lui faire comprendre tout cela, ce sera d'en-

voyer dans les localités que l'on voudra révolutionner des compagnons pour aller détruire les hypothèques, en disant aux paysans que leurs dettes sont payées et que personne n'a plus rien à leur réclamer. il faudra détruire les études de notaires et d'huissiers, particulièrement abhorrés par le peuple des campagnes, détruire le cadastre et supprimer les grands propriétaires fonciers en excitant leurs salariés à s'emparer de leurs terres en leur disant qu'ils en auront la libre disposition.

Puis, des villes où on se sera insurgés, il faudra leur envoyer des habits, du linge, vaisselle, bijoux, enfin tout ce qui pourra les flatter ou leur faire plaisir, afin de leur démontrer que les travailleurs des villes n'entendent pas les exclure de la révolution économique, mais qu'ils entendent, au contraire, marcher de pair.

Mais, ce qu'il faudra surtout, ce sera de s'emparer dans les magasins de l'outillage mécanique agricole et le leur envoyer avec le personnel nécessaire pour le manœuvrer. Cela aurait double avantage, celui d'abord de leur faire accepter la révolution par les profits qu'ils y trouveraient et ensuite l'avantage inappréciable, celui de les amener à unir leurs efforts, par suite leurs morceaux de terrains, afin de tirer le plus avantageusement possible profit de cet outillage mécanique mis à leur disposition et leur faire comprendre ainsi l'avantage de la grande culture et du travail en commun, sans avoir à les y contraindre par la force.

Puis, comme par les envois répétés, ils seraient mis dans l'impossibilité d'avoir besoin de quoi que ce soient, et n'auraient pas, par conséquent, à faire du commerce, par réciprocity, ils enverraient aux villes leurs produits, et les relations et les échanges s'établiraient ainsi, petit à petit, sans contrainte, par la seule volonté des individus.

Car, pour une transformation sociale comme nous l'entendons, aussi complète que nous la voulons, il est évident qu'il faudra du temps, beau-

coup de temps, elle ne se fera pas d'un coup, elle ne sera pas l'œuvre de deux ou trois jours, comme les révolutions politiques passées, mais ne pourra être l'œuvre que d'une longue suite d'années. Il faudra donc, dès le début de la lutte, comme nous le disions, y attirer les déshérités en les intéressant au nouvel état de choses. On comprend de suite tous les avantages d'une pareille tactique, qui aurait pour effet de mettre de suite les individus à profiter de la richesse sociale et à leur faire comprendre, par la pratique, les bienfaits d'une société libre et égalitaire.

LETTRE STÉPHANOISE

Après les nombreux abus qui ont été décrits sur l'usine Barrouin, il est utile de continuer de mettre à la publicité ceux qui sont encore restés obscurs.

Bouniard : contre-maître des petites forges que nous avions quelque peu délaissé, va aujourd'hui nous servir de sujet.

Vous le savez tous, amis lecteurs. Et, qu'est-ce qui ne le saurait quoique les facultés de l'homme sont toujours au-dessous des prérogatives que la société lui donne. A quelques-uns, nous répondra-t-on. Pas à tous. La minorité domine, la majorité se courbe devant les caprices de l'autre. Eh bien! qu'il revenons à notre sujet, soyons-lui quelque peu fidèle. C'est tout ce qu'il désire, lui, et son idole (le contre-maître des petites forges). Enfin, nous y voilà, nous ne voulions que décrire les quelques viciés instincts innés dans l'homme, ou plutôt les vices sociaux qu'il a respirés sous l'atmosphère de l'ambition et de la convoitise. Que! s'il n'avait jamais cédé à cette inspiration qui le dégrade, en voulant le rendre supérieur aux autres. Eh bien! tout est là! c'est la clef de tout, et de sur tout. L'homme veut s'élever au-dessus des autres. Mais, en bonne vérité, soyez donc capables pour dominer. Car, si vous êtes maîtres, soyez-le sur toutes les formes et sur tous les points. Soyez un maître et ne faites pas le rôle de laquais, hargneux, sot et bête. Que rien ne vous oblige, et obligez tout le monde. Que rien ne vous commande et commandez tous les autres. Tourmentez, assassinez-les tous, mais qu'aucun ne vous tourmente, encore moins vous assassine. Ayez du pouvoir, et que personne en ait. Soyez bons rois, ils seront bons sujets. Soyez maîtres, ils seront bons

serviteurs. Mais si vous êtes demi-maîtres, ils seront demi-serviteurs, si vous ne savez pas commander, ils ne sauront pas obéir. Enfin, vous tous n'êtes pas nés pour ce rôle : la nature a su créer des dieux. Ceux-là savent dominer et tuer, vous, vous ne savez que faire souffrir. Tel est le type le plus parfait de ce que nous venons de dire. Bouniard, illustre coquin et de basse espèce. Ah! c'est à vous que nous nous adressons, faux maître (Bouniard), répondez, nous savons qui vous êtes, nous vous connaissons. Sous votre direction, nous sommes aujourd'hui et nous ne vous craignons pas. Vous nous faites agir au gré de vos caprices, sous vous, nous supportons, vos féroces passions, à l'influence de vos appétences monstrueuses répond la haine sauvage, la douleur des victimes. Il y a quinze ans, vous avez chassé la moitié de votre personnel, par ce qu'elle n'était pas assez bien disciplinée, d'autres renvois sont sub- séquentement succédés à celui-ci, toujours pour le même mobile. Que vous fallait-il des gens qui plient sous vos cupides fantaisies, ou qui vous connaissent mieux, vous avez trouvé les derniers. Aujourd'hui, vos esclaves sont plus soumis, parce qu'ils ont vu et connaissent vos passions. Montrez! il ne te faut rien moins que ta participation à toutes les satisfactions que les mercenaires peuvent posséder après un travail de forçat, c'est-à-dire, que voulons-nous dire? Pas autre chose, que tu as cherché hypocritement à ce qu'on comprenne tes bestiales passions. On les a compris, et sous peine d'être renvoyé et peut-être de crever de faim, on les satisfait. On prend tous ses deniers pour y parvenir. Celui qui prend le plus, qui paye le plus est le bienvenu. A quoi? Pour quoi? Pour l'arroser le gosier pour te faire lécher (tel est notre style) pour que tu puisses te saouler à nos dépens.

Et ceux auxquels tu peux jactement ravir la sœur ou la femme avec plus ou moins de connivence.

Tels sont les moyens qu'il faut te concéder; celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose à ses dépens. Mais n'ai crainte, tôt ou tard il se vengera. Si ses poings se crispent à ta vue, si à tes insolences la colère est à son paroxysme, et n'éclate pas, c'est que s'il se vengeait, il y a ceux qui derrière lui mourraient de faim, s'ils le perdaient. Mais, l'heure approche où l'on se vengera, propice et terrible. Le nombre de vos iniquités, à tous, est compté, et le jour de la vengeance, vous essayerez en vain d'exciter notre pitié, nous frapperons, frapperons toujours, jusqu'à ce que nous ayons vengé la honte, les amertumes, les douleurs que nous avons supportées.

UN ESCLAVE DE L'USINE BARROUIN.

Grève d'Anzin

Il n'est pas besoin de dire que nous ne sommes pas partisans des grèves, par conséquent nous ne les fomentons pas, nous ne les provoquons pas, quoique puisse en dire nos adversaires. parce qu'il est avéré, parce qu'il est parfaitement reconnu que jamais les grèves ne seront un moyen d'émancipation pour le travailleur; l'expérience en a été faite et refaite, les faits sont surabondamment prouvés, il n'est donc point besoin d'y revenir et d'en expliquer la cause.

Est-ce à dire que nous nous désintéressons complètement des grèves, que nous laissons les travailleurs à la triste situation qui leur est créée? Certainement non! Nous souffrons trop nous-mêmes de la rapacité capitaliste et patronale pour nous en désintéresser; nous savons trop que la dignité de l'ouvrier est souvent mise à de si terribles épreuves que celui-ci n'y pouvant résister, abandonne son travail. Non, nous ne sommes pas partisans de ces grèves stupidement pacifiques; nous entendons pacifiques pour l'exploiteur seulement. Sont-elles pacifiques pour l'ouvrier qui se serre l'échine, nous allions dire lâchement, la ceinture en face des millions des capitalistes; la lutte pacifique est-elle possible entre la faim et les millions, entre l'affamé et le millionnaire?...

La lutte dans ces conditions est impossible, il est évident que l'ouvrier doit succomber: c'est l'éternelle histoire du pot de terre et du pot de fer.

Nous savons bien que les partisans du calme à outrance parlent beaucoup de solidarité. Oui, la solidarité de la faim! Si à la misère vous ajoutez la misère, le total est pas douteux, c'est forcément la misère.

Il y a parmi les partisans de la pacification bon nombre de députés, qu'ils montrent l'exemple qu'ils abandonnent la noblesse de leur *indépendance* pendant la durée de la grève au profit des grévistes.

Ah? ils le peuvent bien... mais non, ils n'entendent pas ainsi la solidarité, faire de beaux discours. se forger une candidature sur le dos des malheureux, voilà tout ce qu'ils font et peuvent faire.

Malgré les avis réitérés d'gens intéressés au calme des mineurs d'Anzin, il y a eu vent de révolte dans l'air, le gouvernement a envoyé ses gendarmes et ses soldats pour protéger les privilèges de la compagnie, dans l'intérêt de l'ouvrier, parait-il. Il y a eu un coup de feu tiré par un gendarme, peu s'en fallait que les massacrés d'Aubin et de la Ricamarie fussent renouvelés; il y a eu arrestations et condamnations de mineurs et même de femmes, sous le prétexte de porter entrave à la liberté du travail. Mais, si ce sont les Compagnies qui renvoient les ouvriers, comme cela est arrivé à Anzin. O alors, il n'y a pas entrave, ils sont dans la légalité.

Les journaux dévoués au gouvernement, voire même à l'intransigeance accusent les anarchistes d'avoir provoqués ces troubles, d'avoir excité les mineurs à placer des cartouches de dynamite aux domiciles de ceux qui travaillent. C'est l'habitude de ces journaux, nous y sommes habitués depuis longtemps.

Nous anarchistes, si nous donnions des conseils aux mineurs, nous ne leur dirions pas de placer des cartouches chez ceux qui ne font pas la grève, parce que ceux-ci sont des inconscients ou des malheureux forcés de faire contre leurs semblables par la faim qui les torture eux et leurs familles. Mais nous leur dirions, vos ennemis sont: les directeurs, les ingénieurs de la Compagnie, ce sont eux qui sont cause de votre misère, ce sont eux qui vous oppriment; c'est contre eux que vous devez porter vos

coups! c'est contre leurs repaires que vous devez placer des cartouches!

Voilà ce que nous leur dirions, et si les mineurs faisaient quelques exemples dans ce genre, ils verraient ces messieurs, apeurés par ces coups qui les frapperaient dans l'ombre, faire droit à leurs réclamations, alors ils auraient fait quelque chose pour la Révolution sociale qui seule peut émanciper le travailleur.

NOUS SOMMES VIOLENTS

C'est surtout dans les situations anormales que se fait sentir la nullité de ces bonzes farceurs et habiles, que le peuple, dans sa naïveté et son ignorance des tourberies de ces scapins, place en haut de l'échelle sociale.

Voilà bientôt deux années qu'une crise terrible (résultat de tous les vices que comporte notre organisme) sévit sur notre pays.

Que font ceux qui se sont chargés de faire notre bonheur, s'inquiètent-ils des misères qui accablent les travailleurs? Nous cherchons, mais en vain! Ont-ils appris ces prôneurs de réformes une amélioration même anodine pour le bien être commun. Ils ne peuvent rien faire, disent-ils. Comment du reste, pourraient-ils obtenir une amélioration.

Non, mille fois non, votre système, dirigeants, vous interdit toute marche en avant, vous êtes enfermés dans le labyrinthe que vous avez aidé à former.

Touchez donc à une loi quelconque de votre *ordre social* sans qu'il menace ruine immédiatement. Ah! vous pouvez fonder cependant la République, c'est-à-dire, l'Ordre par la Justice, mise au service du droit, vous pouvez fonder l'Égalité sociale en rendant aux travailleurs ce que les efforts des générations passées avaient produit et qui devraient être également le patrimoine de tous, c'est-à-dire la légitime possession, par les individus de la production humaine.

Vous avez préféré jouer sur les mots, faire cause commune avec les jurés ennemis de cette République, en trahissant par des subtilités jésuitiques la Vérité.

Avez-vous supprimé ces montagnes de loi faites contre l'avènement de cet idéal que vous avez fait inscrire aux frontispices des monuments, des prisons, des églises, — ces dernières surtout — que vous avez maintenues et augmentées? Non, vous n'avez rien fait, et vous ne pouvez rien faire, vous avez voulu parader aux géants et vous n'êtes que des pygmées? Votre seule devise dont vos actes odieux font foi, c'est l'éternel mot de la prostitution monarchique « après nous le déluge! »

Et vous osez nous accuser de violence, parce que nous faisons entendre notre indignation. Farceurs lugubres!

Prenons telle ou telle question:

La question des loyers par exemple! Ou sont les lois qui protègent le faible contre le fort? Qui s'opposent à ce que le propriétaire mette sur le pavé dans les 24 heures, une famille, vingt familles, mille familles, par cette seule loi qui donne pleins pouvoirs à M. Vautour, lorsque le locataire par les temps critiques du chômage se trouve dans l'impossibilité de payer.

Ah! nous voudrions bien vous voir, vous, les paisibles, vous et les vôtres à la belle étoile; nous voudrions voir si vous seriez aussi pacifiques que ces pauvres diables qui, journellement sont jetés dehors; et vous parlez de violence?...

Parlerons-nous de la liberté; ironie! la liberté? Où donc est-elle?

Qu'un citoyen pris d'un sentiment juste d'indignation en face d'une iniquité monstrueuse exprime la pensée; réclame contre l'injustice, que faites-vous? S'il ne tombe pas directement sous le coup du code, vous le conspuez, vous organisez contre lui la conspiration jésuitique sous ses formes multiples! — Et la liberté de penser qu'en faites-vous? Où sont les réclamations que vous avez faites contre les monstruosités qu'on a commises contre elle? — Et vous nous accusez de violence.

Mais qui donc prépare plus que vous, charlatans cyniques, par vos exactions, les revendications populaires et les violences vengeresses de la foule encore plus que jamais?

Que nous importe après tout vos criailleries et vos mensonges? La situation qui

existe est votre œuvre. Nous connaissons votre lâcheté! Vous la montrez chaque jour en vous rapprochant de plus en plus de l'ennemi, au fur et à mesure que vous maintenez la République en péril. Au moins, cette fois le jeu est franc, nous pouvons comme on dit vulgairement jouer cartes sur table, vous avez mis quatorze années pour donner la mesure de votre savoir-faire. Eh bien! nous vous prédisons, que nous, vivants, le peuple se laisse prendre à la prochaine ce ne sera pas notre faute. Vous pouvez alors le *travail terminé*, nous traiter de violents, cela nous sera parfaitement égal, c'est le vœu que nous formons pour l'accomplissement de notre idéal: l'Anarchie.

Notre violence, dans l'anarchie, se sera transformée en liberté et en bien être. Mais toujours qu'on le sache bien, nous resterons des violents pour anéantir les ambitions malaines de ceux qui tenteraient par exemple de relever le pouvoir gouvernemental, qui tenteraient de recommencer les singeries et les tartuferies du parlementarisme!

ÉLECTION ET RÉVOLUTION

A chaque période électorale, les électeurs qui ont cru de leur devoir de voter pour le candidat de leur choix (ou qui était plus ou moins imposé à leur esprit) se demandent avec stupéfaction quel changement a été apporté aux inégalités choquantes dans leurs misères et leurs incertitudes douloureuses. Ils disent tout bas que rien n'a changé, qu'ils sont aussi misérables, que les riches, que les possesseurs sont toujours aussi insolents. Ils ont comme l'intention que le suffrage universel est incapable absolument d'adoucir les maux qui pèsent lourdement sur les épaules du travailleur.

Et cependant, malgré tout, l'électeur républicain va aux urnes, par coutume, pour ne pas laisser la victoire aux monarchistes de tout poil. Il est vrai que l'abstention se généralise, que le dégoût monte aux lèvres de ceux qui réfléchissent et qui ne se dérangent plus pour faire le jeu d'une candidature quelconque. Il y a dans l'air de l'indifférence vis-à-vis du scrutin. Dans cette étude, nous examinerons à tous les points de vue ce que c'est que l'électeur; nous tâcherons de faire comprendre aux travailleurs que leur salut ne peut venir que de la révolte, que de la révolution.

I

Depuis que les anarchistes se sont élevés contre toutes les tendances au pouvoir, à l'autoritarisme, contre tous les partis autoritaires, contre toutes les sectes qui aspirent à gouverner les masses — qui s'intitulent réactionnaires ou modérés, républicains ou monarchistes, socialistes ou radicaux; il y a eu dans le monde de la politique une certaine agitation, un certain malaise — et, d'un commun accord, tous les politiciens, tous les dirigeants ou leurs valets se sont alarmés après nous qui nions le gouvernement et son principe, qui voulons que le peuple fasse ses affaires lui-même, sans représentants, sans gouvernants, sans exploités ni maîtres — économiques ou politiques — nous avons été en butte à toutes sortes d'intrigues, de menaces, et surtout aux persécutions gouvernementales; aussi un grand nombre d'entre nous sont-ils allés peupler les prisons de la République bourgeoise.

Pourquoi, se demande-t-on, sommes-nous ainsi insultés, calomniés, avilis, persécutés par les thuriféraires du suffrage dit universel par les faiseurs de candidatures.

Et sans doute parce que vous contrariez dans leurs petits calculs ceux qui veulent être toujours au-dessus des masses pour les gouverner.

Mais pour quels motifs n'acceptons-nous

pas le suffrage universel, une des plus grandes conquêtes, dit-on, de la démocratie? Pourquoi reniez-vous l'action légale? Pourquoi sommes-nous les ennemis irréconciliables de l'agitation électorale et les partisans seulement de l'action révolutionnaire illégale par conséquent?

Poser ces questions c'est vouloir les approfondir et les résoudre. Ce sont des questions qui méritent en effet d'être examinées, et si nous avons rejeté le vote et les scrutins quels qu'ils soient, c'est que nous avons assurément des motifs sérieux à le faire — motifs que nous allons expliquer.

Nous sommes les adversaires de l'autoritarisme, nous n'acceptons rien de ce qui peut venir de l'Autorité; nous ne reconnaissons dans le « suffrage universel » qu'une odieuse mystification et dans son emploi une arme libéricide et un préjugé monstrueux.

En matière électorale, nous sommes ce que politiquement parlant, on appelle: des abstentionnistes.

Il ne faudrait point croire cependant que nous considérons l'abstention électorale comme un moyen d'action révolutionnaire; en combattant les élections, en nous insurgeant contre le scrutin, nous n'avons la prétention de combattre que trois choses: *le mensonge, le fétichisme, le préjugé*, et c'est pour cela que nous sommes, puisque nous renions l'action électorale l'action légale, partisans absolus de l'action révolutionnaire. L'abstention n'est pour nous qu'une *négalion*, pas autre chose.

S'abstenir n'est pas agir, mais les anarchistes agissent. L'abstention est l'étape première vers l'agitation virile, vers l'insurrection.

Un assez grand nombre de citoyens très dévoués au principe de révolution sociale, qui sont, au fond, des partisans sincères de nos idées de liberté et d'égalité, imbus malheureusement encore d's erreurs du passé, du parlementarisme, etc., et qui par la suite, cela est certain, deviendront des partisans de notre tactique révolutionnaire, par conséquent des défenseurs d'idées anarchistes, nous objectent que si tous les électeurs s'abstenaient de voter, la République serait bientôt à terre, et par notre faute, nous laisserions arriver au pouvoir les royalistes légitimistes ou orléanistes, les bonapartistes du cousin ou de l'oncle, ou les libéraux du centre gauche ou tous autres amphibiens (c'est le mot) du gouvernementalisme modéré, et ces citoyens sont, paraît-il, obligés de conclure: « Nous ferions inconsciemment le jeu des ennemis de la démocratie républicaine comme vous faites, vous, abstentionnistes anarchistes, *le jeu de la réaction* ». D'autres républicains sincères sont évidemment plus sérieux que les citoyens dont nous parlons et qui, comme on le voit, nous sont quelque peu sympathiques; et ils ne se gênent pas, ceux-là, de nous traiter de vendus de vils réactionnaires, etc., etc.

« Vous faites le jeu de la réaction » voilà le grand mot! En nous abstenant de prendre part aux singeries du scrutin, nous faisons le jeu de la réaction! nous nous associons aux pires ennemis de la révolution française, des institutions républicaines.

A PROPOS DE LA GRÈVE

Il est juste assurément de venir protester, de venir faire entendre les indignations que chaque travailleur doit ressentir en face des odieux agissements du pouvoir, digne serviteur de la classe capitaliste et bourgeoise.

Il est facile de faire des protestations platoniques et sans portée qui ne coûtent rien à ceux qui, à l'écart du danger, le traduisent à une tribune quelconque.

Mais est-ce que cela peut suffire, et nous vous le demandons, quels sont les résultats qu'espèrent obtenir ces prétendus défenseurs des mineurs en grève.

Qui au parlement ou dans les journaux, ne travaillent qu'à se faire un piédestal des misères prolétariennes.

Ah! sans doute, on vous dira d'avoir confiance dans leurs personnes, qu'ils réclament les droits des exploités, qu'ils feront cause commune avec ceux qui souffrent, qu'accablent si odieusement l'exploitation monstrueuse des défenseurs des la richesse sociale.

Demandons-leur ce qu'ils ont fait ces faiseurs de parlementarisme, ces ergoteurs de faux sentimentalisme.

Disons-leur donc qu'ils nous expliquent ce qu'ils ont obtenu en vue de l'amélioration du sort des malheureux, qui devient de plus en plus critique chaque jour, des travailleurs qui subissent la loi du maître, du patron, de l'oppresser, et de l'oppresser aussi bien économique que politique.

Ah! oui, ayez pleine confiance dans notre pouvoir de député. Continuez à nous accorder vos suffrages, et chaque fois que la crise économique sévira sur la masse nous viendrons vous dire que nous compatissons aux souffrances de l'exploité.

Voilà ce que les dirigeants vous chanteront sur les toits. Mais, voyons, ne nous laissons pas bernier par des mots. Envisageons la réalité et demandons à ces indignés de convention et d'intérêt comment il se fait qu'ils attendent le jour où les mineurs, les ouvriers de toutes catégories crèvent de faim, sont accablés sous le fardeau des accapareurs pour faire croire qu'ils sont les dévoués de la classe laborieuse. Assez de roublarderie, assez de jésuitisme, assez de perfidie.

Voilà déjà des années et des années que l'on nous dit de nous reposer sur nos députés, sur les candidats... Voilà des années et des années que l'on nous promet toute sorte de réformes, et rien ne varie, rien ne change, et nous continuons à être constamment exploités par la royauté des agitateurs, des spéculateurs des compagnies industrielles et financières. Est-ce que nous continuerions à faire le jeu de ceux qui nous gouvernent, ou de ceux qui, jaloux des dirigeants actuels, veulent à leur tour nous gouverner, nous imposer leurs lois faites à leurs caprices, à leurs fantaisies, à leurs intérêts. Oui, encore une fois, nous avons assez supporté les agissements de ces thuriferaires qui ne nous entretiennent que de leur personne, qui se posent à chaque occasion comme s'ils étaient indispensables pour marcher à la conquête de notre affranchissement, pour la conquête de la justice et de la liberté. S'ils avaient été capables de faire quelque chose, ils nous apporteraient non pas des paroles mais des résultats acquis. Pour être libres, pour ne plus subir la monstruosité capitaliste arrachons aux exploités qui les détiennent à leur profit pour leur procurer une jouissance insolente.

Pour être libre, il faut se révolter, s'insurger contre les affameurs, et accomplir, en un mot, l'insurrection prolétarienne qui nous débarrassera des monopoliseurs, de tous ceux qui vivent à nos dépens.

Engageons enfin les mineurs à ne plus subir l'exploitation odieuse des compagnies, qu'ils fassent de la révolution véritable, et avec eux, alors nous accomplirons la Révolution.

UN MANIFESTE

Nous avons annoncé, soit dans la tribune révolutionnaire, soit dans le mouvement

parisien, l'apparition du manifeste du groupe *la Liberté*. Ce manifeste intitulé *la Liberté et l'Anarchie* explique pour quels motifs ce groupe propagera les idées anarchistes.

Il fait comprendre que l'anarchie n'a d'autre base que la liberté — que l'indépendance a toujours été, dans le passé, comme dans le présent, le ferment des soulèvements populaires.

Voici, du reste, quelques extraits de ce placard :

Il dit en commençant que tous les individus avec connaissance de cause ou non, réclament toujours une somme plus grande d'indépendance.

Liberté! mot magique qui à travers les âges n'a pas cessé de voltiger sur les lèvres des faibles, des souffrants, des désespérés! Il est dans l'instinct de l'individu d'être réfractaire à toute oppression, à toute servitude. *Être libre* a toujours été et sera toujours le mobile des revendications humaines. C'est au nom de la liberté que se sont faites toutes les révolutions, et c'est sous son égide que s'accomplira la révolution sociale et le triomphe de l'Anarchie.

Un peu plus loin il ajoute :

Les anarchistes ont compris, en prenant la liberté pour base de leur principe, en en faisant le fondement de leurs idées, combien ils étaient d'accord avec les aspirations de l'être humain, avec toutes les revendications sociales, les besoins du progrès et de l'incessant perfectionnement.

Mais comme on abuse par trop du grand mot de liberté, le groupe cherche à en rétablir le sens véritable et il fait cette observation fort juste et qui est conforme absolument avec la science et la philosophie déterministe :

Sans doute, le mot liberté prête à toutes les équivoques, nous le savons; jamais l'homme dans le sens absolu du mot ne sera libre, parce qu'il sera toujours obligé de se soumettre aux conditions de la nature; mais ce que nous entendons par liberté, c'est le développement normal des facultés individuelles, c'est l'affranchissement politique et économique du travailleur, du salarié, de celui qui supporte toutes les monstruosités du patronat, du militarisme, du gouvernement.

Après avoir fouetté comme il convient tous les intriguants et les exploités qui ne donnent au travailleur que la liberté de mourir lentement de faim et de privations; après avoir fait la critique de la société capitaliste et boursicotière et s'être demandé par quels moyens on pourra renverser les barrières qui nous arrêtent dans la servitude, le groupe fait cette réponse explicative :

De même que la révolution de 89 a détruit les privilèges politiques de la noblesse et de l'église, il faudra pour détruire les privilèges de la propriété, du capitalisme et du gouvernement, une révolution faite par ceux qui souffrent.

Car la révolution est le seul moyen pratique pour arriver, une fois pour toutes, à la liberté, c'est-à-dire, pour faire disparaître les obstacles qui empêchent le développement naturel des facultés individuelles.

En terminant sa démonstration et son exposé de principes, le manifeste du groupe nouveau des « quartiers de la Banque et de la Bourse » déclare que les anarchistes ne veulent plus du gouvernement du tout, et qu'ils travailleront constamment à la destruction « de tout ce qui s'impose à l'indépendance humaine. »

« Nous ferons, déclarent les compagnons du groupe *la Liberté*, une propagande, une agitation incessante parmi les travailleurs des quartiers centraux. » Il y a là un peu de modestie, car la propagande que fera ce groupe ne se localisera certainement pas et s'étendra partout. La bonne parole dite dans son premier manifeste sera entendue par tout le monde, et espérons qu'avant qu'il soit longtemps, nos amis du groupe *la Liberté*, auront fait paraître une nouvelle publication.

Nous y comptons.

Aux Travailleurs

COMPAGNONS,

Dans quelques jours vous serez appelés à voter, dans quelques jours vous aurez à choisir ceux qui doivent manier le bâton qui doit vous frapper.

Vous êtes *souverains*, du moins on vous l'a fait croire, et cette belle souveraineté, que l'on vous confie pour une seule journée n'a pour effet, que le droit de choisir vos maîtres, c'est-à-dire river un peu plus fort vos chaînes, en donnant, à votre servitude, une apparence légitime, puisqu'elle est consentie par vous. Est-ce là la souveraineté que vous avez rêvé, est-ce là votre idéal de justice et de liberté, est-ce bien là l'idée que vous vous étiez faite de votre affranchissement! Non, l'idéal de liberté que vous vous étiez faite, le gouvernement de vos rêves, ça serait un gouvernement qui vous laissait libre d'agir comme vous l'entendez, un gouvernement qui n'eût pas d'autre volonté que la votre, un gouvernement enfin qui contentât tout le monde, en se bornant à mettre en application la volonté de ses mandants.

Un tel gouvernement est-il possible? Etant donné la diversité des caractères et des tempéraments dont sont formés les individus, croyez-vous qu'il soit possible à un gouvernement de contenter tout le monde? — Car chaque individu a le droit, quelque soit son tempérament, quelque soit son caractère de n'être gêné dans aucuns de ses mouvements. — Croyez enfin qu'une fois que vous avez remis l'autorité et le droit d'agir entre les mains de quelques individus, vous puissiez être encore libres? — C'est impossible. Si votre gouvernement est sans force, il n'a pas de raison d'être, s'il doit se borner à enregistrer, la volonté d'une majorité il devient une arme, que se disputent les partis, s'il est omnipotent il est la chose de ceux que vous aurez portés au pouvoir de quelques côtés que vous tournez, c'est une entrave, un ennemi.

En effet, c'est qu'il n'y a qu'une manière d'être libre, est-ce de ne pas avoir de lois, ni de gouvernement qui les applique, vous ne devez donc pas en nommer. C'est que les gouvernements, ne sont institués, que pour défendre les intérêts des classes dominantes, les gouvernements, n'ont qu'un rôle, défendre les privilèges de ceux qui les ont portés au pouvoir, les gouvernements ce sont des redoutes élevées contre les spoliés, où viennent se briser leurs réclamations, quand ils n'ont pas la force ou le courage de les emporter d'assaut.

Certains, vous disent, il faut nommer un gouvernement d'ouvriers, il faut nous emparer du pouvoir, afin que nous puissions défendre les intérêts de notre classe, si les travailleurs, soit par une révolution, soit par le suffrage universel (ce qui est une affreuse blague), parviennent à constituer et ont besoin de ce pouvoir, pour obtenir leur affranchissement, c'est que parmi eux, il se sera formé une aristocratie nouvelle, c'est que parmi eux il se sera créé des intérêts distincts et que ce sont cette aristocratie nouvelle, ces intérêts nouveaux qui auront besoin de ce pouvoir, de ce gouvernement, pour imposer et protéger les privilèges qu'ils voudront s'approprier.

Il n'y a pas de milieu, si nous faisons une révolution sociale, qui bouleverse la vieille société, détruit les privilèges, mette la propriété au service de la collectivité, le niveau aura passé partout, il n'y aura plus de classes, plus de distinction de travailleurs et de non-travailleurs, par conséquent l'état ouvrier devient une blague, ou plutôt une étiquette nouvelle, servant à masquer des privilèges nouveaux.

COMPAGNONS,

Nous ne nous amuserons pas à vous démontrer que la société actuelle ne peut rien pour vous, que les palliatifs, qui viennent vous proposer tous ces candidats, qui vous font les promesses les plus mirobolantes, se couchant à plat-ventre devant vous afin d'obtenir vos suffrages, qu'il faut à vous casser la tête en se relevant lorsqu'ils les auront obtenus, ne sont que des blagues bonnes à vous amuser, ce travail a été fait avant vous, depuis si longtemps que vous tournez dans le même cercle, vous devez vous en être aperçus, tant que vous aurez des patrons, à qui il faut amasser des rentes, des propriétaires à engraisser, des commerçants qui vous volent, des tripoteurs qui spéculent sur votre misère, tous ces vampires-là auront besoin de soldats, pour vous mitrailler, de mouchards pour vous espionner, de magistrats pour se débarrasser légalement de vous, quand vous devenez trop gênants, d'employés de toutes sortes, qui vous prennent à la naissance pour vous emprisonner dans leurs papiers et ne vous lâchent qu'à la mort, afin que vous n'échappiez à aucun des impôts qu'ils ont établis sur chacune de vos actions, et que vous n'échappiez à leur domination. Enfin, tant que tout ce peuple-là vivra sur votre dos, vous vous serrerez le ventre, vous serez forcés de produire pour eux, et de vous contenter de ce qu'ils voudront bien vous laisser.

Travailleurs,

Il n'y a qu'un moyen de sortir de cette situation, ce moyen, c'est la *Révolution sociale*. Du reste, elle vient à grands pas; rien ne peut l'arrêter, à vous d'être prêts pour la faire tourner au profit de votre émancipation, si vous ne voulez pas qu'elle passe, vous laissant broyés, mutilés sur la route. Voyez ces grèves qui éclatent de tout côté, voyez le chômage s'établir, la permanence. Voyez la mécanique s'installer à votre place dans les ateliers, prêtez l'oreille à ces murmures de la foule. Toutes ces circonstances que petit à petit, il se forme un trop plein de bras, qui restent inoccupés, que ce nombre va et ira toujours croissant jusqu'à ce que la faim devenant trop intense, ces affamés prennent un fusil et se précipitent sur leurs exploités. Eh bien! compagnons, c'est à cette lutte qu'il faut vous préparer, c'est sur le terrain économique, qu'il faut porter la question; c'est d'abord contre ceux qui vous tiennent au ventre qu'il faut porter les premiers coups.

Abandonnez la politique qui ne vous a produit jusqu'ici que déceptions, laissez à leurs tirades et à leurs boniments tous ces paillasse de la foire électorale, ne leur prêtez pas votre concours, ne vous faites pas leurs complices en vous prêtant à leurs comédies, ils tomberont bientôt d'eux-mêmes. Mais sus au capital, sus à ceux qui vous exploitent, voilà vos ennemis, voilà ceux qu'il faut abattre, ils entraîneront les autres dans leur chute.

Les compagnons qui voudraient se procurer ce manifeste, qui doit être affiché aux prochaines élections sont priés de s'adresser au bureau du journal pour les conditions de vente.

Nota. — Une souscription est ouverte au bureau du journal pour la propagande abstentionniste.

La première souscription faite au groupe abstentionniste a produit la somme de huit francs soixante-quinze centimes.

TRIBUNE RÉVOLUTIONNAIRE

Nous avons reçu le premier numéro de *l'Explosion* qui paraît à Genève. Cet organe fait de la bien mauvaise besogne en lançant des attaques contre un compagnon aussi honorable que le compagnon Hirzig, et aussi contre le *Révolté* et le *Drapeau Noir*. Il accuse Herzog et ces deux journaux d'avoir eu des accointances avec un certain Carmel Micciarelli.

Nous ne voulons à aucun prix entamer une polémique avec *l'Explosion*, mais nous devons répondre en ce qui concerne le *Drapeau Noir*.

L'Explosion dit que ce Micciarelli aurait fait partie de la rédaction du *Drapeau Noir*. Nous répondons à cela que jamais Micciarelli n'a fait partie, à quelque titre que ce soit, de la Rédaction du *Drapeau Noir*; cet individu est venu parmi nous, comme il en vient tous les jours. Nos bureaux sont publics, nous n'avons pas pour habitude de nous cacher, ce que nous faisons nous le faisons publiquement, et du premier jour que Carmel est entré dans nos bureaux, nous avons eu des doutes sur lui, et l'avons tenu à l'écart de tout ce qui avait un caractère particulier. Il nous semble qu'on ne devrait pas tant parler de cordes dans la maison d'un pendu !...

Borriglionne, anarchiste.

Travailleurs de Nice.

Le bruit, comme une trainée de poudre, circule en ville que la bande de Camora voulait se joindre à nous pour soutenir le parti anarchiste qui s'accroît de plus en plus en cette ville. Vous voyez d'ici Borriglionne, député, maire, conseiller général, anarchiste, rien ne nous étonne, c'est un homme capable de tout, afin de se populariser. Trop tard mon vieux, ...

Toi l'homme de F..., qui sait si bien entortiller les bédoux de ton espèce, perdras ton temps en essayant à faire ce que tu a projeté. Nous sommes trop indisciplinés pour nous laisser discipliner par un avorton de bourgeois comme toi ; tu es de l'opportunisme, reste-y ; retourne vers ta bande, nouveau pygmalion, car dans nos groupes, sache-le bien, nous ne voulons pas plus de radicaux que de socialistes en chambre.

Tu serais, tron de diou, un drôle d'anarchiste ; à la sortie de nos réunions, tu filerais vite au lupanar de Monte-Carlo te prélasser avec ta bande de sodhomites qui en forment les principaux personnages. Pendant que le peuple travailleur meurt de faim toi, Borriglionne, et toute ta suite, général, procureur de la République, président du Tribunal, préfet, et autres. Vous allez vous vautrer dans une salle de débauche, villipender l'argent maudit que le peuple vous confie pour administrer la ville de Nice (quelle ironie). Et toi, commissaire central qui accompagne ton digne maître, en savourant le délicieux nectar du comte de Bertora, tu fais massacrer par tes sales

argousins, les braves citoyens, qui disent tout haut ce que d'autres pensent sur la bande gouvernementale.

Allons, compagnons de misère, en voilà assez, arrière toute cette crapulle, et toute l'aristocratie bourgeoise qui les soutiennent et crions vive l'anarchie et vive la révolution.

Vienne, le avril 1884.

Compagnons,

Nous saluons de nouveau l'apparition du journal *l'Alarme*, étant certain d'avance que sa ligne de conduite sera la même, que celle de son vaillant prédécesseur *l'Hydre anarchique*, disparu sous le coup de la bourgeoisie.

Ce titre caractérise très bien la triste situation qui est faite aux travailleurs, surtout quand nous voyons tous ces ignobles repus, répondre aux trop légitimes demandes des serfs d'Anzin et d'ailleurs, par des charges de cavalerie et de gendarmerie ; nous ne pourrions que leur crier sus à l'ennemi qui écrase nos frères.

Que ce cri soit donc entendu par toutes les victimes de cette organisation qui les broie dans ses engrenages, et qu'ils comprennent enfin que tout les États du monde n'ont été constitués que pour le respect de la propriété individuelle ; et tout ce qu'ils peuvent faire pour eux c'est de mettre la force dont ils disposent au service du capital. Espérons que la leçon dont ils font la triste expérience portera ses fruits et que le jour de la révolution ils châtieront comme ils le méritent ces monstres à faces humaines, qui non contents d'affamer leurs esclaves, voudraient encore les faire décamer par leur armée prétorienne. Mais quand l'alarme définitive sonnera le glas de cette classe corrompue par le vice et l'égoïsme comptez sur nous pour la destruction de cette race infâme par tous les moyens possibles.

Vive l'anarchie, vive la révolution.

Le groupe, les Indignés.

Aux travailleurs,

Entends-tu, travailleur, on gémit ; la misère devient de plus en plus grande, elle menace d'envahir le monde entier et elle ne s'arrêtera dans sa marche funèbre lorsque tu le voudras, et pour ce fait, écarte tous ces préjugés qui l'availlent à tes propres yeux. Tu vois ces beaux palais où l'or se manie à foison, où les plaisirs, les bals, les fêtes et les orgies sans nom se succèdent journellement, ce sont tes sueurs qui donnent tous ces dîners et ces plaisirs ce sont tes filles qui servent à assouvir les passions bestiales de ces monstres à faces humaines, et tu ne vois pas ou tu feins de ne pas voir, tu t'abaisse de plus en plus et tu vis sans espoir. Quand tu rentres le soir après une journée de pénible labeur, abattu et épuisé par la peine et les privations ; que tu vois ta femme étendue sur son grabat, souffrante ; tes enfants, hâves et chétifs, tu l'arraches les cheveux de déses-

poir, tu ne te rends pas compte de ce qui te rends malheureux, mais prends ceci : tant que tu auras des patrons tu seras exploité, et au lieu de te mettre à genoux pour implorer quelque secours, redresse-toi et reprends par la violence ce que l'on te prends journellement par la ruse et la fourberie, et ta dignité sera rétablie, tu feras acte de justice et tu prendras place au banquet de l'humanité.

Tout par la révolution et pour la liberté.
Vive l'anarchie !

GRUPPE DE L'ASSAUT.

Bordeaux (Suite et fin).

L'accueil qu'elles ont fait aux théories développées, nous permet d'espérer que quelques-unes d'entre elles reviendront.

Le compagnon Guérin, qui, après 72 jours de cellule a été mis en liberté, a pris la parole : il a fait l'historique du mouvement social et démontré comme quoi les monopoles tendent à faire disparaître la petite industrie et le petit commerce, par suite de la concurrence que font les grands capitaux aux petits. Il a fait appel aux travailleurs pour renverser l'aristocratie financière des écus, comme autrefois nos pères renversèrent l'aristocratie des parchemins et de la calotte et termine son discours par les cris de : Vive la Révolution sociale ! vive l'anarchie ! Il a été très applaudi.

Plusieurs autres citoyens sont venus rappeler le souvenir du mouvement communaliste, non pas pour le dogmatiser, mais pour tirer de cette lutte sociale des enseignements pour l'avenir et pour retremper nos courages dans l'image sanglante de l'horrible massacre de nos frères de 1871, tombés sur le champ de bataille du prolétariat, en posant les premiers jalons des revendications ouvrières. Et tous, nous avons déclaré, sur les os de ces morts glorieux, de venger leur mémoire en affranchissant le peuple de la servitude, de l'exploitation et de la misère.

Pour terminer cette intéressante soirée, quelques citoyennes et citoyens nous ont chanté des chansons révolutionnaires et après une collecte faite au profit des détenus politiques et des mineurs d'Anzin, collecte qui a produit 17 fr. 45 cent., nous nous sommes séparés aux cris de : Vive la Révolution sociale ! Vive l'anarchie !

Lyon. — Réunion du groupe de propagande abstentionniste, lundi, 21 avril, à 8 heures du soir, au local habituel.

Lille. — Dimanche, 20 avril, à 4 heures très précises du soir, les anarchistes de Lille et des environs sont convoqués à une réunion privée qui aura lieu chez le compagnon Comtat, rue Saint-Germain, n° 1, Fives-Lille.

Des questions très importantes y seront discutées.

LE GROUPE, LES FORÇATS DE LILLE.

COMMISSION DE SECOURS

Aux Familles des détenus politiques

DEUXIÈME LISTE DE PARIS

Collecte faite par les ouvriers de la maison Barigand, rue Oberkampf, 127, remise par le compagnon Bourges	7 50
Excédant du groupe le «Volcan»	» 70
Remis par le compagnon Foubertan, du journal <i>l'Hôtel-de-Ville</i> : Collecte faite au banquet du 24 février boulevard d'Italie, 73, 32 fr. plus 5 fr. du citoyen Valette de Lyon	37 00
Versé par la <i>Bataille</i>	20 00
Total	65 20
Listes précédentes	64 20
Total	129 40

La commission a fait parvenir 62 fr. aux familles des détenus.

Le Secrétaire : E. DRUELLE,

7, rue Saint-Lambert.

AVIS

Par suite d'une entente avec l'ex-administration de l'HYDRE ANARCHISTE, cette dernière nous ayant cédé tous ses moyens d'action, nous prions les lecteurs, abonnés, dépositaires et correspondants, d'adresser toutes leurs communications, mandats, etc., à l'Administration du Journal *l'ALARME*, 26, rue de Vauban.

PROPOS DE REBELLIOUS :

MERDE !

Brochure à 10 centimes

Dépôt : Librairie FAYET

113, rue du Temple, Paris.

Envoi franco contre mandats en timbres-poste

Le Gérant, Joanny BARDIN.

Imprimerie de *l'Alarme*, rue de Vauban, 26.

L'ALARMÉ

Organe anarchiste

PARAISSANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

A LYON

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois	1 fr. 50
Six mois	3 fr. »
Un an	6 fr. »

Etranger : le port en sus.

BUREAUX ET REDACTION

26, — RUE DE VAUBAN, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, 26, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

A MESSIEURS LES DIRIGEANTS

Nous prions Messieurs du gouvernement et de la police, qui croyez nous mâter en nous emprisonnant, de lire et méditer les lignes suivantes.

En sortant de prison

Ayant enfin subi les 15 mois qui ont constitué notre part dans la répartition des années de prison si généreusement distribuées par la magistrature impériale de la République dans l'inique et légendaire « procès de Lyon » nous croyons de notre devoir de faire connaître à l'opinion publique de quelle façon sont traités les geôles de Clairvaux, ceux dont le seul crime fut d'avoir pensé et dit aux travailleurs, leurs frères, que les derniers vestiges de l'exploitation et de la tyrannie doivent disparaître sous les communs efforts des opprimés, pour faire place à la liberté et l'égalité de fait; idéal tant promis en paroles et tant violé en action par tous ceux qui se sont succédés dans la direction des affaires publiques.

Nous ne voulons pas discuter ici quel est le mobile qui a poussé le gouvernement à faire le procès d'une association internationaliste qui n'existait que dans l'imagination de commande d'une police servile. La preuve de l'ignominie commise par le jugement du 19 janvier n'est plus à faire pour les gens doués du moindre bon sens.

Notre but, en écrivant cette lettre, est simplement de faire savoir que l'on trompe le public sur ce qui se passe à Clairvaux concernant les condamnés de Lyon.

On a dit qu'ils étaient bien traités, qu'ils avaient un régime alimentaire autre que celui des condamnés de droit commun; qu'ils avaient complète liberté d'écrire, de recevoir des brochures, des journaux; que les précautions hygiéniques étaient intelligemment observées à leur égard par l'administration; que leur nourriture était saine et abondante; enfin que leur santé était excellente.

Nous déclarons que tout cela est absolument faux et nous protestons de toutes nos forces contre le colportage des prétendus doléances gouvernementales et aménités administratives que nous n'avons jamais connues.

Non, les condamnés politiques de Lyon n'ont pas un régime alimentaire spécial; leur ordinaire est absolument le même que celui des condamnés de droit commun; comme ceux-ci, on leur apporte deux fois par jour une demi-gamelle d'eau chaude où surnagent deux ou trois croûtes de pain que l'on connaît. Et encore cette soupe n'est pas mangeable! La vieille graisse qu'on met dedans lui donne un goût si infect que l'extrême faim peut seule donner le courage d'y goûter, au risque de se sentir ensuite torturé par les aigreurs ou les coliques.

Le même désagrément se produit si l'on touche aux cinq ou six douzaines de pois ou de haricots qu'on sert une fois par jour avec la soupe aux prisonniers. Ces légumes qui arrivent avariés à Clairvaux, sont attendris à l'aide de procédés chimiques avec si peu de parcimonie et de précaution que l'on se sent les gencives brûlantes longtemps encore après le « repas ».

Il fallait réclamer, protester, nous dira-t-on! Protester! on ne fait que cela à Clairvaux. Le geôlier-directeur est constamment bombardé de protestations. Mais savez-vous ce que répond ce digne fonctionnaire de l'honnête gouvernement, protecteur et complice des affameurs: « Je ne puis rien changer; tout est conforme aux règlements. »

Parlons maintenant de la correspondance. Non-seulement les lettres ont à subir l'indiscret mais « réglementaire » examen du directeur; mais ce monsieur se permet de s'ingérer dans les relations de famille les plus intimes et les plus éloignées du ressort de sa surveillance. Bien heureux encore s'estime celui qui correspond quand les lettres qu'il envoie ou qu'il reçoit parviennent en mains propres (quand elles y parviennent), avant d'avoir passé huit ou dix jours dans le bureau du directeur.

Ajoutons que les trois quarts du temps les lettres ont des pages entières barbouillées, des rayures malpropres,

ce qui rend le reste incompréhensible.

Mais le comble de la fausseté, c'est l'histoire des précautions hygiéniques prises à l'égard des condamnés de Lyon.

Sous ce rapport, il sont bien plus mal partagés que les détenus de droit commun.

En effet, ceux-ci jouissent d'un va-et-vient continu; ils ont des bâtiments distincts pour travailler, prendre leur repas et coucher; le dimanche ils peuvent s'abreuver d'air pur à profusion dans une grande promenade, tandis que les droits politiques sont entassés dans le coin le plus étroit de la prison; une salle unique leur sert à la fois de réfectoire, de chauffoir, de dortoir et de salle d'étude; ce qui fait qu'ils ne leur est pas permis de se distraire, même par l'étude, de l'ennuyeuse monotonie de la prison; chose à laquelle l'administration devrait, tout au moins, se montrer hostile.

Et qu'on ne vienne pas objecter que la place manque, car en face même de la salle où sont relégués les anarchistes, se trouve une vaste pièce qui conviendrait parfaitement à une salle d'étude; et, à défaut de celle-là, il y en a dix autres.

Enfin, l'état sanitaire n'est pas excellent, mais déplorable, de l'aveu même du médecin qui nous disait un jour:

« Ah! vous n'êtes pas faits pour vivre en prison. » (Il paraît qu'il en est qui sont faits pour y vivre!!!...)

Quoi qu'il en soit, nous avons cru qu'il était de notre devoir de dénoncer à l'opinion publique la façon dont sont traités, après 14 ans d'un régime dit républicain, des hommes coupables d'avoir dit tout haut ce que la grande majorité pense tout bas!

Chacun sait par quelle iniquité nous avons été condamnés; chacun a pu apprécier l'ignominie gouvernementale et bien se rendre compte que l'ère des procès de tendances était revenue. Et bien, les effets que l'on attendait, et dont on se croyait sûr, n'ont pas tourné à l'avantage de ceux qui nous ont enfermés. Leur but a été manqué de deux manières. En nous jetant en prison, ils ont cru arrêter le mouvement anarchiste, et c'est le contraire qui a eu

lieu, car la persécution n'a fait que développer, faire connaître ce qu'était l'anarchie et lui amener de nouveaux adhérents. D'ailleurs, il ne pouvait pas en être autrement, car dans un parti comme le nôtre, qui n'a pas de chefs, on emprisonne des bras et non des têtes. D'un autre côté, en nous enfermant, la clique gouvernementale et bourgeoise a cru que quelques mois de captivité, pendant les quels nous sentirions mieux son odieuse tyrannie, suffiraient pour nous faire renoncer à nos principes. En cela encore, elle s'était généralement trompée. Anarchiste je suis entré en prison, anarchiste j'en sors, prêt à recommencer la lutte, stimulé par un aiguillon de plus, la haine, haine sans trêve, ni merci. Oh! je sais bien que nous ne sommes pas les plus forts, mais le jour viendra où les travailleurs comprendront leurs intérêts, et ce jour la Révolution sociale sera faite. Tremble, alors, infâme bourgeoisie, car toutes les haines que tu te plais à accumuler sur ta tête, seront assouvies. Tremble, car la chute de tes privilèges sera le signal de ta mort. Malheur à vous, capitalistes de tous genres, car les salariés de la veille se seront débarrassés de leurs sangsues. Malheur à vous, juges vils et fourbes, qui ne faites qu'user des lois au bénéfice de votre caste. Oh! il sera grand de vengeance, ce jour de satisfaction populaire; Vous le savez bien et vous le retardez tant que vous pouvez; mais vous ne l'empêcherez pas. Et, sachez-le bien, plus la répression sera forte, plus notre haine sera grande, et soyez certain que nous ne reculerons devant aucun moyen pour nous assurer la victoire, dussions-nous pour cela tuer jusqu'au dernier de tes fils. La révolution, la révolution violente seule peut faire droit aux revendications populaires. Arrière donc, tous ces moyens pacifiques pour amener le bien-être du prolétaire! Arrière toutes ces fourberies cachées, qui ne servent qu'à mieux consolider ses chaînes.

Je l'ai déjà dit, la bourgeoisie use de tous les moyens qui sont en son pouvoir, pour entraver le mouvement ascendant de l'Anarchie. A nous, travailleurs, de ne pas nous laisser prendre à ses pièges. A nous de comprendre qu'il y a assez longtemps que nous nourris-

sons ces oisifs qui, s'ils l'osaient, nous ramèneraient à l'antique esclavage. Faisons leur sentir que l'heure de la justice et de l'égalité est venue. Réveillons-nous, puissions-nous et reprenons nos droits à la vie et au bonheur, au cri de vive la Révolution sociale ! vive l'Anarchie !

VARIÉTÉS

Cyvoct et l'Assommoir

Toutes les ignominies amassées sur la tête de notre ami, toutes les monstruosités mensongères suggérées par la peur des anarchistes aux policiers éhontés qui trahissent par leur zèle les pensées intimes des dirigeants, toutes les farces lugubres de ces répugnants personnages n'ont pu établir sur des bases solides les accusations portées contre Cyvoct. En regard de l'histoire, le procès de Cyvoct, sera comme un des faits les plus mémorables, les plus brillants, les plus significatifs du mouvement anarchiste. Il restera comme le stigmate infamant d'une justice qui ne pratique que l'injustice et la honte, d'une organisation stupide qui se prostitue, qui se vend à tout accapareur. Il ne lui suffit plus à cette Justice de briser les existences humaines, il faut qu'elle machine des complots, qu'elle joue avec les ténèbres et avec le sang. Si elle n'était point criminelle, elle ne serait pas. En cela elle sert à souhait ceux qui tiennent la poêle dans laquelle on fait frire le peuple ; et les mouchards qui sont à leur service savent lui prêter en toutes circonstances l'appui de leurs mensonges odieux qui sont cotés — au tarif gouvernemental — comme des vérités doublement affirmées !

D'un autre côté, la presse vendue, cette presse qui est au plus offrant, qui insulte, qui menace, qui dénonce pour ramasser les sous, n'a-t-elle pas prêté de sa présomption, prête à la Justice bourgeoise l'appui de son « pouvoir » ? Nous l'avons vue cette presse, à Lyon, amasser infamie sur infamie, ordure sur ordure ; nous l'avons vu dénoncer, charger l'innocence des plus noirs forfaits, voter à la vindicte gouvernementale, les défen seurs de la liberté, de l'émancipation humaine. Nous l'avons vue pour Cyvoct se vautrer dans la lâcheté et l'égoût ! Le procès de notre ami fera ressortir toujours ces côtés des agissements du pouvoir-serviteur de la classe capitaliste et bourgeoise.

Cyvoct, n'est pas allé encore retrouver la terre où souffrirent pendant des années les condamnés de la Commune. On nous apprend qu'en ce moment, notre compagnon cherche à user des derniers règlements d'une législation qui l'a condamné à mort pour rester quelques jours de plus en cellule sur le sol de France, il veut faire opposition à une condamnation infâme.

A ce propos nous ferons une rectification.

Dans sa défense, du reste, Cyvoct rétablit les faits. Jamais il ne sera superflu de revenir sur son cas. Chaque fois que l'occasion se présentera, nous — qui continuons la lutte — nous soulèverons le manteau qui couvre le passé, nous raviverons les souvenirs.

Cyvoct venait d'être condamné à deux ans de prison pour excitation à la guerre civile. Il voulut rappeler — et à cet effet il écrivit au ministère de la justice et au procureur de la République de Lyon. Pendant cet intervalle, le père de Cyvoct — inquiet comme doit l'être un père aimant son fils — se rendit chez le sieur Bloch, accompagné de M. Blanc, photographe, pour réclamer au Bloch — qui ne dit rien que vaille — le cliché des photographies prises par la police et pour lui annoncer en même temps,

que son fils, le compagnon Antoine Cyvoct, allait interjeter appel.

— Vous savez, lui dit-il, mon fils veut rappeler du jugement qui le condamne à deux ans d'emprisonnement.

— Il en a le droit.

— S'il rappelle, nous le ferons partir ce soir.

Et en effet il partit le soir même. L'horizon s'obscurcissait de plus en plus pour les anarchistes de Lyon, les arrestations allaient commencer.

Il partit donc — et il partit seul. — « Ne me souciez pas de poser pour le martyr, dit-il, je quitterai Lyon le surlendemain de ma visite à M. Rigot, et le même jour, à minuit, j'arriverai à Genève, » c'était le 9 octobre 1882.

Vous entendez bien, il partit seul, SEUL. Il avait à prendre des précautions ; l'ignoble Valadier travaillait dans l'ombre, il mouchardait davantage, il travaillait avec zèle. Ou il partit seul pour éviter le soupçon, pour dépister les gardiens de frontières. Et cependant tous les journaux ont dit le contraire. Dans une lettre à ses parents, Cyvoct leur annonce son arrivée — seul — à Genève. Pourquoi donc les feuilles bourgeoises ont-elles appris au monde que Cyvoct était parti accompagné ? Mensonge qu'il fallait détruire. Lorsqu'il s'agit de charger un homme libre, tous les mensonges son bons — dans cette vile besogne on trouve des Progrès et des Lyon-Mouchards. L'imagination policière et dénonciatrice est excessivement féconde. On le sait, nos amis le savent, et nous tous que que l'on traque, qui sommes chair à prison nous le savons.

Cyvoct resta en exil — il ne revint que pour être condamné à mort. Le procès de Montceau-les-Mines se plaçait. — Les mouchards rodalent partout et une bombe éclatait — le 23 octobre — à l'Assommoir, et les arrestations se continuèrent nombreuses !

Mais il fallait un coupable à tout prix !

Malgré toute l'habileté policière on se trompe dans les machinations. Et on ne peut pas toutes les mesures. L'affilement fait parfois agir de travers.

On vit alors cette révoltante monstruosité : condamner à l'échafaud pour délit de presse un esprit libre, plein d'intelligence, de générosité, de fraternité humaine !

MOUVEMENT PARISIEN

Pendant une semaine au moins nos députés ont discuté pour savoir comment Paris élirait « son » conseil municipal. Les uns voulaient le scrutin de liste par arrondissement ou par grandes sections, avec ou non la proportionnalité. Après toutes sortes de trafics et de discours il y a eu conflit entre le Sénat et la Chambre et après avoir amusé la galerie, nos représentants s'en sont allés à la campagne. C'était assurément le mieux qu'ils puissent faire. Seulement, si nous disons cela, c'est que dans la réunion générale des groupes, cette question avait donné lieu à une petite discussion au sujet de la tactique que nous devons suivre en cas où les élections se seraient faites au scrutin de liste par grande section. On se disait les groupes de divers quartiers composant la section se réuniraient pour envisager une propagande anti-électorale commune. Mais comme c'est au *status quo* qu'ont abouti toutes les avocasseries de Messieurs les vingt-cinq francs, il est évident que la tactique à suivre par nous reste, en général, la même que celle des dernières élections. Une collecte faite à la réunion des groupes a produit 10 francs. C'est un premier versement pour le manifeste. Une autre réunion — peu nombreuse — a été tenue au groupe les *Insurgés*. On y a lu plusieurs brouillons de manifeste ou d'affiche — mais en défi-

nitive rien n'a été accompli. Ce qui a été lu peut suffire à la rédaction d'un manifeste — et quelques compagnons se sont donnés rendez-vous à cet effet. Une fois terminé il y aura donc convocations de groupes. Espérons qu'on aboutira le plus tôt possible. On se propose en outre d'aller dans toutes les réunions électorales pour poser des questions aux candidats, et les mettre s'il est possible, dans l'impossibilité de répondre, ce qui aurait une influence énorme sur les électeurs.

Les politiciens radicaux, comme les aspirants dirigeants du prolétariat abusent de la grève des mineurs et avec les misères, les souffrances des grévistes d'Anzin cherchent à se mettre en relief.

Les radicaux conduits par M. Henry Maret, ont débâtés leurs boniments sentimentaux à la salle Graffard, on y a parlé de l'exploitation odieuse des compagnies, des souffrances endurées par ceux qui travaillent, mais pour indiquer une solution rationnelle, on ne répète que ce qu'on dit toujours : d'avoir confiance dans le Parlement. Mais tous les Députés et les Conseillers municipaux qui étaient sur la tribune n'avaient d'autre but que de spéculer à leur profit, sur la malheureuse condition des mineurs, et aussi lorsqu'il s'est trouvé quelques anarchistes pour rappeler ces messieurs à la pudeur on a tout mis en œuvre pour que la parole ne fut point libre. Néanmoins, les quelques mots prononcés ont été accueillis avec force applaudissements. Il est à remarquer que les domestiques de ces gens de parade faisaient du bruit lorsqu'on voulait critiquer les actes des discoureurs de la réunion. Ne parlez pas autant de rapacité patronale, monsieur Maret ; ne dites pas que la solidarité républicaine exige que tout le monde apporte son obole à soutenir les revendications des grévistes du Nord, mais commencez vous même à la soutenir, non par de vaines paroles mais par des actes sincères. Le journal *Le Radical* rendant compte du meeting, dit qu'à l'apparition de son rédacteur en chef, des cris de vive Maret ont éclaté unanimes. Or, un seul individu a lancé au milieu de l'étonnement général, cette stupide interjection fétichiste. M. Maret lui-même en était, à ce qu'il nous a semblé scandalisé. Et cependant, dans son journal il ne craint pas d'écrire lui-même que des cris de *Vive Maret* l'ont accueilli.

Nous resterons sur cette moralité, elle est assez caractéristique.

D'autre part aussi, les parlementaires de Congrès dit ouvriers ont voulu pérorer à Paris, à la salle Lévis. Peu de monde : un four quoi !

Voulant dominer un peu trop, quelques compagnons ont protesté. Le citoyen Fargeat qui était en humeur anti-anarchiste a voulu laisser libre cours à ses antipathies, mais il a été reçu comme il le méritait.

Les organisateurs proposant une quête, la voulait au profit exclusif des mineurs en grève. Les anarchistes ont protesté de nouveau en proposant que la quête soit faite moitié aux grévistes d'Anzin, moitié aux anarchistes de Suisse. Cette proposition a prévalu.

Le groupe La Liberté avait organisé pour le samedi 12 avril, une réunion abstentionniste au café Gil-Blas, mais elle n'a pas réussi. Il est vrai de dire que des circonstances imprévues avaient mis obstacle à la réussite. N'ayant pas fait d'affiches on s'était contenté de petites lettres, et des communications de la presse. Or il s'est trouvé que presque tous les journaux n'ont pas voulu insérer les communications du groupe La Liberté. Une dizaine de mouchards se sont dérangés inutilement car, vu le petit nombre d'auditeurs, on s'est habilement arrangé pour n'avoir point de frais de salle — ce qui est une satisfaisante compensation.

Le nouveau manifeste de ce groupe est préparé. Il est intitulé : *Mystification électorale*. Nous en reparlerons dès que sa publication sera décidée, car il faut le dire le groupe n'est pas bien riche en ce moment. Ce qui ne l'empêche point d'espérer.

Pinoy et Denechère sont condamnés par défaut à 15 jours, plus 5-fr. d'amende pour es dernier.

Enfin elle est ouverte officiellement la période électorale. Ainsi que nous l'avions dit déjà, beaucoup de groupes ont organisé dans chaque quartier de leur arrondissement des comités abstentionnistes. D'autres groupes n'ont point imité cet exemple, il est vrai ; mais la propagande anti-électorale se fait avec beaucoup d'entrain. C'est au 15^e que c'est drôle ! Les anarchistes ont leur comité par quartier, les possibilistes 4 candidats, les blanquistes ont monsieur Chaunère pour porte-drapeau. Il paraît que les Marxistes désespèrent du succès et ne veulent point affronter la lutte autour du scrutin bourgeois et capitaliste. Dans une nouvelle réunion générale, des anarchistes convoqués par la commission parisienne de l'Alarme, on s'est engagé à faire de la besogne sérieuse. De plus on s'est décidé définitivement, sur une affiche abstentionniste laissant aux groupes le soin de faire paraître des manifestes et des circulaires.

Réunion publique samedi salle Tournaire ; une autre encore le dimanche, salle du Commerce. Nous reviendrons sur ces réunions dans notre prochain mouvement.

ELECTION ET RÉVOLUTION

(Suite)

Ce serait la plus grande injure que l'on pût nous faire si nous ne savions que la République a été traînée dans la boue et la honte, si nous ne savions pas surtout qu'en son nom on a fait couler le sang prolétarien, dans les rues de Paris, de Lyon, de partout, en 93, en 48, en 71 !

Et dire qu'il y a des socialistes, qui plus est des Socialistes soi-disant révolutionnaires, qui ont, à plusieurs reprises, cherché à nous fermer la bouche avec ces quelques mots !

En nous abstenant de prendre part à la lutte électorale, nous ne faisons nullement le jeu de la réaction, mais, au contraire, nous la combattons d'une façon plus efficace, — car, dans ce mot de *réaction* nous comprenons tous les partis quelle que soit l'étiquette dont ils se masquent, n'importe lesquels, car toutes les distinctions qui les différencient, disparaissent devant l'Autocratie, le despotisme et l'accaparement du capital.

Pour nous donc, sont réactionnaires tous ceux qui se déclarent les ennemis de la Révolution Sociale ou de la transformation complète de l'ordre économique actuel, et peu nous importe que ces réactionnaires soient orléanistes ou radicaux, républicains du centre ou de l'extrême-gauche. Au point de vue économique nous n'avons guère à distinguer dans ces étiquettes-là.

Nous ne distinguons, en effet, que deux classes dans la Société actuelle : la classe qui crève de faim et de misère ; la classe gorgée de plaisirs, à qui tout appartient et dont la jouissance n'est faite qu'avec les privations et les souffrances de l'autre.

Mais les dévoués du suffrage universel qui nous accusent de faire le jeu de la réaction, veulent dire que nous facilitons le pouvoir aux défenseurs de l'autel et du trône, à tous les soutiens des régimes tombés qu'ils classent seuls, dans leur esprit, dans la catégorie des réactionnaires, en dehors par conséquent, des républicains.

Que veulent les défenseurs de l'Anarchie ?

Ce que nous voulons assurément, c'est n'être pas gouvernés du tout, et logiques avec nous-mêmes nous ne faisons pas de distinctions entre tous ceux qui sont ou qui aspirent au pouvoir.

Nous sommes les ennemis, non des personnalités dirigeantes, mais du principe même d'autorité de gouvernement, d'arbitraire. Nous nous attaquons directement à l'autorité représentée par le gouvernement, l'État, et cela ne nous regarde pas, en somme, si ce sont les blancs, les tricolores, ou les rouges qui tiennent la queue de la poêle gouvernementale dans la quelle on nous fait frire; nous ne désirons, nous n'aspirons qu'à une chose: La Liberté, et par conséquent nous ne voulons pas être passés sur le feu de l'autoritarisme. Aussi, lorsque nous entendons tomber les notes lugubrement profondes du tocsin de la grande bataille Sociale, qui résonneront à nos oreilles, pleins encore du bruit de fer de l'atelier, comme les notes joyeuses du carillon qui annonce une grande fête, nous écrierons-nous: — plus d'autorité, plus de despotisme, plus de gouvernement!

Si beaucoup de révolutionnaires croient encore à l'efficacité du suffrage universel, c'est qu'ils n'ont pas précisément étudiée la question comme il convient, — je parle des révolutionnaires, des socialistes sincères, de bonne foi, — car il serait bien difficile d'énumérer les avantages que l'on pourrait recueillir en se servant de cette arme, au point de vue de la propagation de nos idées de rénovation Sociale. Cette arme qu'on appelle le bulletin de vote ne peut être qu'inoctensive pour la bourgeoisie, pour les classes dirigeantes, car, si, d'une manière ou d'une autre, elle pouvait nous aider pour combattre le pouvoir, l'autorité, le capitalisme, il est certain que les anarchistes seraient peut-être les premiers à s'en servir; mais comme cela n'est pas, ne peut pas être, car si le vote était pour les partisans de l'égalité et de la Révolution une arme favorable, il est de toute évidence que la bourgeoisie qui gouverne, qui dispose du pouvoir, et qui n'a certainement pas la bêtise de donner des bâtons pour se faire battre, décréterait l'abolition du suffrage universel, en insinuant qu'il excite les citoyens les uns contre les autres, qu'il pousse à la guerre civile, etc; mais comme cela est tout le contraire, nous sommes obligés, de la combattre avec acharnement.

— Nous avons dit: *peut-être* nous accepterions le bulletin de vote s'il était possible de s'en servir contre l'organisation économique actuelle.

Ce n'est point précisément cela, puisque nous serions contraint par la logique de nos idées à le repousser puisqu'il consacrerait forcément le principe d'autoritarisme et de gouvernementalisme, par suite de la dictature des majorités.

Les collectivistes du *Parti Ouvrier* nous déclarent cependant parfois qu'ils ne considèrent pas le vote comme une arme très efficace, mais qu'il est bon de s'en servir pour faire de la propagande! qu'est-ce donc que cette propagande, quels en sont les résultats? — Ceci est du reste une combinaison pour faire arriver à la députation des prétendus représentants de la classe ouvrière qui n'ont dans leur cœur que l'ambition de gouverner. Il est, on le sait, avec le suffrage universel, comme avec le ciel, des accommodements....

Les socialistes *votards* reconnaissent pourtant dans leurs rapports aux différents « congrès ouvriers », que les « pouvoirs politiques » n'ont point amené jusqu'ici, une amélioration économique à la misère des prolétaires et que le prolétariat n'a rien à espérer de l'organisation sociale actuelle.

C'est bien ce qu'ont déclaré plus d'une fois déjà, dans leurs « assemblées prolétaires » les citoyens possibilistes ou autres

du « parti ouvrier socialiste révolutionnaire Français », et si on leur reproche d'être en contradiction formelle avec leurs déclarations solennelles, ils répondent: que le bulletin est un moyen de propagande nécessaire pour préparer les masses laborieuses aux idées révolutionnaires! si cependant il est reconnu que les pouvoirs politiques quels qu'ils soient n'ont jamais amélioré le sort de l'exploité, pourquoi donc vouloir essayer de la politique, puisque l'on sait d'avance que cela ne rapportera rien absolument aux classes déshéritées? A quoi donc nous serviront, par exemple, les députés du parti ouvrier, les candidatures de classe? Nous feront-ils arriver en nous conduisant en mouton de Panurge à l'émancipation prolétarienne? Non, n'est-ce pas, puisque c'est impossible. Allons il y a là-dessous des ambitions à satisfaire, des personnalités à élever sur le pavois de la dictature ouvrière, à faire jouer « ôte-toi de là que je m'y mette » malgré la dénégation de ceux qui se sentent visés. « Qui se sent morveux se mouche » dit un proverbe. C'est une vérité.

Ne nous laissons pas berner par des mots, travailleurs, car le pouvoir ouvrier deviendrait fatalement aussi despotique que les autres pouvoirs qui ont existé ou qui existent, si ce n'est peut-être plus encore: plus ça change, plus c'est la même chose!

(A suivre.)

LA QUESTION SOCIALE

(Suite)

Ce qu'il faudra créer c'est l'accoutance, l'enchaînement du travailleur au travail c'est le charme, le goût, le plaisir des êtres au travail à produire la satisfaction des besoins, le culte du beau et de l'agréable, l'attraction des divergences et des antinomies, les affinités de l'utile et de l'indispensable, la tendance au vrai et à la lumière, l'appétence du bonheur en commun, la satisfaction du juste et du bien, l'amour des uns et des autres pour donner naissance au dévouement et à la générosité envers ses semblables, la clairvoyance pour l'utopie et la prévoyance pour le funeste, pour le moment basons-nous sur l'utile, laissons à la perfectibilité le soin d'inaugurer le sublime, de créer le magnanime, à l'avenir l'espoir du bonheur universel, concevons les futures garanties du mouvement social.

Adoptons des maximes sincères et utiles ou plutôt prenons, suivons la volonté de celle que la nature nous fournit en faisant abstraction de toutes celles que la société a engendrées et a vicieuses, imaginons-nous les hommes à l'état primitif sous la pression d'aucune passion et d'aucun vice, ne suivant que l'instinct, qui est l'élément libérateur de tout avenir funeste, de tout danger mystérieux, que l'intelligence a son lever pur de toute conceptions vicieuses, de tout travail criminel, suivons-les regardons-les dans leur évolution sociale, sous l'empire d'aucune puissance bonne ou mauvaise, que sous la pensée provoquée par un besoin quelconque, ce mouvement humain imaginé est plein de curiosité, mais dont beaucoup sont mémorables, de ce milieu se dégage un air parfumé des purs plaisirs qui s'y commettent, on voit les êtres subir le libre cours de leurs volontés et de leurs facultés se multiplier le beau, le ravissant et le bien dans une volupté douce et heureuse. Ah combien il est pénible de sortir de ce rêve enchanteur, de cette réalité que nous ne devrions aller chercher dans une conception élevée et sublime, mais que nous devrions voir autour de nous, que nous devrions toucher, dans cette évolution charmante, y posséder une place et laisser du passage d'un être humain le charme de ses bienfaits, le regret pour sou-

venir, encore une fois laissons les beautés de cette vie heureuse, laissons ce qui devrait être naturellement et dépouillons ce qui sera socialement après la transformation du monde, concevons ce que sera la société future postérieurement au cataclysme inéluctable qui approche, fera adoption des hommes tels qu'ils auront vécus, gangrenés par des mœurs corrompues, n'ayant bouleversé la société, brisés les principes, purifiés les plaies, transformé le monde que contraints, que sous la pression de la nécessité et des besoins, la douleur et la haine des souffrances, que par un mouvement de violence, de colère et de rage, au lendemain de ces jours vengeurs et réparateurs des crimes et des monstruosités d'une minorité tyrannique quelques-uns éclairés, convaincus et conscients ou sceptiques endurcis, d'autres incrédules, mi-sceptiques ou ignorants, la masse complètement immobile aux idées du possible même du réel, ou bien inactive, indolente aux agitations des minorités, puis tout à coup subissant l'impérieuse volonté des besoins, prend pour les satisfaire, prend toujours, et ne réfléchit point aux conséquences de son autorité, nous la décrivons bien entendu à l'état d'inertie et d'irréflexion, ou sous un autre rapport demi conscients de son œuvre et de sa chose, de son action et de son avenir, alors elle absorbe; mais elle produit seulement comme frappée irrégulièrement par l'intérêt matériel, ne calculant peut-être pas la moyenne de sa production et de sa consommation, n'établissant pas un équilibre parfait de ses besoins et de ses ressources, elle va en déficit, elle périclité car l'individu qui absorbe une quantité de la consommation, pourra peut-être, si comme nous l'avons dit il n'est pas intéressé individuellement, particulièrement, si même cet intérêt n'attaque pas le groupe auquel il appartient; tel individu ou plutôt la généralité des êtres ne sachant pas le rendement exact d'une minorité et d'un individu, pour compenser, remplacer ce qu'il a consommé pourra avec ces idées d'égoïsme privé, que le reste des principes que l'ex-propriété a incarné dans chacun, avec ces pensées de reporter la charge sur un autre et sur d'autres en ce temps d'avachissement qui succède après les époques violentes, enfin en un mot les êtres encore vicieux, pervers, corrompus des mœurs antérieures s'il ne sont pas, nous le répétons a satiété, poussés par un intérêt presque particulier, ou par une émulation générale mais qui attaque directement la conservation de chacun, son propre intérêt, qui le pousse à la pensée, à la réflexion, à l'action de produire pour ne pas anticiper les fruits d'autrui, pour sauvegarder sa conservation, ou même encore un intérêt, une émulation qui donne à tous la même activité qu'actuellement.

Car on pourrait produire pour soulager la conscience et alléger le vol, le crime, que l'on ferait en consommant et en ne rien produisant, on pourrait produire pour ce mobile ou pour d'autres, mais si l'initiative individuelle ne s'agit qu'indirectement; on ne produira pas assez, tant peu qu'il faille de production en échange de la consommation absorbée; parce que nous l'avons déjà dit, il faudra tenir compte des passions et des vices qui existeront encore après la transformation sociale, ne pas croire que les hommes seront changés du jour au lendemain: que l'air de l'ère nouvelle qu'ils respireront, les aura moulés à d'autres formes.

Certes! il y aura beaucoup de modifications, mais admettre une transformation complète des êtres, C'est se leurrer! Non, il ne faut pas croire que les pensées et les passions s'envoleront au soufflé libérateur; sans ne laisser aucune trace, aucune plaie à guérir.

Si, il y en aura une, elle sera le mal de la Société, si on ne cherche un docteur qui la guérisse; car, croyons bien que la pé-

riode de la future organisation sociale, permettez-nous ce mot là, car quoique nous ne voulions aucune organisation autoritaire, d'exploitation, il y en aura toujours quelle que soit les principes d'une Société, organisation dans l'anarchie et le communisme tout aussi bien que dans n'importe quel système social, il y a organisation et organisation. Or, nous le disons à tous les compagnons, qui bien souvent font discussion sur ce mot-là; ne nous amusons pas sur les mots et principalement sur celui-ci, notre temps est court et précieux, parsons! sera houleuse, agitée, la privation des biens donnera lieu à des excès et à des débordements nombreux; qui paralyseront un moment la marche, l'action de produire, tout en divisant des quantités de richesses, mais, il faut le dire, celles-ci seront assez en nombre pour pouvoir rassasier tous les appétits.

L'essentiel sera de maintenir le degré de production qui existe actuellement; il est nécessaire de bien étudier et de bien comprendre les rouages sociaux, leurs effets; c'est en dépeignant le mal, en connaissant sa gravité qu'on y peut remédier,

Nous allons remonter au plus hautes sources, aux plus profondes racines de l'ordre social, nous expliquerons comment s'est formée l'organisation sociale; les principes qu'ont créés la propriété individuelle, voir et comprendre ses effets, les causes de l'évolution scientifique, progressante, les créateurs de la crise économique, de la misère effroyable et ascendante qui nous torture, puis après, nous décrirons les moyens que nous trouvons les plus prompts et les plus sûrs à ce fléau populaire que l'on nomme: le Paupérisme!

(A suivre.)

CYVOCT A BRUXELLES

(Suite.)

Je le fis, parce que j'aimais Paul Métayer comme un frère, peut-être plus qu'un frère et que je trouvais qu'il était assez malheureux et assez victime; je fis cela pour épargner à mon ami blessé les tourments d'un interrogatoire: pour épargner à mon ami mourant les tortures d'une de ces instructions par lesquelles on cherche à faire un coupable d'un innocent.

Mais Métayer était parfaitement l'auteur de la composition qui éclata dans sa poche.

D'ailleurs, mon ami qui avait d'autres études que moi était naturellement plus capable en tous points.

Mais ce que je trouve de tout à fait contraire au sens commun, c'est qu'on prétende ici que, d'accord avec Métayer, j'aie, à Bruxelles, fabriqué une bombe! Avec Métayer qui fit ses études pour être prêtre! Avec Métayer qui n'était à Bruxelles que depuis quinze jours, et qui, au bout de quinze jours, de conservateur qu'il était, serait par conséquent devenu anarchiste et homme d'action.

Cela ne tient pas devant le raisonnement.

Cela ne peut pas plus tenir devant la justice française que ça n'a pas pu tenir devant la justice belge.

Car ce délit de fabrication d'arme prohibée, autour duquel on a fait tant de bruit, fut écarté par le parquet de Bruxelles, qui, après constatations, études, réflexions, reconnut sa méprise malgré toutes les préventions qu'il pouvait avoir contre moi.

Pouvez-vous donc vous servir, pour prouver ma culpabilité dans l'attentat de l'Assommoir, d'un délit que les magistrats belges, bien au courant de l'événement de Ganshoren, ont regardé comme une erreur?

Non, vous ne le pouvez pas.

Et ce qui suit, en vous prouvant bien autre chose, vous prouvera d'abord ce que le parquet de Bruxelles a justement reconnu.

Je vous disais quelque part que ce n'était point la crainte de la justice qui me faisait cacher ma personnalité sous un faux nom, et rien ne saurait mieux vous le prouver que ma conduite lors de l'accident de Ganshoren. Discutons-là d'abord au point de vue de cet accident.

Que fis-je sur le champ ?

Si la matière qui venait de faire explosion avait constitué une bombe, je me serais sauvé pour ne plus reparaitre ; si j'avais été l'auteur de l'attentat de Bellecour, j'aurais fait de même.

Au contraire, je prévis aussitôt le médecin de la localité ; puis, je courus à Bruxelles d'où je revins deux heures plus tard avec une voiture pour reconduire mon ami à la ville.

Croyez-vous que le prudent Cyvoct, à qui la justice française inspirait tant de crainte — à ce que vous dites — qu'il croyait devoir partout où il pouvait se cacher sous un faux nom, croyez-vous que le prudent Cyvoct ait été assez borné pour retourner à Ganshoren chercher son ami blessé, s'il avait fabriqué une bombe et que cette bombe eût éclaté dans la poche de son ami ?

Mais ce serait mentir à soi-même que de penser cela.

Jusqu'à ce jour, je m'étais caché usant pour pouvoir vivre honnêtement de moyens honnêtes, et à l'heure du réel danger je cesse de me cacher !

Est-il admissible que Cyvoct qui, selon nous, auteur de l'attentat de Bellecour, se cacha sous un faux nom en Suisse, sous un faux nom à Verviers, sous un autre faux nom à Bruxelles, est-il admissible que Cyvoct qui se cache avec tant de soin, parce qu'il redoute de régler ses comptes avec la justice de son pays, est-il admissible que Cyvoct oublie Bellecour et Ganshoren — qu'il ne devrait avoir que la pensée de se mieux cacher pour apporter ses soins à son malheureux ami ?

Non, l'assassin de l'Assommoir n'aurait pas eu tant de cœur, il aurait pensé à sa tête et abandonné son ami.

N'inférez donc pas ma conduite, parce que je n'ai pas porté mon nom à l'étranger pour des motifs que je vous ai fait connaître, que je me cachais pour éviter les poursuites du parquet de Lyon.

Si je m'étais caché à cette intention, je ne serais pas retourné de Bruxelles à Ganshoren, car c'était alors le moment ou jamais de me tenir dans l'ombre.

Vous m'objecterez peut-être que je ne m'attendais pas à trouver les autorités sur les lieux de l'accident ? Et je vous répondrai que les autorités n'étaient pas sur les lieux et que je les y ai attendu de mon plein gré.

Direz-vous encore que je me cachais pour vous échapper ?

C'est le cours de chimie qui est le point de départ de l'accident de Ganshoren.

L'éducation de Paul Métayer qui n'était avec moi à Bruxelles, depuis quinze ans, qu'au titre d'ancien ami, dit assez qu'il n'était pas anarchiste, qu'il ne pouvait pas l'être et qu'il ne pouvait pas davantage s'amuser à fabriquer des engins explosibles pour un parti auquel il n'appartenait pas.

Enfin, ma conduite à Ganshoren atteste qu'il n'y avait pas le moins du monde fabrication de bombe et elle atteste aussi que je ne craignais pas la justice française.

Pourquoi j'ai refusé de parler

En passant devant la Cour d'appel de Bruxelles pour y entendre statuer, après explications, sur la demande d'extradition formulée par le gouvernement français,

j'offris les preuves de ma non-culpabilité dans l'attentat de Bellecour ; j'offris de faire connaître mon alibi à la justice belge, et la justice belge refusa d'en entendre davantage.

Bref, sur les ordres réitérés de M. Cuaz, je fus traité comme un vulgaire bandit et mon extradition fut accordée comme si j'eus été réellement le coupable.

Ce n'est donc qu'après avoir vu mes adversaires pousser jusqu'au bout la mauvaise foi, que j'ai cru devoir les mettre en demeure de me dire pourquoi et de quel droit ils me traquaient comme un fauve ; et à l'arbitraire et à l'animosité, je n'ai répondu qu'en faisant usage de mes droits.

(A suivre.)

Alarme et Liberté

Œuvre surprenante que celle de notre organe qui, sous des titres différents, a mené une si active campagne contre l'exploitation bourgeoise et capitaliste, contre les monstruosités gouvernementales.

Jamais pareil fait ne s'était vu encore, et ceux qui dans l'avenir feront l'histoire de nos jours s'arrêteront éblouis de tant d'abnégation, de ténacité et d'ardeur. Quoique n'est point dominé par l'esprit étroit de servilité, quiconque n'est pas le défenseur aveugle et inconscient d'un pouvoir quelconque ne peut s'empêcher d'admirer avec quel désintéressement la lutte anarchiste a été conduite depuis quelques années, sous une grêle continuelle de poursuites et d'années de prison.

Et oui, c'est bien là œuvre extraordinaire et gigantesque, et c'est ce qui déroute le gouvernement qui s'était mis dans l'idée qu'à la première persécution, l'organe anarchiste aurait cessé de vivre. Oui, le pouvoir dirigeant a pu entasser poursuites sur poursuites, vexations sur vexations, jamais il n'a pu abattre l'organe énergique et fier de nos revendications et de nos espérances. Oui, depuis le *Droit social* jusqu'à l'*Alarme*, tous les vents réactionnaires et persécuteurs ont soufflé avec fureur sur les anarchistes et nous sommes restés inébranlables. Il n'y a eu que des feuilles qui ont été enlevées — et l'arbre anarchiste est plus vivace, plus imposant que jamais.

Il y a là de quoi désespérer ceux qui ont résolu notre perte ! On s'était dit, en effet, dans les régions gouvernementales, qu'il fallait, coûte que coûte, arrêter ce mouvement qui devenait menaçant et d'écraser, comme il fallait, les organes où nous agitions notre drapeau. Tous les moyens ont été employés — rien ne nous a ébranlé. Le *Droit social* mourant, l'*Etendard révolutionnaire* prenait la succession ; alors le gouvernement furieux, agacé par tant de résistance opiniâtre, fit cette monstrueuse chose qui s'appelle les arrestations des anarchistes lyonnais, la suppression de l'*Etendard* et le pillage de l'imprimerie du journal, le vol des manuscrits et des mandats — et enfin le Procès de Lyon. Ah ! oui, on avait frappé un grand coup. Les rédacteurs arrêtés, le journal supprimé — c'était la fin de notre organe — mais non. La *Lutte* s'organisait et pendant cet intervalle la *Vengeance anarchiste*, à Paris, lançait quelques paroles d'espoir. La *Lutte* vit le jour, et recommencèrent alors les provocations policières. Les poursuites éclatèrent et, succombant sous les amendes, l'arrestation des gérants ; le *Drapeau noir* fit entendre le cri de détresse, de misère et de révolution prolétarienne. Mais les policiers rôdaient partout, mais les serviteurs de Thémis étaient aux aguets. Poursuites, prisons encore et toujours. Le *Drapeau noir* est mort, vive l'*Émeute* !

Mais l'*Émeute* était une provocation incessante. Les amusements à la Jacomet

recommencèrent de plus belle : aussi, l'*Émeute* ne pouvant continuer la besogne, ce fut le *Défi* qui poursuivit notre marche en avant. Est-ce qu'il n'y avait pas là de quoi pousser à l'exaspération ceux qui nous poursuivaient avec une rage si acharnée. Aussi, quelle pluie de papier timbré ! Ah ! vraiment, cette fois on se disait que c'en était fait, que notre journal épuisé ne revivrait plus. On se targuait par trop d'éclipser la gloire de l'Hercule mythologique — et de notre côté, avec notre fierté narquoise, nous répondîmes par l'apparition de l'*Hydre anarchiste*.

Guerre acharnée, lutte sans précédent. Et maintenant l'*Hydre* vient de disparaître. L'*Alarme* succède. Lourde héritage charge terrible. Qu'importe cela ? Nous savons que le nouveau journal continuera avec la vigueur, l'énergie de ses aînés, à faire une guerre sans merci à tous les dirigeants ; il exposera avec clarté les idées anarchistes, et lorsqu'il faudra céder la place à un autre, il faudra que l'on dise qu'il n'a point été au-dessous de sa tâche. Nous savons qu'avant peu les poursuites tomberont sur l'*Alarme*. Aussi, nous devons tous soutenir sérieusement notre nouveau porte-parole. Sachons nous rendre bien compte des sacrifices qu'il faut faire ! Sachons que le pouvoir, éternel par tant de vitalité, usera des derniers moyens pour nous écraser. Aujourd'hui, le journal est connu partout, partout on le demande. Ce serait une faute irréparable si, au milieu de la lutte, notre drapeau tombait de nos mains — car ce serait faire le jeu de nos gouvernants. Espérons que cette faute ne sera point commise.

Alarme, pousse donc le cri du désespéré. Annonce au monde que les souffrants, que les déshérités de la richesse, que les excommuniés du bien-être en ont assez des misères et des inégalités de toutes sortes. Fais entendre au-dessus de toutes les bassesses, de toutes les hontes, de tous les servilismes, que la condition qui est faite à la masse qui travaille ne peut plus être supportée.

Où, l'*Alarme* accomplira sa mission — et elle l'accomplira avec ce dévouement dépensé par ceux-là qui l'ont précédée dans la bataille contre l'autorité ; elle dira hautement que l'on veut être libre, que l'on ne veut plus subir la loi du maître. A l'*Alarme* donc notre poignée de main de solidarité. Le groupe la *Liberté* ne restera pas en arrière pour participer à la lutte qui se poursuit — car il faut que tout le monde mette la main à la pâte. C'est une guerre à mort, sans espoir de réconciliation, que nous faisons à tous ceux qui nous gouvernent, qui nous exploitent, qui nous dominent.

Alarme, bravo et courage !

GRUPE LA LIBERTÉ.

TRIBUNE RÉVOLUTIONNAIRE

La Majorité ouvrière au Parlement

C'est dans ce moment douloureux et cruel, où les gouvernants de tous pays, emprisonnent, exécutent, déportent et assassinent, les vaillants défenseurs de l'humanité, dans ce moment où l'ouvrier commence à se retirer de la lutte électorale et laisse aux imbéciles et aux intrigants le soin de faire cette sale et dégoûtante besogne, que chez nous en France, le pays des surprises, vient de se former un nouveau parti qui s'est intitulé : *Parti ouvrier* et que l'on pourrait nommer à juste titre : le *parti des ambitieux*.

Sous l'empire, par exemple ceux qui ont aujourd'hui le pouvoir en main tenaient le même langage que tiennent en ce moment les chefs de ce parti. Ils étaient à l'opposition, c'était leur rôle, des promesses à vous faire dormir debout, mais voilà tout.

Eh bien notre situation a-t-elle changé ? ne sommes nous pas toujours les esclaves, les martyrs du capital, si, n'est-ce pas, et vous nous croiriez assez naïfs pour croire plutôt à l'autoritaire Joffrin qu'à l'illustre czar Ferry. Insensés que vous êtes, nous ne voulons pas plus de votre gouvernement, que nous ne voulons des abus du sieur Freppel. C'est vous dire que nous n'en voulons pas, et que nous vous combattrons avec encore plus de rage que nous ne combattons le gouvernement actuel.

Sans être prophète, nous pouvons vous prédire que vous n'avez jamais à vous emparer du pouvoir, car les anarchistes sont là pour faire éviter aux exploités les traquenards que vous jetez sur leur passage. D'ailleurs en admettant que vous soyez des hommes sincères, des vrais révolutionnaires, vous ne serez jamais qu'une infime minorité, et les grandeurs et les opulences vous auront bientôt corrompus. Admettons si vous le voulez, le contraire, qu'au lendemain d'une bataille électorale, vous assuriez au Parlement une majorité d'hommes résolus, prêts à améliorer le sort des travailleurs et qui vous décrètent que la terre appartient à celui qui la travaille, que l'or en un mot est au travail, et la corde à tous ces ventrus qui ne veulent rien produire et jouir de tout, pensez-vous que la bourgeoisie accepterait tout bonnement vos décrets. Mon, n'est-ce pas, elle vous enverrait ses Galifets et ses garçons bouchers pour vous mitrailler vous les députés ouvriers, et pour faire bon poids les électeurs qui n'en seraient pas contents.

La Révolution serait faite, nous répondrez-vous. Et nous, nous vous répondrons qu'elle aurait le sort de ces devancières, quelle serait avortée et que vous êtes aussi gouvernants que les gouvernements passés et futurs, et quand le peuple les aura compris, il se ralliera au parti Anarchiste et fera lui-même la Révolution, non pas à votre profit, Messieurs les chefs du parti ouvriers, mais au profit de tous les êtres humains ; ce jour là sera celui de la délivrance, l'enterrement de tous les gouvernements, y compris le vôtre, bien entendu.

Vive l'Anarchie ! A Bas le Vote.

GRUPE DE L'ASSAUT

Beaucaire. Compagnons de l'alarme anarchiste. — Le groupe les impatients de la ville de Beaucaire envoie l'expression de leur solidarité, de leur reconnaissance et de leur encouragement au vaillant organe anarchiste l'*Alarme*, ainsi qu'à leur compatriote, le citoyen Rotier, qui a si bien flagellé les valets de la République Bourgeoise ; du courage et en avant, les exploités des villes et des campagnes sont avec vous ; guidés par des intérêts identiques aux vôtres, nous revendiquerons l'honneur de monter avec vous à l'assaut de la Bastille Capitaliste ; les anarchistes de Beaucaire, tous nous nous rallions à la révolution sociale et à l'anarchie, le seul moyen d'affranchissement de l'exploité contre l'exploiteur, de l'opprimé contre l'oppressé, du gouverné contre le gouvernant. Les anarchistes de Beaucaire se sentent le courage de faire passer la portion qui lui incombe.

Vive la révolution violente et sociale, vive l'anarchie.

Le Groupe les Impatients

Réunion de la commission du journal de la commission de répartition et du groupe abstentionniste, samedi 26 avril, à 8 heures du soir au local habituel.

Dimanche 27 avril, Réunion du groupe Louise Michel, au local habituel. — Urgence.

Le Gérant, Joanny BARDIN.

Imprimerie de l'*Alarme*, rue de Vanban, 26

L'ALARME

Organe anarchiste

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

A LYON

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »
Etranger : le port en sus.

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — RUE DE VAUBAN, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, 26, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

AVIS

Tous les dépositaires du journal *L'ALARME* sont priés de régler leur compte à l'administration du journal *L'ALARME*, 26, rue de Vauban, 26.

QU'EST-CE QUE L'ANARCHIE ?

I.

Les événements qui se sont accomplis en France, et tout particulièrement à Montceau-les-Mines, à Lyon, à Paris, en Italie, en Espagne, etc., etc., et qui ont eu partout un si grand retentissement, en produisant dans le monde une si profonde impression, ont mis en relief l'idée anarchiste. Il n'est pas une seule personne qui ne sache aujourd'hui qu'il existe un *parti de l'Anarchie*; il n'est pas un journal, quelle que soit son opinion, qui n'ait critiqué l'idée nouvelle, qui n'ait dit son opinion, qui n'ait rendu compte de ce qui s'est passé ces temps derniers et des répressions qui s'en sont suivies. Le parti anarchiste a acquis par suite une réputation énorme.

Les deux procès de Lyon ont passionné l'opinion publique et la population ouvrière, non-seulement de France, mais de tout l'univers, a suivi avec un réel intérêt les débats de la correctionnelle lyonnaise.

Il n'est pas une personne sincère et désintéressée qui n'ait laissé échapper de sa poitrine un cri d'indignation lorsqu'on a appris le verdict de Châlon et de Riom. Il n'est pas une conscience honnête qui ne se soit révoltée en apprenant le jugement monstrueux rendu par les Jacomet-Fabreguettes contre les anarchistes, accusés de complot, ou plutôt contre l'opinion professée par les partisans de l'Anarchie. Le procès de Lyon qui marque, on peut le dire, l'ère de la répression gouvernementale contre les anarchistes, n'a été qu'un odieux procès de tendance. Les poursuites se sont continuées depuis avec une fureur extrême, et les injures et les menaces sont tombées dru comme grêle sur ces hommes qui ne craignent d'affirmer hautement et sans respect des préjugés, que les idées qu'ils professaient étaient les idées les plus fran-

ches, les plus justes, les plus honnêtes de liberté et d'émancipation.

Certes, les professions de foi, les énergiques défenses des accusés de Lyon ont fait faire à leur cause un pas énorme, et bien des travailleurs se sont dit : *Ils ont raison!* Mais, cependant, si le mot *anarchie* est connu de la grande majorité du public, tout le monde ne connaît pas d'une façon précise les théories condamnées par la justice bourgeoise et nombre de citoyens se posent encore cette question : *Qu'est-ce que l'Anarchie?*

De plus, on sait avec quelle haine sont tombées sur nous les folliculaires de toutes les opinions politiques pour que la bonne foi des lecteurs de journaux ait été surprise; car combien ne voit-on de travailleurs qui professent vis-à-vis de nos personnes des sentiments de reprobation et de dédain qu'ils n'ont puisé que dans la lecture des feuilles bourgeoises qui n'ont autre chose à faire qu'à déjeter sur nous leur bave venimeuse. Aussi, rien ne nous étonne — ne peut étonner — de la part de ces travailleurs qui n'ont d'autre opinion particulière que celle de « leur » journal.

Oui, qu'est-ce que l'Anarchie?

Anarchie, dans sa signification propre, signifie absence totale de gouvernement. Les anarchistes, par conséquent, se déclarent les ennemis de tout pouvoir dominateur, de toute autorité entendue comme on l'entend aujourd'hui. Aussi, c'est pourquoi ils se disent les véritables représentants de la Liberté illimitée et que leur idéal, leur but à atteindre est de voir disparaître toute l'organisation sociale actuelle basée sur le gouvernementalisme. Ce mot d'*anarchie* avait autrefois une signification bien vague — ou plutôt une signification sinistre, — car c'était pour les gouvernants le spectre du néant, du chaos. Chaque fois, en effet, que des tentatives insurrectionnelles étaient faites, les détenteurs du pouvoir criaient aussitôt à l'*anarchie*, c'est-à-dire au désordre. Aujourd'hui, ce mot ne signifie plus, attentat contre la sûreté de l'Etat; il veut dire tout autre chose. Il a acquis une signification particu-

lière, définie, précise, et ne sert plus à désigner l'individu ou les individus faisant acte de rébellion contre la situation gouvernementale.

Il s'est trouvé des hommes dévoués à la cause du peuple qui se sont aperçus que l'épithète d'*anarchiste* pouvait bien s'appliquer à un système d'organisation sociale dans laquelle il n'y aurait ni dirigeants, ni dirigés, ni maîtres, ni serviteurs — ce qui est conforme, tout à fait, à l'organisation de la nature humaine.

Se basant sur ce que ceux qu'on a toujours insultés, sous le titre d'*anarchistes* n'étaient tout simplement que des insurgés, que des mécontents de la situation gouvernementale, on en a conclu que le mot *anarchie* au lieu de signifier troubles, néant, cataclysme, désorganisation, confusion, pourrait bien signifier absence totale d'autorité, c'est-à-dire : *liberté*. C'est ce qui a été fait. Le sens étymologique du mot les servant, du reste, à souhait.

Sans doute, les anarchistes sont des révoltés et des désorganiseurs, mais ce qui les caractérise particulièrement, c'est qu'ils veulent la suppression de toute formation, de tout gouvernement, de toute dictature.

Les anarchistes d'autrefois étaient bien des révoltés, mais ils ne rêvaient pas, pour la plupart, la liberté pour tous comme ceux d'aujourd'hui. Les aristocrates embastillés étaient des anarchistes aux yeux de leurs embastilleurs.

Etienne Marcel était un anarchiste, et cependant que rêvait-il. Une organisation bourgeoise. C'était un progressiste, à peine un républicain! un ambitieux qui voulait arriver au pouvoir en trompant le peuple en révolte.

Les insurgés des communes étaient aussi des anarchistes, mais voulaient-ils, comme nous, la destruction de toute domination? Non!

Les bourgeois révoltés contre la domination féodale étaient aussi des *anarchistes*, et cependant ils n'avaient qu'un but : s'élever à la hauteur de la noblesse pour se supplanter à elle pour diriger les classes inférieures.

Les bourgeois, à leur tour, lorsqu'après 89 ils devinrent les maîtres, les souverains de la situation, traitèrent

d'anarchistes les hommes qui parlèrent au nom du peuple, au nom des serfs, toujours opprimés malgré la prise de la Bastille, malgré la Révolution française.

Oui, anarchistes, tous ceux qui protestèrent contre la servitude bourgeoise, contre l'aristocratie du capital, contre la féodalité de la finance et de l'exploitation économique.

Anarchistes, aux yeux des bourgeois, les révoltés de l'ordre nouveau; les affamés qui demandent le travail et du pain.

Anarchiste, Jacques Roux appelant à la révolte les faubouriers qui crèvent dans leurs taudis de faim et de misère.

Anarchistes, les mécontents de la Convention qui s'insurgent en prairial.

Anarchistes, Babeuf et ses partisans qui voulaient pour le peuple l'égalité absolue.

Anarchistes, les canuts de Vaise et de la Croix-Rousse qui combattirent sous les plis du drapeau noir.

Anarchistes, les affamés de juin 1848, les mineurs d'Aubin et de la Ricamarie.

Anarchistes, les combattants de la Commune, les 35,000 cadavres de la semaine sanglante et les 10,000 massacrés de Carthage.

Anarchistes tous ceux qui lèvent la voix pour faire entendre le cri de la rébellion comme les grévistes de Bes-sèges, du Creuzot, de Montceau-les-Mines.

Eh bien! n'avons-nous pas le droit, après tout, de faire de l'anarchie notre drapeau et de lui donner un sens précis? « Accepté par nous, le mot anarchiste n'est plus comme à l'époque où les bourreaux en soufflaient leurs victimes, une expression vague désignant tous les révolutionnaires en général, tous les mécontents à bout de patience, tous les réfractaires insurgés contre les abus. « Le mot « anarchie » affiché sur notre front exprime des idées neuves, des principes tranchés, une conception particulière du but à atteindre et des moyens à employer. »

Quelles sont ces idées neuves? quels sont ces principes?

(A suivre.)

RÉVOLTE DU PROLÉTARIAT

Cette étude est un rapport fait il y a quelques années, pour le groupe anarchiste l'*Alarme*, de Narbonne. A la suite d'événements imprévus, de circonstances diverses, ce rapport ne pût être imprimé, et l'on ne songea jamais comme pour tant d'autres à le faire paraître dans un journal quelconque.

Nous croyons devoir le publier avec quelques modifications.

Nous sommes des révolutionnaires, des anarchistes. Des révolutionnaires, parce que nous sommes persuadés que pour arriver à l'affranchissement des masses laborieuses, il faudra un 89 prolétarien !

Des anarchistes, parce que nous sommes les ennemis de toute autorité, de tout gouvernement quel que soit son étiquette ; de tout ce qui a, aujourd'hui le droit de commander, en un mot de tout ce qui est contraire à la liberté !

Notre but est l'égalité sociale, dans la liberté, dans l'anarchie ou la transformation de la société actuelle — marâtre et corrompue — en société vraiment humaine, dans laquelle tous les êtres trouveront ce qui est utile à leur subsistance et à leur bonheur.

Nos principes font chaque jour des progrès rapides, pénètrent de plus en plus dans la masse des travailleurs.

Lorsque le prolétaire courbé chaque jour sous la férule d'un maître, lorsque, à la fin de sa mortelle journée, il se demande si ce qu'on va lui donner est en rapport avec le travail qu'il a fait ; qu'il voit que ce qu'il retire de sa dure besogne ne lui suffira pas pour vivre ; que tout ce qu'il produit, il le voit passer dans les mains de ses exploités, pour entretenir et leur luxe et leurs plaisirs, le chagrin ne peut que l'accabler, et de son maigre salaire qu'il regarde avec indignation, il s'en délivrerait, dans un accès de légitime colère, pour le jeter à la face de ses oppresseurs. L'idée de revendication peut alors germer dans son esprit. Bien souvent se sentant heureux de toucher quelques gros sous, il s'en va au caboulot noyer dans le vin ou le cidre ses peines et ses misères, oubliant dans un instant de liberté le lourd boulet du travail qu'il traîne depuis qu'il est sur terre et qu'il sera obligé de traîner pour tout le temps qu'il a encore à vivre ! Il s'atrophie ainsi le cerveau et s'abrutit dans son esclavage.

Le prolétaire, père de famille, peut-il parvenir à nourrir ses enfants ? Peut-il leur donner des habillements qui les préserveront des intempéries des saisons ? Peut-il enfin leur donner des aliments nutritifs ? Et peuvent-ils tous, père, mère, enfants, habiter des appartements sains et bien aérés ? Non, non, c'est impossible, c'est de l'iniquité ! Est-ce que le soleil ne distribue pas sa lumière et sa chaleur à tous les êtres ?

Sa femme travaille aussi, diront les bons bourgeois — mais quel salaire retire-t-elle ? Il faut cependant qu'elle fasse le ménage, quelle soigne les enfants, etc. L'argent qu'ils peuvent gagner tous deux par leur travail pénible peut-il vraiment suffire à les faire vivre ? Non, n'est-ce pas, et cependant ils vivent... mais avec des souffrances atroces et des privations sans nombre, lorsqu'ils ne sont pas obligés d'attenter à leurs jours, accablés sous le désespoir et l'incertitude du lendemain, n'ayant plus le courage de traîner les haillons de leur misère sur cette terre ingrate !...

Leur vie est courte, leurs enfants sont frêles ! Voyez d'ailleurs comme ils dépérissent vite, faute de soins suffisants ; les statistiques officielles bourgeoises nous disent combien il meurt plus d'enfants de pauvres que de riches. Toutes ces questions brûlantes et terribles agitent quelques-uns de ceux qui souffrent de notre organisation sociale ; plusieurs de ceux aussi, qui, quoique élevés dans un milieu exploiteur, ont le cœur soulevé et la conscience révoltée en face de ces infamies atroces que protègent les lois. Ne voulez-vous pas que la conscience du travailleur se révolte en face de l'ignominie humaine, en face de leur esclavage et de la mort, de cette mort lente par la faim et le froid ?

C'est que les exploités, ouvrant l'oreille aux questions sociales, commencent à se demander s'ils ne sont pas hommes comme leurs exploités, s'ils doivent toujours être opprimés, en un mot, si la liberté n'est point faite pour eux ! Ah ! c'est que souffrir de la souffrance des prolétaires n'est pas renfermé dans le code de la nature ; c'est que cet enfer de la misère, bien plus horrible que celui de Dante Alighieri, pèse depuis trop longtemps sur eux ! Mais le jour est proche où le prolétariat se relevant et brisant les chaînes qui le tiennent rivé au martyre, se dressera majestueux en face de ses oppresseurs et les écrasera avec la souffrance, l'exploitation de l'homme par l'homme, l'iniquité, la misère. Ce sera la résultante de la réclusion de la liberté. Oh ! alors, l'humanité sortira de l'ancre noire et lugubre de l'ignorance pour se diriger vers le soleil de l'avenir où rien ne sera inconnu à l'homme, vers ce soleil de la vie qui éclairera désormais l'infini : LA RÉVOLUTION SOCIALE SERA FAITE !... et, aujourd'hui, nous préparant pour la lutte, méprisant les insultes du capitalisme, nous allons marcher bravement vers l'aurore de la révolution, et sous peu — ce jour-là ne se fera pas attendre — on entendra éclater la colère terrible du peuple exploité qui criera : Vengeance ! Ce sera le jour glorieux de la liberté, succédant à la nuit du despotisme.

A l'horizon déjà les premières lueurs de l'aurore révolutionnaire commencent à percer les ténèbres de l'injustice et de l'inégalité ! Il faut que cette lutte suprême des asservis, des mécontents

contre les oppresseurs, les oisifs, les gouvernants, soit terrible et gigantesque, car nous ne voulons plus souffrir ; nous voulons vivre libres et jouir du fruit de notre travail ! Des produits de nos efforts. Plus d'exploiteurs, plus d'exploités ; il faut que les uns ou les autres disparaissent : la Révolution est nécessaire lorsque la loi naturelle est violée, comme elle est violée par l'organisation capitaliste.

Certes, tous nos frères de misère, tous nos compagnons de chaîne du bagne social ne comprennent tous pas leur devoir, mais nous sommes là, nous les militants, les premiers révoltés, pour les pousser à la révolte, et nous leur dirons sans cesse : Frappez vos exploités, vos maîtres. Frappez toujours jusqu'à la fin de l'esclavage. La vengeance ne sera jamais assez complète. Vous gémissiez depuis trop longtemps. Sachez que vous êtes le droit, que vous êtes aussi la justice. La Révolution est la justicière de l'iniquité !...

La Révolution sera implacable, il ne peut y avoir des êtres qui vivent de la sueur des autres ; il ne peut y avoir des êtres qui souffrent, alors que la nature peut leur donner la jouissance et toutes les satisfactions possibles du bien-être.

La Révolution, c'est la logique même. Que les hommes de cœur, que ceux qui ont une conscience, que tous ceux qui ont encore du sentiment, de l'honneur, viennent à nous pour nous aider dans notre œuvre de réparation suprême ; qu'ils fassent comme nous le sacrifice de leur vie, pour en assurer le triomphe ; car, sachons le bien, le triomphe de la Révolution sociale qui est le triomphe de la justice, assurera à tous le bien-être et la liberté. Il y aura pour tous sans distinction aucune : *Egalité sociale* arrêtée.

Si le progrès scientifique — qui crée le progrès industriel et commercial — avance à grands pas, le progrès de la misère aussi, nécessité par le progrès de l'exploitation humaine, résultante du développement du machinisme. La Révolution découle de ces faits ; elle est absolument nécessaire si nous voulons nous débarrasser du joug qui nous écrase depuis trop de siècles, hélas ! Elle est absolument nécessaire si nous voulons arrêter la marche progressive de l'oppression capitaliste, car le devoir de l'être utile, de l'être vraiment humain, est de travailler au profit de tous, car il trouvera lui-même dans le travail de tous ce qui lui est nécessaire pour vivre, en un mot : chacun pour tous, tous pour chacun.

C'est clair, il nous semble. La Révolution est aussi nécessaire si nous voulons que les trois mensonges qui se trouvent sur la façade des monuments publics : Mairies, Eglises, Tribunaux, Octrois, Prisons, etc., etc. ; soient enfin des vérités : Liberté, Egalité, Fraternité.

TOUJOURS LA POLICE

Vendredi, à 6 heures et demie du soir, rue Bugeaud, quelques policiers procédaient à l'arrestation de notre ami le compagnon Thomas, vendeur de l'*Alarme*, au moment où celui-ci revenait de faire sa vente.

Est-il besoin d'indiquer le motif de cette arrestation, toujours les mêmes stupidités ? « *outrage aux agents !* »

En procédant de cette manière, messieurs les mouchards de tous rangs de tous poils, veulent nous détourner de notre but, c'est-à-dire, nous faire oublier notre seul ennemi le *capital*, pour nous attaquer plus particulièrement à l'autorité.

Rien ne pourra nous détourner de notre but, car l'autorité ne découle que de la propriété, il est évident que tout ce fatras de lois, de magistrats, de mouchards, etc., ne sont que les gardiens de cette propriété, et qu'en la détruisant, elle entraîne tout dans sa chute.

Nous l'avons déjà dit, nous le disons encore et nous le dirons toujours malgré toutes les entraves qu'on nous a suscitées et qu'on nous suscitera nous n'en continuerons pas moins notre œuvre, ceux des nôtres qui tombent en route, nous donnent de plus l'âpre désir de les venger, la haine pour aiguillon.

MOUVEMENT PARISIEN

La première journée de la foire aux candidats a eu lieu dimanche dernier, à Paris. Il y a 280,050 suffrages exprimés et 110,198 abstentions. Le suffrage universel a donc ramassé une belle veste, car près de la moitié des électeurs se sont abstenus. Nous sommes heureux de constater ce résultat, il démontre que les travailleurs comprennent que leur soi-disant souveraineté n'est qu'un mythe, qu'il est inutile, qu'ils se donnent de nouveaux maîtres aussi influents que ceux de la veille, et que seule, la Révolution sociale, fera disparaître la misère en renversant la société bourgeoise qui les opprime.

Le parti, soi-disant ouvrier, n'a pas obtenu le succès qu'il attendait. Malgré l'active campagne électorale déployée par ces pseudo-révolutionnaires, les nombreuses réunions où les chefs du comité national venaient soutenir les candidats, leurs affiches qui luttaient en nombre contre celles des radicaux, aucun d'entre eux n'a été élu. Les travailleurs ont fait justice de ces soi-disants révolutionnaires qui ne reculent devant aucune palinodie pour assouvir leurs convoitises.

Plusieurs compagnons sont allés dans les réunions publiques démasquer ces ambitieux et dénoncer aux travailleurs les moyens qu'ils emploient pour les tromper.

Dans de certains arrondissements, le parti ouvrier s'affichait du titre de révolutionnaire et demandait la suppression de l'héritage. Dans d'autres, le titre de révolutionnaire était soigneusement caché et les candidats déclaraient conserver l'héritage jusqu'à 10,000 francs. Encore une fois, bravo pour les électeurs parisiens, qui ont fait justice de ces fourbes et de ces inventeurs.

A Javel, un nommé Dalli, ex-anarchiste s'est présenté comme candidat du parti ouvrier. Ce renégat qui a obtenu 141 voix, sur 1,937 votants, a reçu la récompense de ses palinodies.

Cet ex-anarchiste, qui pendant longtemps s'est fait appeler Vidal, n'ayant pas le courage d'exprimer hautement ses opinions et

qui d'ex-employé est devenu agent d'affaires, a reçu des électeurs de Javel un soufflet lui témoignant leur mépris pour les renégats.

Dans une réunion, le fameux Brousse, autre renégat a voulu descendre son confrère Dalli. Il a du défendre de la tribune devant les huées et les cris de la réunion, lui jetant à la face sa lâche trahison.

La campagne abstentionniste a été rigoureusement menée par les anarchistes révolutionnaires.

Plusieurs manifestes ont été distribués ou affichés. Citons celui des « Insurgés » et du groupe des « Indisciplinés. »

Le manifeste de l'Alarme a été affiché en grand nombre dans les arrondissements populaires. Dans beaucoup de réunions les compagnons parisiens ont combattu le suffrage universel, engageant les travailleurs à désertor l'urne électorale. Les familles des détenus politiques n'ont pas été oubliées, plusieurs quêtes ont été faites par les anarchistes dans les réunions électorales. Citons, entre autre le groupe des anarchistes du 15^e arrondissement qui a recueilli la somme de 86 fr. 95 pendant la période électorale.

Notre ami, le compagnon Cape, a été arrêté cette semaine par les shires de Camescasse.

Nous croyons que le motif de cette arrestation est le même que celui du compagnon Pinoy.

VARIÉTÉ

DÉFENSE DE CYVOCT

(Suite)

Indigné de cette conduite de mes adversaires persistant à voir en moi un assassin sans cependant avoir un argument, même spécieux, qui ne soit un mensonge manifeste pour appuyer leur accusation, je quittai la prison des Petits-Carmes avec l'intention ferme et bien arrêtée de réécrire au silence, par mon silence, mes téméraires accusateurs. Oui, je voulais me venger et venger mes amis outragés, traînés injustement en prison, en mettant le magistrat Guaz dans l'impossibilité de fournir une preuve à l'appui de son accusation, en forçant ce magistrat qui demande mon extradition à quatre reprises différentes, à me remettre en liberté de la même façon qu'il avait décidé ses poursuites contre moi, c'est-à-dire sans trop savoir ni pourquoi ni comment; et j'y serais certainement arrivé sans les dépositions erronées, auxquelles je ne pouvais m'attendre de MM. Komgen et Flot, car, encore à l'heure qu'il est, l'accusation que l'on échauffe contre moi, ne repose réellement que sur les dépositions du patron et du garçon de l'Assommoir; le reste du réquisitoire de M. l'avocat-général n'est que suppositions et fausses argumentations. Vous n'y trouverez pas une preuve solide que je ne puisse réfuter par la seule explication de ma conduite en m'appuyant sur la logique.

On me reproche de n'avoir voulu donner aucun renseignement à l'instruction, et moi je réponds à cela, que je n'avais pas de renseignements à donner à des gens parfaitement sûrs de mon innocence, ou tout au moins, en étant sûr, moi-même, je n'avais pas à me disculper en face de cet homme ou de ces hommes, m'arrachant d'une prison pour me traîner dans une autre prison, sans avoir une preuve, une seule, entendez-vous ? à l'appui de leur accusation.

Quoi ! sans songer au dénuement de votre instruction, sur de simples racontars de

journaux, vous demandez l'arrestation d'un homme en pays étranger ; vous le faites passer aux yeux des peuples pour un vil assassin, et cet homme dont le cœur est pur et la conscience nette, n'aurait pas le droit de vous faire payer, même par des moyens légaux, son honneur, sa réputation, sa dignité ? il n'aurait pas droit à sa réhabilitation sans la solliciter à genoux devant tous ses calomnieurs ?

On demande l'extradition de Cyvoct parce que Cyvoct est un jeune homme, et qu'on pense pouvoir exploiter sa jeunesse, se servir de lui pour frapper, abaisser son parti !

Erreur, je suis jeune, c'est vrai, mais ce n'est qu'une raison de plus pour que je sois plus ferme quand il s'agit non seulement de mon honneur mais aussi de l'honneur de mon parti.

Me disculper, je le pouvais ; je pouvais faire connaître mon alibi. Je ne l'ai pas voulu. Je l'avais d'abord offert et on l'avait refusé pour se jouer de moi : j'ai voulu voir jusqu'à quel point l'on se jouerait de Cyvoct.

D'un autre côté me disculper, c'était admettre comme possible que je puisse être l'auteur de l'attentat dont il s'agit, et je ne l'admet pas. On peut me refuser tout respect, mais ce que peut tout le monde, je ne le peux pas moi-même, et voilà pourquoi je me respecte.

Je suis accusé, cela est fort bien, mais pourquoi ? par des calomnieurs, par des ennemis personnels, par des journalistes lyonnais. Et l'on voudrait que je pliasse le genou devant de vils gens ? il serait possible que je m'inclinasse devant les vrais coupables ! Allons donc ! je ne serais plus moi-même. Moi supplier ou fléchir sous les traits que me décoche la lâcheté aux abois ? Jamais. Quand vous verrez l'anarchiste Cyvoct, d'accord avec sa conscience et humble et rempant, vous le ferez examiner par un médecin aliéniste. Je vous l'assure, il sera fou à lier.

Continuons. En bonne logique était-ce bien à moi de me disculper ? Quoi que j'aie pu dire, n'aurait-il pas toujours pesé sur mon nom de vagues soupçons ? N'aurais-je pas toujours été dans l'esprit de certaines personnes l'assassin de l'Assommoir ?

Si ! Il fallait, pour que ma justification se fit selon mes désirs, pour qu'elle ne laissât pas le moindre doute, qu'elle sortit de ceux-là mêmes qui, par leurs mensonges, ont souillé ma réputation d'homme et de citoyen. Il le fallait, je le voulais et je l'obtiendrai.

Oui, ces mêmes magistrats qui m'accusèrent m'acquitteront ; et cette presse, qui profita, pour me déchirer à son aise, de ce que j'étais à l'étranger et poursuivi dans mon pays, c'est-à-dire dans l'impossibilité de me défendre, cette presse devra confesser sa lâcheté.

Ma barbe

Pour quant à ma barbe, dois-je dire qu'immédiatement après ma première confrontation, c'est-à-dire treize jours après mon arrivée à la prison Saint-Paul, j'ai donné à M. Guaz l'autorisation de me faire raser, sous la seule condition de pouvoir me faire photographier, et que M. Guaz a préféré me voir conserver ma barbe plutôt que de m'accorder la permission demandée, par l'unique raison que mes photographies pouvaient prouver qu'il y avait fort à redire dans la tactique employée par lui lors de ma première confrontation ?

Je n'ai jamais refusé, comme les journaux n'ont cessé de le rabâcher, de me laisser raser ; et j'y ai consenti volontiers après ma condamnation.

La presse : au lieu de mentir, aurait donc pu se taire ; et certains journalistes lyon-

naï auraient pu aussi se passer, quand ce n'eût été que par respect pour leurs lecteurs, de trouver le moyen de mettre pendant la nuit des poux sur mon traversin, à seule fin que ces parasites, leurs petits frères, leurs fidèles compagnons de débâche, viennent élire domicile sous ma peau ; de même, ils auraient pu s'abstenir de suggérer le retour d'une autre Dalila qui, vivant dans ma cellule, m'aurait coupé la barbe. Journalistes malpropres, saligauds et dégoûtants, c'est vous qui osez écrire le nom de Cyvoct !

Les moyens que vous employez pour combattre un jeune homme qui conserve en face de votre lâcheté une froide dignité disent assez ce que vous êtes.

Le 23 juillet, j'écrivais à M. Guaz la lettre suivante :

Monsieur,

Pourrais-je obtenir d'être confronté une seconde fois ?

Pourrais-je obtenir d'être photographié avec ma barbe.

Je vous l'ai dit, je tiens à prouver qu'il est impossible de rien reconnaître de Cyvoct sans barbe dans Cyvoct avec sa barbe.

Puisque M. Flot a trouvé Cyvoct avec sa barbe ressemblant à l'auteur de l'attentat, il ne sait pas trouver Cyvoct sans barbe ressemblant à ce même individu, attendu que Cyvoct sans barbe et Cyvoct avec sa barbe ne se ressemblent pas.

Je veux faire publier cette photographie et après celle-là une autre où je serai complètement rasé, de telle sorte que le peuple sera juge avec vous, et il mettra, je l'espère, d'autant moins de partialité dans son jugement qu'il y sera moins intéressé.

Si vous désirez ardemment que justice soit faite, j'en suis certain, vous ne me refuserez rien, comme magistrat, de ce qui peut éclairer la justice pour ou contre moi.

Vous m'avez dit que cette permission ne dépendait pas uniquement de vous, mais vous êtes juge d'instruction, et dans l'intérêt de la justice, vous voudrez bien obtenir pour moi cette permission.

J'ai l'honneur, etc.

Bien que j'ai promis à M. Guaz de me Quoi ! vous vous serviriez de cet homme venu au milieu de nous comme un serpent, de ses œuvres fangeuses, pour faire de moi un criminel ! N'est-ce donc pas assez qu'il soit par lui-même, qu'il soit par ses œuvres, une bête venimeuse et dégoûtante ?

Et quand cet article aurait été écrit par un de nos amis politiques, en suis-je responsable, puisqu'il a paru dans le *Droit social* à une époque où je ne connaissais pas l'existence de ce journal, où je n'étais pas anarchiste ?

En tous cas, si cet article implique une certaine responsabilité, cette responsabilité doit retomber sur son auteur immédiat.

Si, par cet article, vous pouvez établir la culpabilité d'un anarchiste dans l'attentat de l'Assommoir, je me demande pourquoi Valadier, auteur de cet article, n'est pas au banc des accusés.

faire raser jamais la permission n'est venu, sinon après ma condamnation.

Affiches, journaux et discours

Maintenant disons quelques mots de la propagande répandue par le *Droit social* et l'*Etendard révolutionnaire*, et voyons quel rapprochement on peut bien faire entre nos théories et l'attentat de Bellecour.

On me reproche un article intitulé : *Un bouge*, qui parût à une certaine époque dans le premier de ces journaux.

Mais cet article que l'on relève comme un grief puissant, comme une preuve irréfutable de ma culpabilité, cet article qu'on m lance à la face comme s'il était imprégné du sang du malheureux Miodre, je ne l'ai pas écrit, et si la responsabilité de ces lignes doit retomber sur quelqu'un, c'est seulement sur l'individu qui les a tracées ; si ces lignes peuvent prouver la culpabilité d'un homme, c'est avant tout celle de leur auteur, et avant de m'être imputable, elles le sont à Valadier, l'homme de toutes les trahisons, qui, par finesse ou par surprise, s'est toujours dans le *Droit social* ou l'*Etendard révolutionnaire* glissé ses productions interlopes.

Pourquoi m'accuser toujours suivant le même système, pourquoi cotoyer la justice, me reprocher des erreurs, des mensonges, des actes, des paroles, des écrits imputables à autrui ?

Prétendant que l'*Etendard révolutionnaire* fut toujours de plus en plus violent, vous me reprochez quelques articles parus dans ce journal, alors que j'en étais le gérant. Mais de ce chef, je ne suis passible que de la loi sur la presse, et, néanmoins, si vous pouvez vous servir de cette circonstance pour assumer sur ma tête quelque responsabilité, ce ne pourrait être que dans les limites d'un cinquième, puisque le *Droit social* et l'*Etendard* ont eu cinq gérants.

Et, à la rigueur, un cinquième de cette responsabilité serait encore trop, puisque de ces cinq gérants, je suis le seul qui n'ait été poursuivi.

Qu'on ne prétende pas que j'en suis redevable au parquet, car je fus poursuivi pour un autre délit commis à l'époque où j'étais gérant de l'*Etendard*.

Vous m'avez reproché une affiche où il est question de révolte, mais je ne vois pas qu'il y ait de rapports entre cette affiche et l'Assommoir, qui n'a rien à voir dans la Révolution.

Vous m'avez reproché des paroles prononcées par le compagnon Desgranges à Villefranche, mais je ne connais pas encore ce qu'il y a de commun entre moi et ces paroles. Si quelqu'un peut être responsable des paroles de Desgranges, c'est Desgranges lui-même.

Enfin, quoi que vous puissiez dire, vous n'établirez pas ma culpabilité par des affiches révolutionnaires, par des écrits révolutionnaires, par des discours révolutionnaires : Quand on demande la vie d'un homme, il faut des preuves palpables, et vous n'en avez pas.

Montrez-moi une ligne écrite de ma main ; rappelez-moi un mot tombé de ma bouche, attestant que j'aie jamais témoigné de l'aversion pour le café de Bellecour.

L'attentat de Bellecour. — Le mobile de l'attentat.

A présent que vous connaissez les motifs de mon départ de Lyon, le lieu où j'étais au moment de l'attentat, les principaux traits de ma conduite à l'étranger, abandonnons franchement l'attentat de Bellecour.

On prétend qu'il est le fait des anarchistes lyonnais ; voyons si cette supposition est établie sur des raisons solides et quel crédit on a de la lui accorder.

Soyons sérieux ; ne discutons pas comme des écoliers ; et surtout gardons-nous d'avancer des affirmations dérisoires, car il s'agit d'une tête que vous n'aurez pas. Il vaut donc mieux écarter de soi toute duplicité.

(A suivre.)

LA QUESTION SOCIALE

(Suite)

Valeur, Division du Travail, Propriété individuelle.

Imaginons-nous les hommes à l'état primitif, sur la terre qu'il fallait cultiver pour subvenir aux besoins naturels. Tous sont à l'ouvrage, l'accord est parfait, les uns bêchent, les autres labourent, d'autres encore, piochent, sèment, enfin chacun fait une partie du travail, la besogne qu'il a préféré et à laquelle il a le plus d'aptitude, là, tout va bien, on s'émule pour une seule œuvre, pour satisfaire les besoins, on produit, on consomme, on est en commun, dans une admirable fraternité, la situation l'oblige, et elle les rend solidaires les uns des autres; c'est le vrai communisme! le seul qui ait existé jusqu'à nos jours; l'âge d'or! le système social remet la félicité et le bonheur à tous, on ne peut dire la sécurité, puisque ces principes, les meilleurs, ont été violés, il fallait peut-être, passer sous le règne des défauts, des imperfections et du vice humain; peut-être! enfin, nous avons reçu l'éducation du mal; nous l'avons vu à son apogée, nous connaissons les malheurs qu'il donne et qu'il a donnés; tâchons de nous en sortir et de n'y plus retomber. Lorsqu'on voit et qu'on connaît un ennemi, on peut l'éviter, et l'évincer de son milieu, c'est ce que nous avons à faire. A l'œuvre donc! le mal sera détruit par la volonté du bien, la vertu doit vaincre le vice.

Mais voilà! que soit, par les effets du développement de l'intelligence, que ses premières lueurs se reflètent à la connaissance des autres (celle-ci commence alors son évolution), soit parce que l'abondance des produits de la nature, du labour et autres, soit par la connaissance d'une nudité trop grande; la honte des formes apparaît, on cherche à les couvrir, le contact des uns et des autres donne une dignité personnelle, des membres de la société laissent de côté la charrue et la faux pour faire des vêtements grossiers, afin de se couvrir, puis peu à peu, en proie à ce seul travail, chaque individu subissant le ressort de ses facultés, perfectionne son ouvrage, la grossièreté des habits sensiblement diminue, le perfectionnement se manifeste, opère son évolution dans tout et partout, d'autres objets, mieux faits, sont découverts; c'est dans ces circonstances, là poussée, accouchée par la multiplication des besoins, qu'est née « la Division du Travail ».

Car, puisqu'il fallait parer aux exigences de la connaissance; exigences qui devenaient tous les jours de plus en plus nombreuses; le goût, l'idée, la perfectibilité se développant graduellement, multipliaient les objets, la quantité des travaux, il est naturel et simple de comprendre qu'un homme ne pouvait produire pour satisfaire tous ces besoins, il lui fallait l'appui de ses semblables, les êtres avaient besoin de la mutualité! Ce qu'un produit sert à tous, de même qu'une partie de la production de tous, sert à un.

Réintégrons-nous donc dans ce premier développement; la société se scinde en parties distinctes s'adaptant à une seule spécialité; on se divise par minorité, chaque minorité faisant une partie du tout, et plus que précédemment, ou bêche, on laboure, on confectionne, on perfectionne, on cultive, on récolte, etc.

Chaque spécialité demandait (toujours selon le développement) un nombre plus ou moins considérable d'hommes. C'était encore le communisme! En règle, en pratique, si la marche de la société ne s'était pas lancée dans une funeste voie; s'il y avait eu au moins des principes d'égalité, d'une juste répartition des travaux et des richesses. Expliquons:

En parcellant le travail on se créait des classes, presque des infériorités. car, comme aujourd'hui, tel producteur faisant un travail repoussant, avec un autre faisant un travail attrayant, tel un goujat et un ingénieur, il y a infériorité, non avec la communauté en produisant dans l'ensemble, mais avec la division du travail procurant un intérêt individuel.

Donc, avec la valeur, car s'il y a infériorité dans tel ou tel produit, entre tel et tel produit, c'est qu'il y a valeur; valeur d'un produit, supériorité d'un produit envers un autre; car si dans le communisme, où tout le monde travail pour l'accomplissement d'un produit en entier; de tous les produits, si le goujat est l'égal de l'ingénieur c'est parce que si l'un dépense son intelligence, ses facultés, son génie au profit de tous, de la société, il ne dépense que ce qu'il peut dépenser, le goujat lui aussi, produit selon ses facultés, s'il ne donne pas intelligence et génie il donne, force, volonté et courage; car son travail demande aussi des aptitudes; il est plus dégoûtant, plus repoussant, donc il lui faut de la volonté et du courage.

Il y alors des deux côtés égale volonté, l'un ne mérite pas mieux que l'autre de posséder des privilèges, une supériorité, tous deux travaillent pour la société, parce qu'ils savent que c'est la société qui en retour satisfait leur besoins. On a tort de créer des inégalités sociales, parce que l'on croit trouver des inégalités naturelles. Non, en vérité, les hommes doivent naître égaux, si quelque chose manque à leurs formes, c'est que la société, ses mœurs lui l'ont volé, donc la société est coupable, car pour nous, s'il n'y avait vice et corruption dans les êtres, le germe qui en enfante un accomplit son action, tout aussi bien qu'un autre. Donc réflexion faite celui qui est fort, est né pour faire un travail pénible, l'intelligent pour un travail adroit, plus ou moins artistique; ils mettent au service de la société, les dons et les aptitudes que la nature leur a donné, rien de mieux! il n'est pas plus difficile à un génie de concevoir l'immense, l'impossible, de rêver l'avenir, de prévoir les péripéties et les événements futurs du monde qu'au maçon de poser sa pierre et de la sceller aux autres.

Le développement de l'intelligence et de l'imagination n'a pas de limites, le génie évolue et se développe à l'infini, par conséquent entre deux êtres, nés égaux en intelligence, l'un pourra en laissant son esprit se développer en l'aider même, de dépasser le second qui restera intact ne cherchera aucunement à s'élever et se perfectionner.

On pourrait croire à une aberration d'esprit en prouvant d'un côté l'égalité de l'intelligence, si cette égalité s'appliquait à tous, nous disons entre deux êtres possédant cette faculté d'égale force envers chacun, pourrait par la libre volonté de chacun, l'un s'abriter et l'autre se rendre perfectible à l'infini.

Pour nous! chaque être naît avec un nombre égal de facultés et d'aptitudes, possédant toutes la même force, seulement avec le nombre de ces facultés, les uns les possèdent en intelligence, les autres en force, etc., etc.

(A suivre)

ÉCHOS D'ÉLECTION

Lyon-Tartuffe annonce gravement que le plus grand ordre n'a cessé de régner en Corse pendant les élections, vu qu'il n'y a eu que deux maires de tués.

Pas grand'chose comme on le voit.

Exemple à suivre.

Cette. — Nos amis se sont chargés du dépouillement du scrutin.

Election à refaire.

Sautieu. — Côte d'Or.

Cette commune demande des électeurs pour former le bureau dimanche prochain, vu qu'elle n'en avait pas dimanche passé.

Thil, Ain. — La foire aux candidats, sur 55 votants, 46 candidats.

Beaucoup d'appelés, peu d'élus, et seulement abondance de candidats n'élit pas!...

Liberté chérie!

A Tournus (Saône-et-Loire), à Montpellier, etc. La police a enlevé des affiches abstentionnistes qu'avaient placardées nos amis.

Allons compagnons, une correction à ces mouchards, quand vous les prendrez sur le fait.

PRÉFACE

Depuis plus d'un an, la colère des gouvernements s'acharne après les anarchistes. C'est que nous sommes, en effet, un grand embarras pour tous ceux qui dirigent ou qui ont la prétention de vouloir diriger le peuple.

Et, par conséquent, il est de toute logique que les détenteurs du pouvoir nous ouvrent gracieusement — puisqu'ils peuvent disposer encore des gendarmes, des policiers et des soldats — les portes des cachots de la République gouvernementale, capitaliste et bourgeoise, dont ils détiennent les clés.

Autrefois, les persécutions s'abattaient sur les socialistes en général; les temps sont changés aujourd'hui, et ce n'est plus qu'après les anarchistes que s'acharnent les persécuteurs et les bourreaux.

Les autres socialistes ne sont que des *polémistes*, puisqu'ils luttent pour tomber le pouvoir existant pour s'en constituer un à la place de l'autre; tandis que les anarchistes ne cherchent pas à tomber les gouvernements, ils cherchent à les détruire et à annihiler l'autorité.

Notre but, en écrivant ces quelques pages, a été de répondre à la question que se font tous ceux qui, en entendant parler des anarchistes, se demandent ce qu'ils veulent, ne comprenant que vaguement ce que c'est que l'anarchie.

Les anarchistes ne sont en lutte que depuis quelques années seulement. Cette lutte, qui a été menée avec une grande activité et une énergique propagande, se continue et se continuera jusqu'au jour où, ayant franchi tous les obstacles, ils pourront voir leur but atteint, leurs espérances réalisées, et se lever pour toujours le soleil de la Liberté.

Nous savons que les persécutions ne s'arrêteront pas, qu'elles redoubleront, au contraire; mais nous aussi nous redoublons d'activité, d'énergie et de courage, et rien ne viendra nous décourager.

Certes, il y aura peut-être quelques défaillances: cela arrive toujours, mais elles seront peu nombreuses, car nous connaissons tous les sacrifices que nous sommes obligés de faire.

La propagande se continue et se continuera toujours par la parole, les écrits, les actes!

Jusqu'ici il n'a paru que des petites brochures ou des manifestes traitant des théories anarchistes: les ouvrages sont rares, et c'est une lacune qu'il faut combler au plus tôt: le livre est une force.

Espérons donc que bientôt quelques camarades développeront comme il convient les *théories anarchistes*. C'est une nécessité.

L'opuscule que nous publions n'est qu'un simple résumé de nos idées. On nous pardonnera de n'être pas entré dans plus de détails et de n'avoir pu donner plus de développement. On ne fait pas toujours ce

que l'on veut, et le temps presse parfois. Nous avons fait notre possible et travaillé suivant nos forces; cela suffit pour nous excuser.

Qu'est-ce que l'Anarchie? n'est du reste que la première publication d'une série d'études anarchistes qui paraîtront successivement sous le titre général de:

BIBLIOTHÈQUE ANARCHISTE

TRIBUNE RÉVOLUTIONNAIRE

AUX ANARCHISTES DE PARIS

Compagnons,

En présence des difficultés survenues au sujet du journal et en présence surtout des persécutionssincessantes du ministèreFerry-Waldeck, notre devoir est de s'occuper d'une façon sérieuse et active de la vente de l'*Alarme* à Paris. Notre organe est connu: il est lancé on ne peut mieux — et ce serait une faute cruelle pour la propagation de nos idées, si par négligence nous laissions tomber le défenseur ardent de nos principes. Le journal de Lyon est devenu un journal parisien. Il est juste que nous apportions tous nos efforts pour le soutenir. Une commission a été nommée pour éviter les malentendus, pour écarter les obstacles et empêcher les difficultés nouvelles de surgir. Or n'est-ce point à nous de nous occuper avec ardeur de la propagation du journal? Il ne faut pas, au surplus, que Paris reste en arrière. Alors que toutes les villes de province, St-Etienne, Roanne, Bordeaux, etc., font de si grands sacrifices, ne serait-il pas désolant que les parisiens aient l'air de paraître insouciant, si ce n'est autre chose?

La commission nommée se propose de s'occuper sérieusement de tous les comptes; vis-à-vis de l'administration de Lyon, elle sera responsable. Que tous les groupes, que tous les compagnons soient soucieux de la bonne propagation du journal, et nous obtiendrons alors, soyons-en sûrs, des résultats favorables et efficaces à tous les points de vue.

Tous les groupes et les compagnons qui se sont chargés de la distribution chez les libraires trouveront le journal les vendredis et samedis, chez Renaudin, dès huit heures.

Nous comptons sur la solidarité anarchiste — et Lyon y compte — pour qu'à l'avenir la vente à Paris soit satisfaisante et productive.

La commission parisienne du journal.

MONTPELLIER.

Nous apprenons qu'un nouveau groupe, les *Hommes libres*, vient de se former dans cette ville.

Nos encouragements à ces compagnons.

Dimanche 11 courant, réunion du groupe *Louise Michel*, local n° 20.

Urgence.

Le secrétaire du groupe.

Groupe La Liberté

(Quartier de la Banque et de la Bourse)

Réunion tous les mardis, Salle Renaudin, 14, rue Coquillière, à 8 h. 1/2.

NOTA. — On trouve au lieu de réunion les manifestes du groupe.

AVIS

Les anarchistes parisiens trouveront l'*Alarme* les vendredis et les samedis, à partir de 8 heures, à la salle Renaudin, 14, rue Coquillière.

LA COMMISSION PARISIENNE.

Le Propriétaire Gérant, Joanny BARDIN.

Imprimerie de l'*Alarme*, rue de Vauban, 26.

L'ALARMÉ

Organe anarchiste

PARAISSANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

A LYON

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »
Etranger : le port en sus.

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — RUE DE VAUBAN, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, 26, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

MANŒUVRE POLICIÈRE

Nous apprenons que, par suite d'un ordre supérieur, nos dépositaires sont obsédés par les manœuvres policières qui, usant d'intimidation envers les uns, disant aux autres que le journal ne continuera pas de paraître, les engagent à ne pas payer.

Nous avertissons que faute par nos dépositaires de régler leur compte dans la huitaine, et sauf avis contraire de leur part, nous nous voyons dans l'obligation de suspendre leur envoi.

Par ces mêmes motifs, nous prions tous nos amis de faire tous leurs efforts pour que nous puissions continuer la lutte entreprise par nos amis qui sont détenus à Clairvaux.

Nous faisons appel à toutes les ressources dont peuvent disposer tous les groupes anarchistes.

Nous rappelons en même temps à tous les compagnons qu'une souscription est ouverte au bureau du journal pour la propagande.

LA COMMISSION ADMINISTRATIVE.

L'EXPLOITÉ

par persuasion

Décidément, c'est une plaie presque incurable que l'exploitation de l'homme par l'homme ! Et cette syphilis, de toutes la plus honteuse, a ceci de particulier qu'elle se manifeste de toutes façons, prend toutes les formes, toutes les nuances ; se soustrait aux influences des grands remèdes populaires et réussit presque toujours à tromper toute médication sociale.

Au bon vieux temps, il suffisait de se dire libéral pour se faire acclamer de ce bon et naïf populo. Plus tard, il fallut s'affirmer républicain. Depuis quelque vingt ans, on n'a plus usé et abusé que de ce qualificatif devenu nécessaire : radical. Il fallait entendre nos orateurs faire résonner l'R du radicalisme ! Mais tout s'use, en somme, le radicalisme comme le reste. Bast ! nos exploités ne furent pas en peine pour si peu ; on trouva autre chose, et l'on ajouta au mot de radical celui de socialiste. Toute la caste bourgeoise devait trembler sur sa base à l'énonciation de ce terme, mais c'était à ce prix qu'on

devait décrocher la timbale de la députation. — Et c'est ainsi que ceux qui avaient fait du libéralisme, puis du républicanisme, puis du radicalisme et du socialisme devinrent les bons petits exploités mandatés que nous connaissons tous et qui fleurissent dans les plates-bandes et bandes plates du centre-gauche à l'extrême-gauche.

Mais, est-ce à dire qu'il y a toujours facilement place, au banquet de l'exploitation, pour tous les exploités ? Hélas ! non. Aussi faut-il les voir aux grands jours de l'électorat, s'escrimer, se démenier, s'insulter, s'outrager, se tromper, se salir tous réciproquement, pour obtenir le succès qu'ils veulent acquérir au prix de tout ! se résolvant aux moyens les plus vils, les plus fourbes, parfois les plus atroces, s'accusant d'infamies souvent imaginaires ! Pouah ! quel dégoût !... Eh bien, lecteur, vous croyez peut-être que c'est là tout ?... Ah ! mais non, cela n'est pas encore assez ; la corne d'abondance des trucs du candidat est loin d'être épuisée. D'autres sont venus à la dernière heure et ont imaginé du nouveau : « Le parti ouvrier révolutionnaire, dit le 4^e état. »

Et avec cette pancarte qu'on porte de ville en ville on travaille bravement à la culture de cette plante qu'on nomme une candidature et pour laquelle tous les fumiers sont bons. Ces oiseaux-là se disent les adeptes de Darwin. Je crois bien, et il est facile de voir qu'ils ont savamment étudié le chapitre de la lutte pour l'existence.

Ils s'affichent hautement les apôtres de la grande cause du « 4^e état » et sont devenus de véritables spécialistes. Écoutez leurs paroles, lisez leurs écrits, ils ne parlent, n'écrivent, ne comprennent, ne discutent, ne pensent, ne s'agitent que pour cette spécialité : le parti ouvrier. Car ils n'ignorent pas qu'ils trouveront là de quoi glaner bientôt cette candidature tant aimée. Ils en deviennent fatiguants, assommants, ressassant toujours les mêmes mots, les mêmes clichés. C'est un charlatanisme qui ne se distingue de tout autre que par son manque absolu d'originalité. Vous n'entendez toujours que les mêmes mots de : salaire, capital, patronat, parti ouvrier, parti distinct, 4^e état, socialisation, bénéfices, économie politique,

employeur, bagnes industriels, avènement du parti ouvrier, etc., etc. Tout ce qui peut flatter les appétits des ouvriers est soigneusement et EXCLUSIVEMENT débité avec art. Toute la tactique de ces Gêrôme Paturot, tout leur programme social se réduit à ceci : ouvriers, emparez-vous de ce que possèdent vos patrons. — Certes, le conseil est excellent, mais messieurs les déclamateurs, il vous reste encore beaucoup, beaucoup, beaucoup à dire ! Pourquoi donc avez-vous la langue liée ?... Ah ! voici, c'est que cela surtout peut vous rapporter une candidature, tandis que la défense des faibles, des droits humains, de la justice, ne vous rapporteraient avant tout que des mois de prison.

Mais, ô défenseurs du prolétariat, que n'employez-vous donc votre plume et votre éloquence, votre dévouement, votre abnégation à combattre les iniquités sociales qui se comptent en si grand nombre et se multiplient à toute heure ? Il n'y a donc plus pour vous de magistrats infâmes, plus de policiers abjects, plus de fonctionnaires voleurs, plus de codes odieux, plus d'abus éhontés, plus de dirigeants criminels, plus de voleries, de saloperies et de scélératesses gouvernementales ; plus d'anarchistes traqués, séquestrés, condamnés à mort ; plus de journaux anarchistes de volés, de condamnés, de supprimés ; plus d'abominations de tout nom et de toutes sortes à combattre chaque jour ; à flageller, à démasquer ?... Non, non, tout cela n'existe pas, ou plutôt n'existe plus, pour le spécialiste du « 4^e état », car il fait sciemment l'article parti ouvrier, comme d'autres font l'article fantaisie. Il faut, avec cet écriteau, se faire un nom connu, une réputation, une popularité, et se tenir prêt à tous les « dévouements » du candidat et accepter, le cas échéant, le « lourd fardeau » de la députation.

Un des plus tenaces est des plus actifs à ce métier de platitudes et bien assurément le jeune Guesde, de la coterie des noceurs du *Cri du Peuple*. Cet aimable farceur ne recule devant aucune bordée de sifflets pour l'accomplissement de son projet. Il n'ignore pas que les ouvriers intelligents répondent par le rire ou le mépris à ces pantalonnades, mais

qu'est-ce que cela peut bien lui foutre, pourvu que sa candidature fasse son petit bon-homme de chemin, sans préjudice des risées plus hautes qui ne peuvent manquer de hanter le cerveau de ce déclamateur chevelu. Il sait bien que dans la classe laborieuse à laquelle il s'adresse, il trouvera une majorité ignorante et naïve pour répondre par des bravos à ces excitations purement intéressées, car, les travailleurs sont simples, honnêtes, croyants et peu habitués à toutes les fineries et jongleries des politiciens. — Aussi, ne juge-t-il pas bon de perdre son temps aux faits isolés. Quel profit en pourrait-il tirer ? aucun. Donc, ce n'est pas son affaire. Que lui importe, par exemple, que Cyvoct soit condamné à mort ou envoyé au bagne à perpétuité à 22 ans, pour propagande socialiste ? Est-ce que Cyvoct peut, lui, l'envoyer à la Chambre des députés ? non, n'est-ce pas ; or, avec les 50 mille mineurs, par exemple, il y a plus de chance d'être nommé quelque chose. C'est pourquoi il s'occupe beaucoup des mineurs et pas le moins du monde de Cyvoct. Oh ! de Cyvoct, rendons lui cette justice, il n'en a pas dit un mot !

Sur la question des loyers, revenue devant le Conseil municipal de Paris, sait-on ce que cette forte tête a trouvé de mieux pour la résoudre. Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.... voici : un décret réduisant les loyers à moitié prix ! Est-ce assez plat, assez bâlard, assez nul !... « La question des loyers ? pas malin la question « des loyers, vous prenez un décret qui dit... qui dit... qui dit : supprimé de moitié, v'là ; « on signe, et c'est pas plus malin que ça ! Hein, c'est t'y tapé ça ? » —

Et c'est par de pareilles aneries que ces faiseurs de politique arrivent à capter, par des discours sonores mais creux, habiles mais sans sincérité, la bonne foi des ignorants et des simples. O exploités ; ô maitres fourbes, le bout d'oreille de votre charlatanisme paraît aux perspicaces, malgré vos boniments et vos efforts pour le dissimuler. Vous pourrez bien, comme tant d'autres, enrayer le mouvement révolutionnaire et en tirer profit, mais les victimes, les exploités de l'état social, les favorisés.

de la souffrance et de la faim, dupés une fois de plus comprendront bientôt votre tactique et reviendront dans la seule voie de la bonne cause, c'est-à-dire, la lutte acharnée, implacable, sans grâce ni merci contre toute autorité, rien ne devant prévaloir devant l'autonomie de l'individu et la liberté complète, absolue et sans limite ; seules garanties efficaces contre l'immense pléiade des exploiters du présent et de l'avenir, de tout nom, de tout principe et de tout système.

Quelques mots pour finir. Une des plus grandes imperfections humaines est l'ambition, pierre d'achoppement des caractères, gardons-nous donc comme de la peste, de lier les intérêts d'un peuple aux ambitions des hommes — Le pouvoir, la députation sont des blancs-seings qui disent aux détenteurs : sous prétexte de l'occuper de mes affaires, je te donne plein pouvoir de ne t'occuper que des tiennes, au grand détriment des miennes, et de mon honneur, de ma liberté, de mes droits, et de ma vie, signé : le peuple. Quiconque nous demande un pouvoir, une part d'autorité, est et ne peut-être qu'un ennemi dangereux auquel il faut donner le grand coup de pied au cu du peuple. — « Notre ennemi c'est notre maître. » Il serait temps de s'en apercevoir.

FARCEURS

A PROPOS D'ELECTIONS

Quelque temps après le procès de Lyon, le parti ouvrier donnait une réunion salle de l'Elysée, avec le concours des citoyens Brugnot et Farjat.

Après que le citoyen Brugnot eut développé le programme du parti ouvrier, un de nos amis lui dit : « Vous êtes un résigné du suffrage universel, vous n'êtes ni plus ni moins qu'un radical. »

Que répondit le citoyen Brugnot ? Qu'il aimait mieux qu'on l'appela bonapartiste que radical ; parce que les radicaux s'affublaient du titre de socialistes étaient des farceurs, et que lui n'était pas un farceur.

Ce même citoyen, dans une réunion électorale organisée dernièrement par les radicaux socialistes, à l'Alcazar, engageait ses amis à voter pour ceux-là même qu'il appelait auparavant farceurs.

Le comité du parti ouvrier fit afficher dans le sixième arrondissement un appel en faveur des radicaux soi-disant socialistes.

Que répondre à cela ? par ce seul mot : « Farceurs ! »

SCEPTICISME et Révolution

S'il est des morts qu'il faut qu'on tue, il est des expressions bien vivantes, des idées bien existantes qu'il faut qu'on ressuscite : tel nous semble être le cas du scepticisme. Jusqu'à présent, dans la langue courante, on n'a employé ce terme que dans son acception la plus étroite, partant, la moins exacte, et, particulièrement parmi les hommes qui s'occupent de la propagande des idées nouvelles, le titre de « sceptique » a été décerné à tous ceux qui, apparemment ou réellement ne semblent point professer pour les théories qu'ils défendent la foi légendaire du charbonnier. Une telle opi-

nion se généralisant amène fatalement des excès et des abus qui ont pour résultat principal de confondre dans une même expression méprisante ou tout au moins désobligeante avec ceux dont nous venons de parler, tous les hommes qui ne s'en tiennent point à la surface des choses, mais aiment, par tempérament ou par raffinement, à chercher au fond des faits la raison même de leur existence.

Aussi ne sera-t-il point mauvais, pensons-nous, au moment même où la fureur de la répression s'accroît tous les jours, et augmente d'intensité à mesure que les idées dont elle veut écraser les partisans pénètrent plus avant dans les masses, de donner à ceux qui emploient le mot « sceptique » comme une injure, quelques-fois toute gratuite, une idée aussi exacte que possible de la valeur qu'on lui doit attribuer, en même temps qu'une démonstration, opportune ou jamais, de l'utilité du scepticisme au point de vue révolutionnaire.

Le mot de « scepticisme », revenons-y, peut être employé de deux manières, ou bien pour désigner l'état d'esprit auquel nous venons de faire allusion, et s'appliquer, par conséquent, aux individus qui professent le plus profond mépris pour les idées généreuses qu'ils font mine de partager et les opinions qu'ils affichent bruyamment ; ou bien le mot « scepticisme » peut encore signifier, et c'est là son véritable sens, une sorte de système philosophique dont les partisans repoussent comme contraire aux faits la croyance à la « certitude » des phénomènes quels qu'ils soient, c'est-à-dire érigent en méthode d'investigation comme en conclusion définitive le doute le plus complet et le plus absolu.

On le sait, il y a entre ces deux scepticismes tout un abîme : autant le premier est d'essence bourgeoise et conservatrice, puisqu'il est la systématisation du *doctus far niente* des arrivés et des repus, autant le second est éminemment révolutionnaire et destructeur, puisqu'il s'ape à leur base tous les enseignements, tous les principes que, par instinct de conservation, la société moderne est amenée à inculquer à ses dirigés. Autant, de même, celui-ci, produit ultime de l'évolution des idées humaines, exprime magnifiquement, dans le domaine spéculatif, les conquêtes de la science contemporaine, autant celui-là, fruit naturel et normal de la période de domination bourgeoise que nous traversons, caractérise comme un stigmate indélébile la décadence sociale qui nous fait présager, à bref délai, la Révolution émancipatrice.

C'est donc là ce qu'il faut démontrer, et la tâche n'est point assez ardue pour que nous n'ayions la certitude de la mener à bonne fin.

Que disent, en effet, les sceptiques qui nous intéressent, ceux dont les idées semblent être en conformité avec les théories révolutionnaires ? Ils démontrent, et cela par des preuves irréfutables que les phénomènes, quoi qu'on en dise, n'ont point entre eux les invariables relations que certains ont voulu y trouver ; qu'il suffit souvent dans le monde physique, par exemple, d'une cause minime infinitésimale pour déterminer un changement considérable dans les résultats obtenus, et qu'ainsi vouloir déduire des faits historiques qui constituent l'expérience séculaire de l'humanité les événements à venir, c'est plus qu'aller à l'aventure, c'est tomber dans la fantaisie et filer à pleines voiles vers l'île d'Utopie.

D'ailleurs, les phénomènes sociaux sur lesquels si souvent on discute à perte de vue et qui ont déjà fait couler, hélas ! tant de flots d'encre, sont trop complexes pour permettre une analyse irréprochable et définitive : il reste toujours au fond de l'argumentation du penseur comme au

fond de la cornue du chimiste, un élément irréductible et indéterminable, qui décèle une relation introuvable et probablement introuvable. Peines perdues, celles employées à sa recherche ! efforts inutiles, ceux dépensés pour arriver à une solution irréprochable et indéfectible ! Pas plus que la matière ne livre son secret et ne dévoile son « incognito », pas plus les sociétés ne peuvent expliquer d'une façon satisfaisante leur mode de formation et leur lente évolution à travers les âges ; pas plus donc on n'a pénétré le « pourquoi » des choses, pas plus on ne donnera la formule définitive de la société de demain. A quoi donc bon perdre son temps à de si futiles occupations, quand le présent est là qui nous étire et nous étouffe, quand tous les jours il s'ajoute à l'arsenal législatif de nouveaux engins de servitude et de nouveaux procédés de domination ; pourquoi donc rêvasser sur ce qui se fera demain quand nous pouvons à peine vivre aujourd'hui, et que chaque minute qui s'écoule semble nous éloigner davantage du but à atteindre.

Du reste, est-ce que ces idées de société idéale ont jamais conquis un adepte ou recruté un combattant d'une façon bien définitive ? Mais non, puisqu'elles-mêmes ne sont que le résultat d'un mirage intellectuel, d'une illusion spéculative qui tend à faire croire réalisable l'objet des désirs impatiemment contenus et des poursuites longuement entreprises, en éliminant du problème même de la réalisation tous les éléments antagoniques.

Est-ce qu'au contraire, en mettant dans l'esprit de chaque nouveau socialiste cette idée bien nette de l'impossibilité de déterminer l'état de choses de demain, on ne fait pas œuvre meilleure ! Et surtout plus durable ! Peut-être la besogne est-elle plus ardue et exige-t-elle plus de persévérance, qu'importe si les fruits sont préférables et si, au lieu de disparaître avec le temps, celui-ci vient, au contraire, apporter au développement du germe déposé le concours de son action lente et sûre.

Mais encore, que faire ? Eh ! combattre, lutter sans relâche, telle est la solution qui s'impose, telle est celle que les sceptiques tirent eux-mêmes de leur démonstration ; combattre, non point avec la folle pensée de hâter l'heure bénie de la délivrance, nos actions ne sont malheureusement que des effets, point des causes, tout simplement parce que cela est salutaire et fortifiant, sain et viril, parce que cela seul est la vie et l'existence, parce que l'être humain n'est réellement qu'à la condition de réagir contre son milieu, afin d'en tirer le plus avantageux, parce qu'il n'existe, en un mot, qu'à la condition de vaincre les difficultés qu'il rencontre et de surmonter les obstacles qui s'opposent à sa marche vers le bonheur.

Qu'on vienne dire maintenant que les « sceptiques » de ce scepticisme-là sont des désorganiseurs ou des farceurs ; qu'on mette en doute leurs sentiments et leurs convictions, parce qu'au lieu de se jeter tête baissée dans des aventures qui confinent au ridicule et au grotesque, ils préfèrent attendre les occasions favorables d'agir avec la certitude de résultats tangibles et palpables ; qu'on les accuse tout bas ou tout haut, en face ou en arrière, d'être des bourgeois ou des lâcheurs, peu leur importe ; ils auront pour eux, en même temps que la conviction intime de mieux servir la Révolution que leurs bouillants et novices censeurs, l'estime de tous ceux qui savent qu'une Révolution comme celle dont doit sortir l'émancipation prolétarienne ne se prépare pas seulement à coups de « gueule », mais aussi quelque peu à coups d'idées.

Election ET REVOLUTION

(Suite.)

L'accusation de faire le jeu de la réaction est absolument vide de sens ; mais il ne faudrait point supposer un seul instant que si nous nous abstenons de participer à la comédie électorale, à la fumisterie du scrutin, c'est pour rester les bras croisés, ne rien faire, et attendre ainsi patiemment la Révolution vengeresse...

Non, nous ne sommes point les partisans du laissez-faire et du laissez-passer. Agir de cette façon indifférente serait plus qu'un crime, ce serait une lâcheté et une trahison.

En nous abstenant, nous nous débarrassons d'un préjugé qui serait funeste pour l'avenir et nous nous livrons plus sérieusement à la propagande active qui est l'action révolutionnaire.

Aussi, dirons-nous à ceux dont la confiance dans le bulletin de vote, dans cette grande conquête de la démocratie, n'est pas ébranlée encore : Voter, c'est abdiquer votre souveraineté, c'est sanctionner par votre vote la situation actuelle des choses, l'organisation monstrueuse de l'inégalité, c'est-à-dire la servitude et l'oppression, tandis que s'abstenir c'est renier la bourgeoisie et son administration politicienne, c'est le commencement de la révolte contre les institutions actuelles, qui nous oppriment et qui sanctionnent vos misères.

En effet, n'est-ce pas approuver la carte gouvernementale que d'accepter les urnes qu'elle met à la disposition de tous ?

— Nous allons examiner cette question qui passionne les esprits. L'action électorale et l'action révolutionnaire, l'Election et la Révolution nous démontreront ce qu'il y a de funeste pour les travailleurs de se prêter inconsciemment aux agissements des partisans du suffrage, dit universel.

Plus de suffrage, plus de vote, car ce n'est pas au fond de l'urne que se trouve l'affranchissement du prolétariat.

Démontrer que, pour arriver au règne définitif de la Liberté et de l'Egalité, il faut détruire l'autorité, le pouvoir gouvernemental et refuser de souscrire à son organisation par le suffrage universel, restreint ou autre.

Qu'il n'y aura que par la pratique de la liberté, la désobéissance aux lois, aux règlements des dirigeants, par les faits révolutionnaires, que l'on arrivera à l'affranchissement des exploits, tel sera le but de cette étude, et en l'entreprenant, nous croyons faire une besogne nécessaire, et ensuite, nous répondrons à la nécessité du moment car, malgré le zèle apporté par les propagandistes de bulletins de vote, ne voit-on pas l'indifférence augmenter de plus en plus à l'égard des élections ?

Les travailleurs finiront par s'apercevoir à la fin que cette organisation du suffrage universel n'est qu'un des rouages indispensables à l'autorité, au système créé pour faire sanctionner par le peuple sa servitude, son oppression et sa misère.

A nos yeux le suffrage universel, l'action légale ne sont qu'une conclusion, c'est de plus haut que nous devons traiter ce sujet. Non, jamais le suffrage n'a pu réussir à améliorer la condition malheureuse des travailleurs, parce que cela est en dehors de son pouvoir. On dira, — on le dit trop souvent pour croire à la sincérité de ceux qui le prônent surtout — que le suffrage universel est le soutien de la République, une conquête de la Révolution. Soit. Qu'est-ce cela veut dire ? Est-ce une raison suffisante pour l'accepter, pour le justifier, et nous obliger fatalement, dans l'état actuel des choses, à faire — retournons le mot —

le jeu de la réaction capitaliste et dirigeante ? Nous ne le croyons pas.

A-t-il depuis qu'il fonctionne produit une réforme sérieuse au point de vue économique. Non, sans doute, puisque le travailleur est aussi l'esclave de son maître aujourd'hui, qu'il l'était avant l'universalisation du vote.

En acceptant de participer aux luttes électorales, nous nous livrons pieds et poings liés à l'Autorité, à nos ennemis les gouvernants, et qu'on le sache bien, c'est toujours par les préjugés autoritaires que nous avons été battus, que les travailleurs ont versé presque inutilement leur sang dans les insurrections antérieures. L'autorité nous a toujours écrasés, qu'on ne l'oublie pas. Le suffrage c'est la législation, c'est le musellement de la Liberté. Chaque fois qu'on a accompli un pas en avant, c'est en dehors de l'autorité, et par conséquent contre elle, et le Progrès ne marche qu'à son insu.

CONDAMNATION

Notre ami Marius Thomas, dont nous avons annoncé l'arrestation dans notre précédent numéro, a été condamné par le tribunal correctionnel à un mois de prison et 100 francs d'amende.

REPRÉSENTATION THÉÂTRALE

Notre gérant avait reçu la semaine passée un billet de faveur pour assister à la première représentation des assises au théâtre des Vingt-Quatre Colonnes.

Il n'a pu, à son grand regret, y assister, obligé qu'il était de surveiller l'installation de notre nouvelle machine à grande vitesse (150,000 numéros à l'heure.)

Nous ne pensons donc pas donner le compte rendu complet de cette première, ni parler de la valeur des artistes de la troupe Beaudoin et Frémont, sous la haute direction de M. Longchamps.

Cependant nous donnons ci-dessous un faible aperçu du drame qui devait se dérouler sous les yeux du public, et qui n'a été qu'une simple répétition, par suite de l'absence du grand premier rôle, qui n'avait sans doute pas eu le temps d'apprendre le sien.

Le directeur annonce que pour cette représentation on se passera du concours des figurants qui n'ont qu'à dire : brigadier vous avez raison !

Voici ce dont il s'agit :

Un affreux scélérat, le nommé Joanny Bardin, a juré haine contre une vieille femme paralytique, goutteuse, goitreuse, etc., etc., qui a nom dans le monde « Société ».

Mais là ne s'arrête pas seulement ces forfaits ; il s'attaque aussi à la famille de cette vieille femme, dans les personnes de ses filles : magistrature, armée, autorité, etc. ; dans ses fils bien-aimés : gouvernement, capital.

Il les poursuit de sa violence, mettant tout en œuvre, nouveau Troppmann, pour arriver à la destruction de cette intéressante famille ; l'arme dont il se sert, appelée *Alarme*, est très meurtrière ; les personnes frappées avec cet instrument ne s'en relèvent jamais.

L'auteur *Baudoin*, dans une magnifique tirade, rappelle les crimes commis par Bardin. S'adressant à une des filles de la vieille Société, la *Magistrature*, lui annonce que pour venger toute cette bonne famille, une vieille sorcière, la mère l'Oie (loi) lui a promis son aide.

Puis ils décident qu'ils tendront un piège à l'infâme gredin, et l'enfermeront pendant deux ans dans un noir cachot.

Un médecin arrive, déclare que les blessures sont mortelles, que les victimes ne

s'en relèveront pas, donne sa note, elle se monte à 2,000 francs, plus quelques menus frais.

La mère l'Oie engage le médecin à se faire payer par le coupable.

Les victimes, heureusement, seront vengées comme dans tous les drames qui se respectent.

Le public se retire vivement impressionné.

Nous regrettons que l'artiste, chargé de remplir le rôle de Bardin, n'ait pu prêter son concours, nous aurions su pourquoi il poursuit de cette rage folle une aussi honorable famille.

P. S. — On nous assure que cette pièce sera reprise incessamment, que rien n'y manquera, la pièce sera bien apprise, les figurants seront bien au courant, d'aucuns parlent même d'un corps de balais (ballet) engagé spécialement pour cette représentation.

Nous pensons que ces renseignements sont erronés que ce sera plutôt un corps de garde.

VARIÉTÉ

DÉPENSE DE CYVOCT

(Suite)

Si les anarchistes sont les auteurs de l'attentat de Bellecour, à quel mobile ont-ils obéi ? C'est la première question que tout homme intelligent doit se poser.

Je ne crois pas qu'il soit un avocat général capable d'y répondre en conscience d'une manière satisfaisante.

L'attentat de l'Assommoir, qui n'a rien de politique, est tout-à-fait contraire à mes principes, eu égard à la société qui fréquente ce lieu, composée presque exclusivement de petits employés, de soldats, de souteneurs et de prostituées.

En admettant que toutes les classes soient représentées dans ce repaire nocturne, ce sont les dernières classes de la société qui y dominent par le nombre.

L'attentat n'était donc pas dirigé contre la bourgeoisie, ou dans ce cas, autant aurait valu choisir pour théâtre du drame la place Bellecour une promenade publique ou un lieu quelconque où la foule aurait été, comme à l'Assommoir, frappée dans ses divers éléments.

Non ce n'est pas contre l'établissement bourgeois qu'a été dirigé cet attentat puisque la société qui s'y donne rendez-vous est essentiellement ouvrière. Si cette idée avait guidé les auteurs, ils se fussent certainement arrêtés dans d'autres établissements éminemment aristocratiques, assez bien connus à Lyon pour n'être pas confondus avec un cabaret où l'on va passer la nuit quand on est sans domicile, ou solliciter une femme pour coucher quelques heures dans son lit.

Je ne crains pas d'être démenti dans ce que j'avance, quoique je ne sois allé qu'une fois à l'Assommoir en compagnie de mon ami Claude Berthelier, et cela, le jour de mon tirage au sort.

Nous y avons rencontré sept ou huit jeunes gens de notre connaissance, et je puis assurer que le mieux placé d'entre eux ne gagnait pas plus de trois francs par jour ; nous y avons trouvé un jeune homme n'ayant pas un centime en poche, et fort probablement pas de logement, qui venait pour la nuitée, cherchant sans cesse une table où il apercevrait un ami compatissant qui voudrait bien lui payer un bock.

Après cela, un coup d'œil nous suffit pour juger du reste de la société.

Allez à l'Assommoir, puis dans une de ces maisons publiques de dernier étage : dans les deux établissements vous remarquerez que la société est la même.

Ce n'est donc pas, ce ne pouvait pas être

contre la bourgeoisie qu'était dirigé l'attentat.

Mais si vous voulez persister dans une affirmation contraire, il vous faut alors prétendre en même temps que cet attentat ne peut être que l'œuvre d'un fou ; et puisque vous m'accusez, je laisse à messieurs les jurés le soin d'établir chez moi le degré d'aberration mentale.

Serait-ce l'établissement de débauche où se consomme la dégradation de la femme que les anarchistes auraient voulu frapper ? Non. Les jeunes filles pures ne vont pas respirer l'air empoisonné de cet antre ; ce n'est pas là non plus que la jeune fille prend cette triste décision de vendre son corps, sa grâce, sa beauté, son amour ; l'Assommoir, c'est le gouffre, c'est l'égout où tombe la femme abusée, trompée, vaincue par la faim ; et si de temps en temps quelques gredins vont dans ce lieu rendre un hommage hypocrite à la vertu dégradée, la majorité sont des martyrs qui dans une chope vont oublier leurs misères, et sachez-le puisque vous l'oubliez avec intention : petits employés, soldats et prostituées sont des nôtres ; c'est pour eux que nous combattons sous l'étendard de la justice et de la liberté.

Où nous voulons l'abolition de la traite des blanches, mais nous savons sciemment que nous ne l'obtiendrons pas en nous insurgeant contre les maisons de débauche en montrant au doigt nos sœurs prostituées, puisque la prostitution résulte des institutions actuelles, de la mauvaise éducation, de la faim, du désespoir auquel est trop souvent livrée la femme qu'un homme abandonne pour sa pauvreté, bien qu'il l'ait d'abord trouvée assez riche pour en faire l'instrument de sa passion.

Non, malgré vos suppositions malgré vos argumentations, vous ne ferez pas croire à ceux qui le connaissent, qu'un Cyvoct qui, peu de temps avant l'attentat de Bellecour, se faisait à Villefranche le défenseur de la prostituée, que Cyvoct qui n'éleva jamais la voix qu'en faveur des déshérités, en dépit de ses doctrines, ait eu la pensée aussi inconcevable que barbare de semer la mort au milieu des déshérités et de ces femmes victimes ; non, vous n'établirez pas cela.

(A suivre)

LETRE STÉPHANOISE

Que les lecteurs de l'*Alarme* se rassurent, je serai bref, rien de plus éternel que les longues tartines. Quelques mots seulement. Ce n'est pas que la politique chôme, oh ! non. Jamais peut-être la situation n'avait été si critique, les opinions si enthousiastes, les esprits si passionnés, mais on est au fait ; à quoi bon s'appesantir sur ces questions ? L'essentiel, voilà tout.

Au moment de la période électorale, MM. les magistrats ont jugé à propos de faire une petite farce en emprisonnant deux de nos amis qui auraient sans doute dérangé les petites combinaisons de nos orateurs radicaux, car l'abstention propagée avec acharnement par les anarchistes commence à gagner du terrain, à telles enseignes que les politiciens multicolores des réunions publiques sont dans le plus complet désarroi, mais cette petite farce du parquet est devenue une infamie entre les mains de M. Glaize, l'honorable préfet de la Loire, qui a refusé à Péréle le bénéfice du régime politique et l'a fait confondre avec les condamnés de droit commun, comme un vulgaire malfaiteur. Péréle a subi sa peine en compagnie de gens que nous blâmons moins que nous les plaignons, mais cette promiscuité nous répugne quelque peu, car dans la situation actuelle, il est difficile de faire des hommes

de ces citoyens que la société se plaît à corrompre au lieu de les ramener dans la bonne voie.

Pourtant qu'il nous soit permis de rappeler aux autorités et à M. le Directeur de la prison en particulier que deux de nos amis emprisonnés à la suite de la première manifestation de la Ricamarie menèrent les choses de telle sorte qu'à leur départ on fut forcé de mettre au cachot le comptable et qu'une révolte grave faillit éclater. Il y eut même, je crois, des condamnations pour ce fait. Ah ! MM. les administrateurs, vous êtes bien cruels, mais vous êtes aussi bien maladroits !

La crise industrielle menace de se perpétuer, que dis-je ; elle s'accroît ; les ouvriers sans travail espèrent-ils, il est si doux d'espérer — qu'après les élections municipales la situation sera moins critique, comme si le conseil municipal était pour quelque chose dans l'industrie dont les rapports sont basés uniquement sur les lois de l'offre et de la demande ; mais, allez donc faire entendre cela aux esprits prévenus qui attendent tout de la nomination de tel ou tel candidat. Ah ! on a bien raison de dire qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut rien entendre.

En attendant, la misère augmente. De toutes parts s'élève un concert de plaintes contre l'état de choses actuel. Les ouvriers de toutes les corporations se désolent et se lamentent ; le tissage, la métallurgie, la houille, ces trois industries principales dans notre département sont en souffrance. Quelle misère ! c'est général. A l'usine Barroin on travaille quelque peu, mais qu'elle tyrannie faut-il subir ! à l'usine Revollier on fait des renvois hebdomadaires à peu près réguliers ; la manufacture d'armes est morte, on n'en parle plus. Les ateliers se ferment et les ouvriers souffrent. Dans les mines c'est pire qu'au bague : de malheureux esclaves travaillent nuit et jour pour procurer du pain à leur famille, et il leur faut subir toutes les tyrannies, toutes les humiliations ; à la moindre faute, un ouvrier est impitoyablement jeté sur le pavé où il va se joindre à la grande masse des meurt-de-faim, dont les nombres s'élèvent actuellement à dix ou douze mille, rien que pour le département de la Loire. Au Chambon, à Firminy, à Terrenoire, à Saint-Chamond, partout enfin les travailleurs se trouvent dans une situation analogue. C'est désastreux. Et dire que, dans cette crise terrible que nous traversons en ce moment, les prolétaires martyrs ont encore songé à renouveler leur confiance à des maîtres menteurs et ambitieux qui les trompent pour arriver à leurs fins, n'est-ce pas navrant ? Oh ! non, non, les travailleurs trompés et dupés ne donneront pas toujours dans les pièges que leur tend la bourgeoisie exploitante qui les dirige ; ils comprendront que les intérêts de nos maîtres ne sont point les nôtres, et ils renonceront à la sinistre comédie du suffrage qui consiste à remplacer les anciens maîtres par des maîtres nouveaux sans jamais rien changer à ces institutions hypocrites et menteuses d'où découlent tous les maux qui affligent l'humanité ; ils rompront une bonne fois avec les palinodies du parlementarisme, avec les roueries de la politique, et en faisant cela, en s'abstenant, ils travailleront à l'avènement de la justice, à l'émancipation du genre humain.

UN RÉCIDIVISTE.

TRIBUNE RÉVOLUTIONNAIRE

Triste vie de la femme

Pauvre créature ! qu'avez-vous à choisir entre une vie de travail éternel et des

privations meurtrières, causes d'une mort précoce, ou la prostitution qui tue aussi, mais lentement par le mépris ou les maladies immondes ? Les unes, laborieuses, luttent énergiquement contre un labeur au-dessus de leurs forces et contre une misère affreuse, elles vont les bonnes et vaillantes créatures tant qu'elles peuvent aller; quoique bien frêles, bien chétives, car elles ont presque toujours faim et froid et jamais de repos, d'air ni de soleil ! Elles vont, bravement, jusqu'à la fin; alors épuisées par une vie de travail homicide, lorsque les forces leur manquent tout à fait, elles vont mourir sur un grabat d'hôpital et servent d'études aux carabins ! Exploitées pendant leur vie, exploitées après leur mort ! Pauvres femmes ! Pauvres martyres !!!

D'autres, au contraire, douées d'une organisation vivace et ardente, d'un sang chaud et exigeant, ne peuvent se résigner à vivre d'un salaire qui ne leur permet pas de manger à leur faim, d'avoir quelques vêtements, non pas coquets, mais propres, — besoins aussi impérieux que la faim chez la majorité des femmes, — il n'y faut point songer !

Qu'arrive-t-il alors ? Un amant se présente, il parle de fêtes, de bals à une malheureuse fille toute palpitante de jeunesse et clouée sur une chaise quinze heures par jour, dans quelque bastille industrielle toujours infecte. Le tentateur parle de vêtements chauds et élégants, tandis que la mauvaise robe de l'ouvrière ne la garantit pas du froid ! Il parle de mets délicats et le pain qu'elle dévore chaque soir est loin de la rassasier ! Alors elle cède ! et bientôt vient le délaissement, l'abandon du bandit. Puis l'habitude de l'oisiveté prise, la crainte de la misère a grandi à mesure que la vie s'est un peu raffinée; le travail, même incessant, ne suffirait plus aux dépenses accoutumées ? Alors par faiblesse ou par insouciance, elle descend d'un degré de plus dans le vice, puis enfin, on tombe au plus profond de l'infamie. Et ainsi les uns vivent de l'opprobre, mais combien d'autres en meurent ? Meurent-elles dans le vice, on doit les plaindre plus encore que les blâmer. La société perd son droit de blâme, dès qu'une créature humaine, d'abord laborieuse, n'a pas trouvé en retour de son travail, un logement sain, des vêtements convenables et des aliments suffisants, de même que la pleine facilité de s'instruire, car le pain de l'âme est dû à tous comme le pain du corps. Oui ! notre société égoïste et marâtre est seule responsable de tant de vices, de tant de corruption, aussi le jour approche où cette société aura de terribles comptes à rendre. Oui ! bourgeois impurs, tremblez ! car s'il y a des heureux et des misérables, c'est que les uns volent la part des autres.

Pour vous, vaillantes compagnes, est de votre droit et de votre devoir de vous rallier à nous, pour renverser cette vieille société qui est la seule cause de notre misère.

Honneur et persévérance au groupe
LOUISE MICHEL.

Vive l'anarchie !

Vive la révolution sociale !

Le groupe l'ASSAUT.

SAINT-ÉTIENNE

Compagnons,

Nous vous annonçons que nous avons formé un groupe anarchique de mineurs, en vous déclarant que quelle que soit la tâche qui nous incombe, nous la poursuivrons. Déjà plusieurs d'entre nous ont été signalés comme « hommes dangereux aux Compagnies » et ont été renvoyés. Les mouchards poursuivent aussi leur rôle et font preuve de zèle dans leur abject métier.

Dernièrement, un de ceux-ci, le nommé Jour, a insulté et calomnié un des nôtres,

et l'a, de ce fait, fait connaître à son patron, qui l'a immédiatement renvoyé. Ces agents provocateurs, à la solde des Compagnies et de la police deviennent de plus en plus nombreux, car l'on pressent d'en haut que dès que les mineurs seront quelque peu éclairés sur ce qui les entoure, ce qui les trompe, qui les domine, qui les exploite, lorsqu'ils sauront ce qui devrait être et ce qui est, distinguer ceux qui les mystifient parce qu'ils y ont intérêt d'avec ceux qui, comme eux, souffrent des mêmes iniquités, des mêmes tourments et des mêmes douleurs, qui cherchent les moyens avec lesquels ils pourront sortir de cet enfer social. Dès qu'ils les comprendront, qu'ils verront qu'ils sont comme eux des victimes de la rapacité et de l'exploitation bourgeoise, ils s'uniront et marcheront au renversement de l'édifice social. Oui ! c'est à cette tâche-là, à cette œuvre que nous, mineurs ! nous nous sommes dévoués; nous voulons édifier nos frères de peines, nos compagnons de chaînes, les amener à nous, afin de grossir le nombre des révoltés. Et vous le savez ! la propagande que nous allons entreprendre sera contagieuse; de tous côtés, de toutes parts, nous lutterons, nous instruirons dans la mine comme au cabaret, dans les rues comme dans les réunions, nous décrirons les monstruosités sociales et les moyens de les anéantir, nous crierons en tout et partout, comme Proudhon ! que la Propriété est le vol ! l'exploitation de la mine un crime ! nous prouverons que la mine nous appartient, à nous mineurs, travailleurs, et non à ceux qui en jouissent et qui pourtant se vautrent dans toutes les orgies avec les fruits du vol manifeste qu'ils commettent envers nous, et nous espérons que d'ici peu la bourgeoisie sera dans l'obligation d'entrer en lice avec nous et le Proletariat tout entier.

Le groupe LA HACHE VENGÉE.

Seine-et-Oise le 26 avril 1884.

Comme dit le proverbe, l'homme d'Etat propose, et la Révolution sociale dispose, quand le suffrage universel (cette panacée) la renierait encore comme il l'a tant de fois reniée, elle n'en irait ni moins ni plus, elle se soucie des jugements du suffrage universel comme des anathèmes de Léon XIII. La Révolution est la nécessité en personne, tandis que vos constitutions, votre politique et votre suffrage universel lui-même sont des oripeaux de comédie.

Vos religions, vos législations, vos gouvernements, votre sagesse des états, tout cela n'est que songe et mensonge, ou la raison de l'homme crétinisée finirait par s'éteindre. L'idée capitale, décisive, de la Révolution, anarchiste n'est-elle pas : Plus d'autorité, ni dans l'état, ni dans la terre. Or plus d'autorité cela veut dire accord de l'intérêt de chacun avec l'intérêt de tous, identité de la souveraineté individuelle.

Plus d'autorité, c'est-à-dire encore, le contrat libre, à la place de la loi absolutiste, la transaction volontaire au lieu de l'arbitrage de l'état; la justice équitable et réciproque au lieu de la justice souveraine et distributive; l'équilibre du travail, substitué à l'équilibre du pouvoir, l'unité économique à la place de la centralisation politique.

Voilà le principe anarchiste. Voilà notre but, et rien ne nous arrêtera pour y arriver. Quant à ceux qui réveraient encore de présidences, de dictatures, de maréchaux, d'amirautes, d'ambassades (ils feront bien d'en prendre leur parti), la Révolution les supprimera, s'ils ne sont pas partis assez tôt. Le peuple ne veut plus de cette monnaie de la monarchie. Il comprend, quelle que soit la phraséologie dont on se sert avec lui, que régime féodal, régime gouvernemental, régime militaire, régime parlementaire, régime de police, de lois et de tribunaux, et régime d'exploitation, de corruption, de mensonge et de misère;

il sait enfin qu'en supprimant le bail à ferme et le prêt à intérêt, derniers vestiges de l'antique esclavage, l'Anarchie supprime du même coup, l'épée du bourreau, la main de la justice, le casse-tête du policier, la sonde du gabelou, le grattoir du bureaucrate, tous ces insignes de la politique, que l'Anarchie broiera sous son talon.

Un groupe de propriétaires anarchistes de Seine-et-Oise.

Lectures sur l'Anarchie

Nous avons décidé que nous nous occuperions de l'étude de l'idée anarchiste, et voulant le plus tôt possible mettre en pratique notre idée, nous nous sommes mis immédiatement à l'œuvre.

L'idée que nous professons n'est pas encore développée d'une façon suffisante. Sans doute les journaux, les brochures, les comptes rendus de nos procès ont donné déjà de larges aperçus, mais ne sent-on pas qu'il manque quelque chose, qu'il y a une lacune à combler ?

Et cette lacune, et ce quelque chose qui manque, n'est-ce point un exposé complet de ce que c'est que l'Anarchie ? C'est ce qu'il nous a semblé, quant à nous. Aussi plusieurs d'entre nous se sont chargés, soit collectivement, soit personnellement de travailler à cet exposé. Nous avons donc organisé chaque semaine des « Lectures sur l'Anarchie ». Un compagnon ayant déjà fait un travail, une première lecture a eu lieu le mardi 6 mai. Ce travail est une entrée en matière, une simple introduction. La lecture complète sera faite en 5 séances. L'entrée du groupe est absolument libre, et par conséquent tous les travailleurs qui veulent étudier nos théories sont invités à assister à ces lectures qui deviendront, nous l'espérons de plus en plus intéressantes.

Il ne suffira certainement pas de lire nos travaux, il s'agira aussi de les livrer à la publicité. Aussi dès que les moyens nous le permettront, nous les ferons imprimer, et ainsi tout le monde prendra part à notre besogne. Il va sans dire que nous acceptons toutes les observations, observations qui seront analysées à la fin de chaque travail et auxquelles nous ferons les réponses qu'elles comportent.

Groupe LA LIBERTÉ.

Vienne

Compagnons de l'Alarme,

Nous vous envoyons ces quelques lignes à titre de simples renseignements, propres à édifier ceux de vos lecteurs qui auraient conservé quelques illusions sur la valeur, la loyauté, et surtout la dignité des *larbins* à la solde de la pourriture bourgeoise.

Lorsque les mouchards publics arrêteraient le compagnon Genet, ils le conduiraient par devant la sainte séquelle de leur patron, dont le quartier général est situé prison Saint-Paul.

Le maître lâche, appelé gardien-chef, qui a l'honneur de présider le conseil, somma le compagnon Genet d'avoir à se découvrir, naturellement celui-ci refusa carrément. Alors ce monsieur, ne pouvant contenir sa « colère » ne trouva rien de mieux que de décoiffer notre ami et de jeter son chapeau à terre, et ajoutant le cynisme imbécile à la lâcheté ignoble, il l'invita à *sortir dehors*, seulement comme notre ami qui n'a plus guère de préjugés, s'empressa de répondre à son invitation en faisant quelques pas vers la porte, le salop en question revint à la réalité et se contenta d'aller s'asseoir, voilà compagnons, un trait de courage édifant n'est-ce pas.

Le compagnon Genet, aussi se réserve de le retrouver plus tard dans d'autres conditions.

Le Groupe les INDIGNÉS.

MARSEILLE

Nous recevons de nos amis de Marseille la note suivante :

Compagnons,

Partout les déshérités s'agitent, partout les souffrances augmentent, partout aussi les idées rénovatrices pénètrent avec leur saisissante netteté parmi la masse productrice, exploitée par conséquent.

Cette agitation, cette évolution des malheureux vers la société qui permettra à chacun son libre développement et la satisfaction de ses besoins, en un mot, celle qu'il nous faut, sont encore activées par les anarchistes existant déjà. A Lyon, nos camarades se dévouent et répandent bravement l'idée au péril de leur liberté; que leur importe leurs tortures si elles peuvent apporter un soulagement à ceux pour qui ils luttent. A Paris, les groupes, les compagnons font hardiment la bonne guerre avec leurs périodiques et puissantes publications qui répandent l'esprit de révolte et de dignité humaine. Devant les progrès qu'ils accomplissent n'est-il pas honteux de rester presque indifférents ? N'est-il pas infâme de demeurer apathiques ? Oui ! surtout dans le Midi de la France qui, à cause de sa situation géographique et des relations commerciales, possède un grand nombre d'étrangers, principalement italiens, aidant à former cette nouvelle et ardente génération, qui s'apprête à attaquer les derniers remparts du despotisme politique et économique.

Compagnons, la lutte devient de plus en plus inévitable entre ceux qui, exploitant l'héroïsme du peuple, se sont créés et se créent de nouveaux privilèges au prix du sang des innombrables vaillants qui ont sacrifié leur vie à l'autel de la Liberté. Il n'est que temps de ne plus servir de marche-pied à de vils appétits d'aventuriers plus vils encore.

Le flanc des masses porte la semence révolutionnaire, à nous d'en cultiver le terrain; nous n'avons qu'à vouloir pour pouvoir.

Aussi, au lieu de nous dérober lâchement devant le péril qu'il y a d'exprimer aux meurt-de-faim nos idées, notre but et les moyens d'y atteindre, nous croyons devoir nous jeter résolument dans la mêlée, coûte que coûte. C'est pourquoi, malgré les condamnations qui, probablement seront notre récompense, nous faisons paraître, le 15 mai, « l'Affamé », organe communiste-anarchique.

Nos camarades italiens auront ouvertes nos colonnes pour y collaborer en leur langue, afin que le journal soit répandu le plus possible même parmi eux.

Tenace sera notre lutte contre les préjugés qui inculquent le respect à l'autorité, la propriété et contre cette plaie hideuse : le patriotisme !

L'Affamé appartient, comme le *Révolté* et l'Alarme à la classe opprimée qui veut le renversement du vieux monde et la destruction de l'autorité.

Luttant pour tous, nous comptons sur l'appui moral et matériel — soit par souscriptions, abonnements, etc., soit par articles et correspondances, de tous ceux qui ont à cœur le triomphe de la Liberté.

Faites votre devoir, compagnons, car nous ferons le nôtre.

VIVE L'ANARCHIE ET LA RÉVOLUTION !

GROUPE DE PROPAGANDE
ABSTENTIONNISTE

Samedi 17 Mai, à 8 heures du soir
RÉUNION AU LOCAL HABITUEL
Urgence.

Le Propriétaire Gérant, Joanny BARDIN.

Imprimerie de l'Alarme, J. Bardin, rue de Vauban, 26, Lyon.